
3 1761 05503525 7

ENTRE LA POIRE

ET

LE FROMAGE

DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE

LE CRICRI	20e édition.
JOURNAL D'UN CASSEROLÉ	30e —
LES POIRES	18e —
LES CHÉRIS	10e —
LES IZOLATRES	12e —
LES AMOUREUX	15e —
L'AGE DU MUFLE	18e —
JOURNAL D'UNE QUI S'EN FICHE	17e —
LES CHAPONS	19e —
LES PETITS AMIS	10e —
PERVENCHE	20e —
SŒURETTE	23e —
LA PAIX DES CHAMPS	20e —
GENEVIÈVE	12e —

GYP

ENTRE LA POIRE

ET

LE FROMAGE

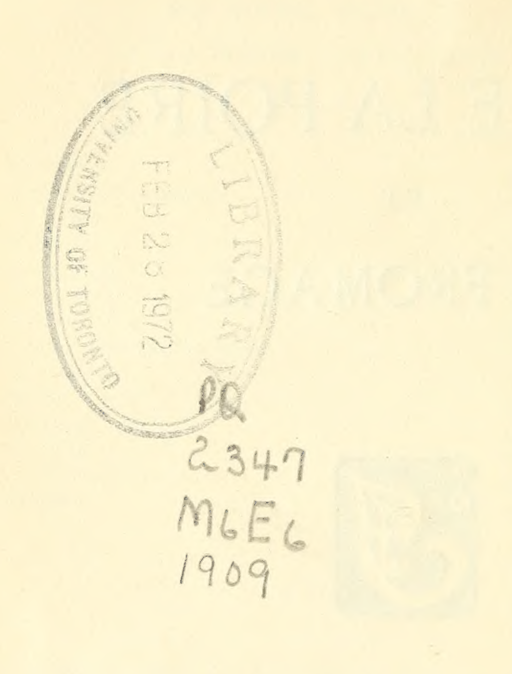


PARIS

Société d'Édition et de Publications

Librairie Félix JUVEN

13, rue de l'Odéon, 13



ENTRE
LA POIRE ET LE FROMAGE

I

Jacques de Moissy descend le perron de La Comédie et s'approche de la chaussée pour héler un fiacre au passage, quand une grosse main se pose sur son épaule et une voix sonore demande :

— Veux-tu que je te ramène en auto ?...

— Je crois bien ! — fait Jacques ravi — j'allais rater mon train !... et je suis éreinté...

— C'est vrai !... tu as une sale bobine, mon pauv' vieux !... Viens par ici... l'auto est de l'autre côté du boulevard...

Et Pierre Brissot file rapidement, tandis que, derrière lui, Moissy court presque pour le suivre.

Lorsqu'ils sont installés dans la grande limousine jaune, Brissot regarde son ami et déclare :

— Oui, mon vieux Jacques, tu es, pour l'instant, un peu flapi !... il y a quelques années, tu avais l'air d'avoir dix ans de moins que moi...

— Et, à présent, j'ai l'air d'en avoir dix de plus !... — achève Jacques en riant.

— Non!... mais on voit que nous sommes du même âge...

Pierre Brissot a quarante-cinq ans. Extrêmement grand, mais large d'épaules et bien campé sur des jambes nerveuses, alerte et élégant, il n'a aucun des défauts physiques des hommes trop grands. Blond, avec des yeux très bleus, un teint chaud et d'admirables dents qu'il montre tout le temps dans un sourire heureux, il est assez exactement le type de ce qu'on appelle « un bon géant ».

L'esprit délié, plein de gaîté, de belle humeur et de gentillesse, il dépense gaillardement la grosse fortune très honnêtement gagnée par son père.

Au contraire, son ami Jacques, marquis de Moissy, écrivain de talent, n'est guère riche que de l'argent qu'il gagne en se donnant une peine infinie.

Et tandis que Pierre est garçon, indépendant,

libre et tranquille, Jacques est marié à une jolie femme qui l'a épousé sans plus d'argent qu'il n'en a aujourd'hui, et qui, pourtant, lui fait continuellement sentir qu'il est dans son tort de n'en pas avoir davantage.

Ce que Claudie de Salindre avait dans l'esprit lorsqu'elle a épousé Jacques de Moissy, nul ne le pourrait dire. A-t-elle cru que les parents de Jacques — qui vivaient encore à ce moment-là — laisseraient une fortune quelconque ? A-t-elle été séduite par l'uniforme qu'il portait alors et qu'il a dû quitter parce qu'ils vivaient, Claudie et lui, trop pauvrement du très peu de ressources qu'il avait en plus de sa solde ?... Personne ne sait ce qui se passa dans la tête de cette jeune femme aux doux yeux, au petit front lisse et têtu.

Intelligent, bien portant, courageux et bâti pour la lutte, le marquis de Moissy a travaillé de toutes ses forces, tant et si bien qu'en moins de dix ans il est parvenu à se faire, sous le pseudonyme de Pierre Vigneux, une très bonne renommée.

Beaucoup moins grand que son ami Brissot, mais ayant, malgré tout, un mètre quatre-vingt-trois centimètres, Moissy, svelte, fort, et surtout étonnamment agile et souple, paraît, à

première vue, n'avoir pas plus de trente ans.

Mais, en le regardant attentivement, on aperçoit ses cheveux trop grisonnants, la fatigue de ses yeux clairs et sa pâleur, cette pâleur spéciale que donne le surmenage continuel. Les coins de la bouche charnue, dessinée pour le rire, fléchissent souvent dans un pli attristé et las, et la moustache, qui demeure très blonde, ne s'ébouriffe plus aussi drôlement que jadis.

Pierre Brissot l'examine affectueusement. Il se souvient du temps où ils se sont connus tout petits, chez les Eudistes, à Versailles où les Brissot étaient venus s'échouer parce que Mme Brissot ne supportait pas le climat de Paris. Le colonel de Moissy était alors en garnison à Versailles. Il avait épousé une jeune fille du pays, Mlle de Vigneux, qui habitait un admirable château, près d'Orsay.

— A quoi penses-tu?... — demande Jacques en souriant — tu me regardes comme si tu ne m'avais jamais vu?...

— Je pense que ça doit joliment compliquer ta vie d'habiter Versailles...

Jacques secoue la tête.

— Mais non!... Et nous sommes bien mieux dans notre petite maison que dans un appartement à Paris...

— Il faut compter au moins une heure de voyage...

— Claudie n'a rien qui la presse quand elle va à Paris, et moi je sors si rarement!...

— Tu ne crois pas qu'un auto simplifierait les choses?...

— Ça les simplifierait infiniment, mon bon Pierre, seulement je ne peux pas avoir d'auto...

— Tu dois pourtant gagner beaucoup d'argent maintenant?...

— Pas tant qu'on croit!...

— Et puis, sans être riche, tu as tout de même une petite fortune?...

— Petite en effet!... Je n'avais que Vigneux... et comme c'est toi qui m'as rendu le service de me l'acheter... tu sais mieux que personne le chiffre de ma fortune...

— Comment?... tu n'as absolument que ces deux cent mille francs?...

— Absolument!... La maison de l'avenue de Paris en a coûté cent vingt mille... reste environ deux mille cinq cents francs de revenu... plus quarante-cinq ou cinquante mille que je gagne... un point, c'est tout!...

— Mon pauv' vieux!... Ça m'embête de te voir mener une vie aussi opposée à tes goûts...

Et comme Jacques fait un geste de dénégation.

— Allons donc!... qu'est-ce que tu aimes toi?... Tu aimes à monter à cheval, à lire, à canoter... et à passer le reste du temps couché sur le ventre dans le sable au bord de la mer... Oh! je te connais bien, va!... J'espère qu'elle est gentille pour toi, au moins, ta femme?...

— Très gentille... tu le vois bien...

— Comment veux-tu que je le voie?... Combien y a-t-il de temps que vous êtes mariés?...

— Douze ans...

— Déjà!...

— Et il y a dix ans que j'ai donné ma démission et que tu m'as acheté Vigneux... Ça ne t'embête pas d'habiter tout seul avec ta mère ce grand diable de château?...

— Je ne l'habite guère plus de six mois et nous n'y sommes jamais seuls... Et puis, je m'y suis attaché... C'est si beau!...

— Tu me dis ça pour me faire plaisir?...

— Non!... parole!... Tu sais bien, d'ailleurs, que quand j'ai eu envie d'acheter Vigneux je croyais que ça n'était déjà plus à toi...

— C'est vrai!... Tu disais tout à l'heure que tu n'es jamais seul à Vigneux?... Qui as-tu dans ce moment-ci?...

— Mes cousins Guerville... un petit ménage

très gentil... et encore un autre cousin... Fernand Brissot que tu connais...

— Ça te détourne terriblement de ton chemin, de me ramener ?...

— Allons donc !... je suis si content quand je peux te voir un peu !...

— Quand viens-tu dîner ?...

— Un de ces jours... quand mon monde sera parti...

— Pourquoi ?... Viens avec ton monde, au contraire !...

— Non... plus tard, je te dis !... Ça a l'air idiot de traîner derrière soi toute une smala...

— Oh !... toute une smala !... trois personnes !...

— Ça embêterait ta femme...

— Pourquoi ?... qu'est-ce que ça peut lui faire ?... Ce n'est pas elle qui s'occupe de la maison... C'est Madame Dubreuil...

— Elle doit commencer à se faire vieille, cette bonne Madame Dubreuil ?...

— Oui !... Claudie avait quatre ans quand elle est devenue sa gouvernante... il y a de ça vingt-cinq ans !...

— Comment, ta femme a vingt-neuf ans ?...

— Mon Dieu oui !... la pauvre Madame Dubreuil s'en rend compte mieux que toi !... Elle a main-

tenant un peu de peine à trotter... elle s'essouffle... je crains qu'elle n'ait l'idée de prendre sa retraite...

— Dame !...

— Oui... c'est naturel... mais ça m'embêtera ferme !... D'abord, parce que je l'aime beaucoup, ensuite parce qu'elle m'est très utile... Elle surveille les comptes et les domestiques... qui ont terriblement besoin de ça !...

— Tiens !... est-ce que tu n'as plus ton ménage ?...

— Mais si !...

— Ah !... Tu le croyais de tout repos, ton ménage ?...

— Oui... à la condition qu'on l'ait dans la main...

— Alors, ta femme n'a rien à faire ?...

— Rien de rien !...

— Elle ne s'ennuie pas ?...

— Non !... Claudie ne s'ennuie jamais !...

— Elle ne peint pas... elle n'est pas musicienne ?... Qu'est-ce qu'elle peut bien faire chez elle pour s'occuper ?...

— Chez elle ?... — fait Jacques naïvement — elle n'y est jamais !... Elle sort tout le temps... Le matin, quand elle se lève assez tôt, elle se promène dans Versailles... à moins qu'elle ne dé-

jeune à Paris... et dans l'après-midi elle va à Paris...

— Comment ?... elle va à Paris tous les jours ?...

— Oui... tous les jours...

Et voyant l'air stupéfait de son ami, Jacques ajoute :

— Ou presque... Mais quand, par hasard, elle reste à la maison, elle ne s'ennuie pas pour ça... elle est toujours occupée à coudre ou à broder...

— Oui... maman dit qu'elle est très adroite, qu'elle fait de ses doigts tout ce qu'elle veut... Et, probablement aussi, elle te copie des choses quand tu es trop pressé ?...

— Oh !... non !... jamais !...

Et, très vite, Moissy ajoute :

— On ne peut pas copier pour moi !... Je corrige... je tripote... il faut que je fasse tout moi-même... Nous voilà bientôt à Versailles !... Ce qu'il file, ton auto !...

— Oui... c'est d'un commode !...

— Parbleu !... mais c'est horriblement cher !... Et, à ce propos, une chose me stupéfie... Des gens dans des situations tout à fait modestes, et qui jamais n'auraient songé à avoir une voiture, ont un auto... alors que des chevaux leur auraient coûté à peu près le tiers...

— C'est juste !... — fait Brissot en riant — mais

l'auto est démocratique et inélégant... Par sa laideur... car les plus jolis sont encore affreux... et par son odeur pestilentielle, il affranchit son propriétaire de tout soupçon... on ne l'accuse pas de faire du luxe mais seulement de l'utilité...

— Tu les a en horreur, les autos?...

— Ah ! j'te crois !... ce qui ne m'empêche pas de trouver ça infiniment pratique... Je ne voyage plus guère autrement qu'en auto... ça m'épargne aussi le chagrin de voir mes chevaux coupés en deux sur l'effroyable et perpétuel passage à niveau qu'est devenu Paris... Les chevaux ne nous servent plus que pour le Bois et les promenades dans la campagne... et je loue ça à une compagnie...

— Comment, tu loues ça?... elle n'est pas à toi, cette voiture?...

— Jamais!... Faut-il que tes continuelles occupations nous séparent, hein?... pour que tu sois si peu au courant de ce qui se passe à Vigneux?...

— Dame!... tu n'y es que depuis huit jours, à Vigneux!...

— C'est vrai!... Alors apprends que cet auto n'habite même pas à la maison!... Je le loge à Orsay à cause de son odeur... et surtout de son chauffeur... que je ne voudrais pas avoir avec

les autres domestiques... J'ai la chance d'en avoir de bons!... Il est inutile de les gâter!...

— Ah!... C'est la plaie, les chauffeurs?...

— Je le pense... et d'ailleurs, d'instinct, je ne les aime pas!... Mais je n'ai pas à m'occuper de celui-ci... Si ça n'allait pas, la compagnie me le changerait du jour au lendemain... Il le sait, alors tout marche à ravir... Tandis que si ce même homme était à mon service, il deviendrait, comme par enchantement, sale, ivrogne, paresseux et insolent... Mécontenter un patron, c'est une joie!... indisposer une compagnie, c'est un désastre!...

L'auto s'arrête dans l'avenue de Paris devant une grille toute couverte de glycine. Au fond d'un jardin se devine une petite maison qui disparaît sous les jasmins et les rosiers en fleurs.

— C'est gentil, chez toi!,.. — fait Brissot — Ah!... ta femme est à la fenêtre!...

Il salue. Une jeune femme en robe bleue, qui venait de paraître à un balcon, rentre dans l'appartement sans avoir l'air d'apercevoir le salut ni la voiture.

— Elle ne nous voit pas!... — dit Jacques avec un peu d'embarras.

Sans répondre, Brissot propose :

— Venez donc dîner à Vigneux un jour de cette semaine?...

— Impossible!... Mes répétitions commencent demain... Quand tu m'as cueilli tout à l'heure devant La Comédie, je venais de lire ma pièce aux acteurs...

— Et tu ne me le disais pas!...

— C'est si rasant de parler toujours de ses affaires!...

— Ça a bien marché, la lecture?...

— J'ai lu comme un cochon... J'étais totalement flapi!... mais ils ont été très gentils... je crois que la pièce leur plaît... Elle est gaie et il y a beaucoup de rôles dont on peut faire quelque chose...

— Et ils ont de la bonne volonté?...

— Toujours!... jamais je n'ai rencontré un acteur qui n'a pas fait tout ce qu'il pouvait pour sauver une pièce ou un rôle...

— Dis donc?... je te demandais tout à l'heure de venir dîner à Vigneux avec ta femme... veux-tu que je vous envoie l'auto... on vous ramènera?...

— Merci... tu es bien gentil... mais je crois que Claudie a des amies tous ces jours-ci...

— Bon!... — fait Brissot qui comprend sans qu'il soit nécessaire d'insister — alors, laisse-

moi te cueillir... comme tu dis... un de ces soirs, à la porte de La Comédie comme aujourd'hui... je t'emmènerai dîner à Vigneux...

— Et m'habiller ?...

— Es-tu bête?... t'imagines-tu que nous faisons de la pose entre nous à la maison?... Quel jour est-ce que je te prends?...

— Veux-tu jeudi vers cinq heures et demie ?... Si je ne suis pas sur le trottoir, tu entreras par l'entrée des artistes et tu viendras me chercher...

— Par l'entrée des artistes !... ça m'amusera follement !... Entendu !... jeudi à cinq heures et demie !...

Pierre Brissot remontait déjà en voiture quand, se ravisant, il rappelle Jacques qui sonne à la grille :

— Eh !... dis donc !... j'oubliais !... Fernand, mon cousin que tu reverras à la maison... ben, je veux te prévenir... il est comte, à présent !... Comte du pape !... C'est rigolo, pas ?... mais ça lui fait si tant de plaisir que j'ai moi-même l'air de croire que c'est arrivé !...

— Sois tranquille !... j'aurai aussi cet air-là !...

Jacques, qui avait sonné une première fois, se décide à sonner de nouveau. Un jeune domestique vient ouvrir en courant.

Par la grille entre-bâillée, on aperçoit une envolée de robes claires qui traverse la pelouse. Et Brissot dit :

— Ta femme a des amies... C'est joli des jeunes femmes et des jeunes filles !...

— Marie-toi ?...

Pierre, qui ouvrait déjà la portière de l'auto, se retourne pour affirmer en riant :

— Ah ! mais non !... Mon enthousiasme ne va pas jusque-là !...

A la vue de Jacques, Claudie et ses amies ont disparu comme par enchantement. Seule, une grande jeune femme blonde qui demeure sur le perron lui crie gaiement :

— Bonjour, Monsieur de Moissy !...

— Bonjour, Antoinette !... le colonel va bien ?... votre tante aussi ?...

— Oui... ils vont bien !... Et vous ?...

Elle regarde Jacques de tout ses beaux yeux gris, lumineux et étranges, et ne semble pas satisfaite de son examen. A la fin elle dit :

— Vous êtes fatigué ?... C'est cette chaleur !...

— Oui... j'ai la chaleur en horreur !...

Il va pour s'asseoir sur une grande berceuse

bretonne placée sur le perron, mais la jeune fille lui dit :

— Je crois qu'il y a un monsieur qui vous attend dans votre cabinet...

Jacques bondit.

— Un monsieur qui m'attend!... et on ne me le dit pas!... C'est inouï!...

D'une voix peu aimable, il appelle :

— Thomas!... Thomas!...

Un domestique qui traverse le vestibule en portant une pile d'assiettes, s'arrête et répond, la tête penchée sur l'épaule, la voix pâteuse, les yeux clignotants et la bouche tirée dans un rire idiot :

— Monsieur le marquis veut quelque chose?...

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit qu'il y a un monsieur qui m'attend?... Avez-vous sa carte?...

— Sa carte?... un monsieur?... J'ai rien vu!...

Les yeux de l'homme se ferment davantage et son rire devient de plus en plus idiot. Jacques constate avec humeur :

— Il est soûl comme une bourrique!...

A l'extrémité du vestibule une porte s'est entr'ouverte. Une femme sans âge, toute petite et grasse, le nez pointu, les lèvres minces et

l'air effronté, se montre à demi. Son tablier de cuisine et son bonnet sont très sales. Elle demande avec autorité :

— Monsieur le marquis veut quelque chose?...

— Non!... rien!... merci!... — répond Moissy qui s'engouffre brusquement dans son cabinet.

II

Un monsieur, jeune et très élégant, attend en se promenant de long en large. Jacques s'incline sans rien dire. Et, tout de suite, sans qu'il sache pourquoi, ce monsieur lui déplaît infiniment.

Alors, cherchant à paraître d'aplomb, mais en réalité mis mal à l'aise par cet accueil plutôt revêche, le jeune homme commence à parler :

— Je viens, Monsieur, remplir auprès de vous une mission assez délicate... et... très compliquée...

De nouveau, Moissy incline silencieusement la tête, en faisant de la main signe au visiteur de s'asseoir.

— Pour commencer... — reprend le monsieur qui semble de plus en plus embarrassé — je

dois vous dire que ce n'est pas au marquis de Moissy, mais à Pierre Vigneux que je m'adresse...

L'air grave du solliciteur surprend Jacques, qui sourit et se décide à répondre enfin :

— Si Pierre Vigneux peut vous servir, il y est tout disposé...

— Voici ce dont il s'agit... Vous venez de lire tout à l'heure à La Comédie une pièce qui s'appelle *La Fêlure*...

— Parfaitement!... Vous êtes rapidement informé des moindres faits, Monsieur, car j'ai terminé cette lecture il y a une heure à peine...

— Je sais!... J'ai été averti que... ainsi que c'était à craindre d'après les bruits qui circulaient déjà sous le manteau... vous avez mis en pièce la Duchesse d'Autencourt...

Jacques sourit de nouveau et affirme un peu agacé.

— Je n'ai pas mis en pièce... avec ou sans jeu de mots... Madame d'Autencourt... ou plus exactement, Madame Torchu...

— Son histoire, si vous aimez mieux?...

— Non!... je n'aime pas mieux!... — fait Jacques extrêmement sec — parce que *La Fêlure* n'est pas plus l'histoire de Madame Torchu que son portrait...

— Cependant...

— Je crois, Monsieur, connaître ma pièce mieux que vous, si bien renseigné que vous soyez... et je vous répète que rien, mais là rien, n'a de rapport direct avec Madame Torchu... D'abord, mon héroïne est très jolie...

Le monsieur fait un mouvement d'impatience et Jacques reprend, paisible et souriant :

— Ensuite, elle porte un nom qui n'a rien d'illustre... et enfin, elle se remarie à la fin de la pièce, ce qui n'est pas encore, que je sache, le cas de...

— Il est possible... — explique rageusement le défenseur de Mme Torchu — que vous ne trouviez pas... vous, qui n'êtes peut-être pas très au courant des faits mondains... que la Duchesse... je dis la Duchesse, parce que j'ai de la peine à m'habituer à la nommer autrement... et que, d'ailleurs elle se remariera...

— Je m'en doute !...

— Plaît-il ?... — interroge le monsieur d'un ton à moitié inquiet, à moitié insolent.

— Je veux dire... — explique Moissy imperturbable — que quand une femme a une centaine de millions elle se remarie toujours, fût-elle plus laide et plus infirme encore que Madame Torchu... Mais comme il faut, je crois, qu'elle attende dix mois après son divorce, le

dénouement de ma pièce ne peut pas être pris pour une allusion à l'histoire de l'ex-duchesse d'Autencourt...

— On m'a dit, Monsieur, qu'il y a dans le caractère de votre héroïne des traits qui coïncident absolument avec...

— Le caractère de Madame Torchu?... Mais pas du tout!... Ma bonne femme, à moi, est si uniquement occupée d'un mauvais drôle dont elle devient la proie, qu'elle ne songe pas un instant à entreprendre, contre son ancien mari, la campagne répugnante qu'a entreprise Madame Torchu...

— Mais... Monsieur...

— Répugnante... oui, parfaitement!...

Du haut de la tête, le monsieur demande :

— Vous le trouvez probablement très intéressant, ce mari?...

— Il l'est par comparaison... Monsieur d'Autencourt a fait un mariage, ou plutôt un marché, antipathique, vilain, révoltant, tout ce que vous voudrez... ce n'est certes pas moi qui dirai le contraire... mais chacun des contractants savait bien qu'il ne faisait qu'un marché... Mademoiselle Torchu apportait son argent, Monsieur d'Autencourt son titre et son nom... Or, ce n'est pas volontairement qu'il a repris son apport...

— Il a trompé lâchement, insolemment, une jeune fille qui était venue à lui confiante et pure…

— Oh!… permettez?… Pure, j'aime à le penser… mais confiante, c'est une autre affaire!… On ne fera croire à personne qu'une fille de trente ans qui a roulé sa bosse — c'est le cas de le dire — non seulement à Paris et dans toutes les villes d'eaux de France, mais encore dans toutes les capitales et toutes les villes d'eaux d'Europe, est demeurée naïve au point de se figurer qu'en épousant — fichue comme elle l'est — un gas tourné comme Autencourt, elle s'assurait un mari fidèle… Ah!… nõn!… ça n'est pas vraisemblable!…

— Monsieur, vous vous méprenez, je vous assure, sur la véritable mentalité de la Duchesse!… Elle croyait à la foi jurée et que son mari tiendrait son serment comme elle-même tenait le sien…

— Ça ne lui était pas difficile, de tenir le sien!… D'ailleurs si Madame Torchu était, je ne dirai pas jolie, mais simplement possible, la situation serait quand même différente… Jamais, je pense, on n'a établi de parallèle entre la fidélité de la femme et celle du mari…

— C'est un tort!… et d'ailleurs les idées nouvelles…

— Oh!... je suis trop vieux jeu pour goûter, du moins sur ce point, les idées nouvelles...

— Laissez-moi du moins vous rappeler, Monsieur, que la Duchesse était, vis-à-vis de son mari, dans une situation un peu exceptionnelle et qui eût mérité quelques égards... Elle avait apporté une telle quantité de millions...

— De millions volés...

L'envoyé de Mme Torchu sourit et déclare avec désinvolture :

— Mon Dieu!... quand il s'agit de plusieurs millions de rente, on ne s'inquiète guère de savoir s'ils sont volés ou pas!... Et d'ailleurs, vous m'accorderez, n'est-ce pas, que le Duc d'Autencourt n'avait fait, quant à la provenance de cet argent, aucune réserve... et qu'il a joui largement... plus que largement, de la fortune de sa femme à laquelle il n'a offert aucune satisfaction en retour...

— Aucune satisfaction ?... Permettez...

— Elle se trouve sans mari, sans enfants, et cela en pleine jeunesse...

— Oh!... en pleine jeunesse!... si on veut!... Et puis, si elle se trouve sans mari, c'est sûrement par sa faute, puisque c'est elle qui a demandé le divorce!... et sans enfants, il est probable que c'est par sa faute aussi, car Monsieur

d'Autencourt a prouvé, je crois, par ailleurs, qu'il est apte à donner des défenseurs à la France...

— La Duchesse a eu, malheureusement, des accidents...

— C'est un grand bonheur !... A cette heure il y aurait des pauvres gosses qui, d'abord, souffriraient de ce divorce, et qui, ensuite, seraient vraisemblablement affreux !...

On sonnait le premier coup du dîner. Jacques, qui était resté debout, se tait, cherchant à indiquer au jeune homme que l'entretien a suffisamment duré. Mais il affecte de ne pas comprendre et insiste avec autorité.

— J'espère, Monsieur... — dit-il d'un ton cassant — que vous réfléchirez avant de contrister une charmante femme par un refus de modifier votre pièce...

Le qualificatif appliqué à l'ex-duchesse d'Autencourt dont la hideur et la disgrâce sont célèbres, fait sourire l'écrivain qui répond énervé :

— Il est absolument inutile d'insister... je suis décidé à ne rien modifier à une pièce qui, je vous le répète, ne vise en rien Madame Torchu...

— Sans avoir eu l'intention de la viser, il se peut que vous ayez, comme on dit, mis précisément dans le mille... La duchesse est très intéressante et...

— Intéressante !... — fait Jacques malgré lui — ah ! non, par exemple !... On croirait qu'elle prend à tâche de se rendre antipathique en commettant un tas de petites malpropretés...

— Monsieur !... — crie le visiteur qui semble hors de lui — vous ne savez rien de ce qui est !...

— Je sais pourtant que Madame Torchu, au lieu de payer tout simplement des dettes qui sont autant les siennes que celles de son mari, oppose aux créanciers une mauvaise foi sans pareille... et, d'autre part, elle réclame à ce mari, qu'elle sait relativement sans fortune, des sommes que ni lui ni toute sa famille réunie ne parviendraient à payer...

— Vous oubliez, Monsieur, que la Duchesse a le droit d'en vouloir à son mari qui lui a fait subir les pires outrages...

— Non !... elle n'a pas le droit de s'acharner sur lui comme elle le fait !... Qu'elle le quitte, ça, c'est son droit !... Il n'en est pas moins vrai que, pendant des années, Autencourt a été... notoirement le mari de sa femme... Eh bien, je ne sais pas si vous l'avez jamais regardée, Madame Torchu ?... Mais quand on la voit, on se dit que la cohabitation... formelle et pendant des années avec un être pareil, les... accidents et

le reste, même au prix de plusieurs millions par an, c'est donné !...

Un éclat de rire parti du jardin, tout près de la fenêtre, rappelle brusquement à Jacques que sa femme a des amies à dîner. Alors il dit :

— Il est huit heures et j'ai du monde à dîner, Monsieur...

Mais le monsieur, semble prendre subitement un parti, et, fonçant sur Moissy, il lui siffle tout près du visage :

— Je ne sortirai pas d'ici sans la promesse que vous modifierez votre pièce...

Paisible et souriant, Jacques répond :

— Je ne modifierai rien du tout et vous allez sortir tout de suite...

Il sonne et ajoute brutal :

— Tout de suite, vous m'entendez !...

Mais le jeune homme répond la voix enrouée de colère :

— Vous ne me ferez pas sortir de force, je suppose ?...

— Non ?... — fait Moissy horripilé — ben, vous allez voir ça !...

Comme il s'apprête à l'enlever comme une plume, le singulier visiteur allonge la main pour le gifler.

Alors Jacques lui saisit les bras et le jette dans un fauteuil en disant.

— Mais vous êtes fou !... je suis dix fois plus fort que vous et je vous aplatirais, si ça m'amusait, comme une punaise... J'ai eu pourtant de la patience, car depuis une heure vous me rasez... et je ne sais même pas qui vous êtes...

— Vous allez le savoir... car vous m'avez insulté et vous m'en rendrez raison...

— Oh ! ça !... tant que vous voudrez !...

D'un geste arrogant, le monsieur tend sa carte à Jacques qui, après avoir lu « Baron de Bressuire », s'écrie avec conviction :

— Ah ! non, alors !...

D'abord il avait toisé le jeune homme avec impertinence. Maintenant il le regarde avec curiosité.

C'est un mince et souple garçon de trente ans environ, qui paraît très jeune. Pas grand, bien pris dans sa petite taille, l'envoyé de Mme Torchu garde, au fond de ses yeux fuyants et sur son front étroit, les marques visibles d'un passé honteux. Son visage, trop joli, qu'il présente comme une sorte d'enseigne professionnelle ; ses vêtements d'un goût fâcheux ; ses gestes minaudiers, surprennent Jacques qui, pourtant, s'il avait dû le dépeindre d'après sa

réputation bien connue, l'eût fait exactement tel qu'il l'a en ce moment sous les yeux.

Le Baron de Bressuire se redresse et annonce, en rajustant ses manchettes froissées :

— Vous allez recevoir mes témoins!...

Moissy hausse les épaules et répond :

— Ne dites donc pas de bêtises!... Vous savez bien que vous n'en trouverez pas, des témoins!... du moins, pas qui soient acceptables...

— Il serait, en vérité, trop commode d'insulter les gens, de les frapper...

— Oh! pardon!... je ne vous ai pas frappé!... C'est vous qui avez essayé de me frapper, ça n'est pas la même chose...

— Vous vous conduisez comme un lâche!...

— Monsieur, vous m'embêtez!... et vous allez m'obliger à vous sortir sans douceur...

Le Baron de Bressuire ramasse son chapeau qui était tombé tout à l'heure et dit, rageusement :

— Oui... vous êtes fort, c'est entendu!... Mais ça n'empêche pas que vous refusez de vous battre...

— Avec vous?... Oui, certes!... Mais si vous trouvez quelqu'un de votre famille ou de vos amis... de vos *anciens* amis s'entend... qui veuille marcher à votre place, je suis à sa disposition...

Le jeune homme balbutie quelques mots vagues. Jacques ouvre la porte du cabinet, puis celle du vestibule qui donne sur le perron et appelle :

— Joseph!... Joseph!...

Mais on ne répond pas à son appel et il lui faut aller ouvrir lui-même la grille, dont la serrure résiste parfois à qui n'en connaît pas le maniement.

Comme il rentre d'assez mauvaise humeur, il croise Mme Dubreuil qui descend le perron. Alors il demande :

— Où diable est Joseph?... C'est moi qui suis obligé d'aller ouvrir... Je m'égosille inutilement à l'appeler après l'avoir d'abord sonné...

— Il est sorti parce qu'on avait oublié de commander le pain... mais Thomas est là!...

— Thomas?... Ah! ouiche!... Vous ne l'avez donc pas regardé, Thomas?...

— Je viens de lui parler à l'instant...

— Et vous n'avez pas vu qu'il est gris?...

Mme Dubreuil affirme, l'air convaincu :

— Il n'est pas plus gris que moi!...

— Ben, alors!... — fait Moissy, qui rentre chez lui rapidement — vous pouvez vous vanter d'avoir une cuite pas ordinaire!...

La bonne Mme Dubreuil est devenue très

rouge. Elle goûte peu les plaisanteries qu'elle ne comprend pas absolument. Et puis la pauvre femme est dans ses petits souliers. Certes, elle a constaté mieux que personne que le sympathique Thomas est scandaleusement soûl, mais elle se laisserait réduire en miettes plutôt que de l'avouer à M. de Moissy.

C'est elle qui a dressé jadis Euphrasie et Thomas et qui les a mariés ensuite. Aujourd'hui, elle tremble devant eux, tout en gardant apparemment dans son attitude une autorité qui, depuis longtemps déjà, n'existe qu'à l'état de souvenir.

Terrorisée par le ménage — c'est-à-dire par Euphrasie — devenue d'abord Phrasie, puis, plus simplement Frasie — Mme Dubreuil a pris, une fois pour toutes, l'habitude de donner systématiquement raison aux domestiques contre M. de Moissy.

Extrêmement occupé et surmené ; enfermé dans son cabinet sans presque en sortir ; la tête cassée par un travail incessant et qui l'ennuie prodigieusement, Jacques passe dix fois sans rien voir à côté de ce qui devrait lui crever les yeux. Mais quand, par hasard, il s'aperçoit que les appartements sont sales, la vaisselle ébréchée, et les repas peu soignés, il le dit avec une

certaine âpreté, parce qu'il trouve que les quatre domestiques ont peu à faire et que ce peu pourrait être convenablement fait.

Dans ces cas là, Claudie de Moissy sourit d'un air d'indulgent mépris. Elle trouve ridicules les emportements de son mari et mesquines ses observations. Et Mme Dubreuil — d'accord sur ce point seulement avec son ancienne élève — affirme à Jacques qu'il est bien heureux d'avoir des domestiques tels que Frasie et Thomas.

A l'instant même où Moissy entrait chez lui, le second coup du dîner sonnait.

— Allons, bon!... — pense-t-il agacé — je n'ai même pas le temps de me laver les mains!... c'est odieux d'être bousculé comme ça!...

Une gentille jeune fille qui descend l'escalier en sautant de marche en marche, comme une poule descend l'échelle du poulailler, vient à lui en criant :

— B'jour M'sieu!...

— Bonjour, mon petit Lizon!... Comment ça va?...

— Ça va bien, M'sieu!

— C'est toi qui arrives la première!... — fait Jacques surpris — ça, c'est à n'y pas croire!.. Claudie n'est pas là?...

— Elle vient, Monsieur... avec les autres...

— Qui est-ce, les autres?...

— Ben, c'est Antoinette, Madame du Frénoy, Marcelle Douville et Madame Desprès...

Elle s'arrête, puis demande en riant :

— Ça vous va-t-il?...

Élisabeth Cernay, ou, plus habituellement « Lizon », est la fille d'un professeur de la Sorbonne qui est venu, il y a pas mal d'années déjà, habiter Versailles pour la santé de sa fille — disent les uns — parce qu'il était jaloux de sa femme — disent les autres — et qu'il pensait pouvoir la garder mieux dans une ville de province « où tout se sait », qu'à Paris où chacun se perd à son gré dans la foule.

Lizon est une petite personne de dix-huit ans qui a l'air d'en avoir quinze à peine. Elle est jolie de la beauté du diable. Elle a de malins petits yeux, de superbes cheveux roux et une désinvolture telle, que le moindre de ses mouvements ou la plus insignifiante de ses paroles prennent des allures de révolte blagueuse envers ceux qu'elle appelle, avec un doux mépris : « Les gens sérieux et « Les parents ». Ce qui signifie tout le monde à peu près et, plus spécialement, M. et Mme Cernay.

Lizon tend l'oreille, écoutant les bruits qui

viennent du premier étage. A la fin, comme on entend une galopade effrénée, elle lève en l'air son petit doigt pointu et déclare :

— Les v'là!...

Et Claudie de Moissy paraît suivie de ses amies.

Elle est petite, très bien faite et très soigneusement habillée, mais sans goût. Sa robe, d'un bleu très pâle, est sillonnée dans tous les sens d'une telle quantité de petits plis, d'entre-deux et de bouillonnés, que cette agrémentation excessive éveille une idée de rafistolage plutôt que d'ornement.

Claudie a des traits purs et de grands yeux d'un bleu profond, habituellement câlins et tendres, mais que traversent souvent de courtes lueurs d'une singulière dureté. Ses cheveux, ramenés sur le front où ils forment un bourrelet épais et lourd, sont d'un noir violet et d'une extrême finesse. Son teint a des transparences nacrées ; sa bouche aux lèvres minces, joliment sinueuses, montre rarement les dents qui pourtant sont jolies. Les pieds sont élégants ; les mains très souples et d'une invraisemblable blancheur.

Comme son mari s'apprête à offrir le bras a Mme du Frénoy et à saluer les jeunes femmes,

Claudie les pousse toutes dans la salle à manger en disant, à moitié agacée, à moitié rieuse :

— Allons !... Allons !... Vous vous ferez des politesses après !...

III

A table, Jacques, assis entre Mme du Frénoy et Mme Després, constate avec plaisir que le couvert est suffisamment soigné, ce qui promet un dîner mangeable.

C'est que Frasie — qui, lorsqu'elle le veut bien, fait une excellente cuisine — a pris l'habitude de ne « faire bon » que pour qui en vaut la peine à son avis. Lorsqu'ils sont seuls, les Moissy mangent habituellement des repas bâclés en quelques minutes, des viandes mal cuites, des légumes infâmes et le reste à l'avenant. Certains invités sont traités avec la même indifférence. Frasie a le plus profond mépris pour les amis intimes de monsieur le marquis et aussi pour quelques-unes des amies de madame la marquise.

Pour d'autres convives, qui lui semblent de

choix, elle se donne la peine de bien faire et, dans ce cas, Thomas qui sait à quoi s'en tenir, soigne également son couvert.

Et ce soir Jacques, harassé et affamé, s'apprête à faire honneur au repas, lorsque Claudie demande d'un ton aigre-doux :

— Quel est donc ce monsieur qui t'a dit des sottises ?...

— C'est le Baron de Bressuire... — répond Moissy qui, sans plus d'explications, se remet à manger son potage.

— Ah !... — fait la jeune femme d'un ton distrait.

— Ah !... — murmure Antoinette de Sermaize qui semble soulagée d'un poids.

— Ah !... — s'écrie Lizon, curieuse et déçue — si j'avais su, j'aurais attendu pour le voir passer !..

— Pourquoi ?... — demande Gilberte Després — « La belle maname Després » comme on dit à Versailles.

— Parce que... — explique Lizon — c'est lui qui épouse la Duchesse d'Autencourt...

— Non ?... — balbutie Jacques abasourdi — tu es sûre, mon petit ?...

— Pardi !... on parle que d'ça !...

Lizon regarde Moissy avec commisération et conclut :

— Ah! ça! mais vous savez donc rien?...

— Il est certain... — convient-il en riant — que je ne ferais pas la pige avec le *New York Hérald* pour les informations mondaines!...

— Comment peut-on épouser la Duchesse d'Autencourt?... — demande madame du Frénoy étonnée.

— D'autant plus... — dit Antoinette — que ça n'est même pas la Duchesse d'Autencourt qu'on épouse, mais seulement madame Torchu...

La petite Marcelle Douville déclare, cassante et péremptoire :

— Étant donné ce qu'elle a d'argent, on fait bien de l'épouser sans s'occuper du reste !...

— Oh!... — murmure Antoinette écœurée.

Mais, tout de suite, Claudie — qui juge que l'on doit avant tout, pour être originale, ne partager l'avis de personne — affirme l'air convaincu :

— D'ailleurs, elle n'est pas si laide qu'on veut bien le dire, madame d'Autencourt... je l'ai très bien vue au mariage de Berthe... elle n'est même pas laide du tout !... Elle a une très jolie tournure !...

Jacques, ahuri, regarde sa femme pour voir si elle plaisante, et comprenant qu'elle affecte de parler sérieusement, s'empresse de protester :

— Une jolie tournure!... ah! sapristi!... mais c'est pas possible!... Tu auras pris pour madame Torchu quelqu'un qui n'était pas elle!...

Claudie dédaigne de répondre. C'est Lizon qui prend la parole :

— Ce que je me suis amusée, moi, de c't'affaire là!...

Et comme Moissy la regarde sans comprendre, elle explique.

— J'étais sur le banc, Monsieur!... sous la fenêtre de vot' cabinet!...

— Ah!... C'est toi qui as ri, petite poison?...

— Oui!... c'est moi qui ai ri... et faut convenir qu'il y avait d'quoi!... Oh! la la!... il en a pris pour son rhume, le monsieur!...

— Comment... tu as entendu?...

— Tout!... tout!... alors zuze un peu!... — crie la petite ravie.

Jacques hausse les épaules. Il est contrarié que cette gamine — car pour lui Lizon a toujours douze ans — ait entendu tout ce qu'il a dit au Baron de Bressuire. Ça l'horripile, d'ailleurs, de voir la petite vivre avec ces jeunes femmes qui, probablement, parlent de toutes choses absolument comme si elle n'était pas là. Souvent il a dit à Claudie que cette intimité lui semblait anormale et dangereuse. Mais Claudie s'est

engouée de Lizon au point de ne plus pouvoir se passer d'elle. Très enfant de caractère par certains côtés, elle raffole de ce gentil gavroche, toujours amusant et imprévu et qui sait si bien, comme elle dit : « faire rigoler les aminches ».

Lizon s'est penchée sur la table et demande, en faisant une lippe drôle :

— V's'êtes pas fâché, dites, M'sieu, que j'vous aie écouté jaspiner?...

— Si!... Tu entends beaucoup trop de choses que tu ne devrais pas entendre...

Claudie se tourne vers ses amies et dit :

— Ça, c'est pour nous!... Oui!... Jacques n'admet pas qu'une jeune fille soit liée avec des jeunes femmes...

— Il est parfaitement vrai que je trouve à ça de gros inconvénients...

— Eh bien, il faut empêcher Lizon de venir...

Mme de Moissy s'arrête un instant, enveloppe son mari et Mlle de Sermaize d'un regard dans lequel passe la méchante petite lueur, et ajoute :

— Et aussi Antoinette, pendant que tu y es!... car je ne sais pas si tu le sais, mais Antoinette est aussi une jeune fille...

— Non!... une vieille fille!... — déclare Antoinette en riant.

Cette grande créature longue et souple, au teint rosé, aux yeux de velours gris, et dont les dents éclatantes brillent entre des lèvres fraîches et charnues, remplies de malicieuse bonté, est peut-être la moins vraiment jolie des femmes qui sont là, mais elle est la grâce même. Sa svelte silhouette, sa marche régulièrement harmonieuse, sa distinction extrême, donnent une impression de « jamais vu ». Antoinette a une simplicité absolue et, tout de même, une personnalité intense.

Orpheline avec une assez jolie fortune, elle vit chez son oncle, le colonel de Sermaize qui, lui, n'a qu'un fils, Bernard, lieutenant dans un des régiments de Versailles.

— Bernard ne vient donc pas dîner?... — interroge Moissy qui ne voit que huit couverts.

Claudie répond :

— Est-ce que tu l'as invité?...

— Moi?... Mais non!... je pensais que tu...

Il s'arrête court. C'est qu'il vient de se rappeler que, quelques jours plus tôt, il a eu avec sa femme une petite discussion au sujet d'une invitation faite par elle sans son assentiment à lui. Elle affecte aujourd'hui de généraliser ce qui ne s'appliquait qu'à un seul : un certain monsieur de Glane, qui est terriblement poseur

et ennuyeux et qu'elle avait invité à dîner presque en tête à tête avec eux.

— Le rosbif est trop cuit !... — dit Jacques pour changer la conversation — et c'est ma faute... ou plutôt la faute de cet animal qui a retardé le dîner... Je ne pouvais pas le faire démarrer !...

— Tu le recevais pourtant bien aimablement !... — observe aigrement Claudie — Ah !... il n'y a pas à dire, tu sais te faire des amis !... je ne comprends pas comment tu peux trouver encore des éditeurs pour tes livres et des théâtres pour tes pièces...

— Enfin, je les trouve !... — fait Jacques un peu énervé.

Il se donne beaucoup de peine pour que tout marche à peu près bien dans sa maison, et il est très sensible aux critiques qui visent un travail et une organisation plutôt difficiles.

— Ils risquent gros !... — réplique Claudie — à chaque nouvelle chose tu as une histoire parce que tu peins des gens qui se reconnaissent !...

— Mais pourquoi se reconnaissent-ils, sapristi ?... Jamais, jamais, je ne peins précisément personne !... C'est les gens désœuvrés ou stupides qui ont la rage de se reconnaître là où ils ne sont pas... réellement pas !... Mais je défie qui que ce soit d'écrire, de peindre des gens,

d'inventer des histoires... sans que ça puisse être pris pour le portrait de celui-ci ou les aventures de celle-là...

Marcelle Douville demande, et ses petits yeux pétillent de malice :

— Enfin, cette fois, *La Fêlure*, c'est bien les aventures des Autencourt ?...

— Mais non !... non !... cent fois non !... C'est l'histoire d'un mariage d'argent qui tourne mal... Celui des Autencourt n'est pas le premier qui ait eu ce sort-là !... Je me tue à répéter que, d'abord, la femme, la mienne, est jolie...

Antoinette de Sermaize dit en riant :

— Le fait est que si on voulait mettre madame d'Autencourt au théâtre, on ne trouverait pas facilement une femme pour la représenter...

— Enfin, Monsieur... — demande Lizon d'une voix flûtée — c'est-il que vous allez vous battre ou pas ?...

— Se battre !... — crie Claudie stupéfaite, tandis que le clair visage d'Antoinette s'assombrit — Tu vas te battre ?...

— Mais pas du tout !... — affirme Jacques sincère.

— Pourtant... — soutient la petite Cernay d'un air entendu — vous lui avez dit que si quel-

qu'un de propre veut prendre sa place, vous marcherez !...

Jacques se met à rire.

— Mais, petit monstre ! tu as donc tout écouté sous la fenêtre ?... Et tu descendais d'un air tranquille et innocent, comme si tu n'avais pas bougé de là-haut !... Tu ne m'as rien dit ?...

— Dame !... j'avais rien à dire tant qu'on ne parlait pas de ça !...

— Il me semble que tu aurais pu continuer à te taire quand on en parlait... Ça n'est pas très joli d'écouter aux portes, mon petit !... Mais c'est encore plus laid de raconter ce qu'on a entendu...

— Au fond... vous avez p't'êtr'raison !... — fait gentiment Lizon.

— Alors, tu as entendu tout ce que nous avons dit ?...

— A peu près... sauf le nom du monsieur !... Vous lui avez crié : « Vous êtes là à me raser et je ne sais même pas qui vous êtes ? »... Il vous a répondu : « Vous allez le savoir ! » Et puis, zut !... j'ai pas entendu le nom !...

— Tu aurais été maligne... je l'ai lu sur la carte qu'il m'a passée...

— Ah !... vous m'en direz tant !... — s'écrie Lizon, qui triomphe de voir que ni son flair ni ses oreilles n'ont été en défaut.

— Enfin — demande Antoinette d'une voix enrouée — allez-vous vous battre, oui ou non?...

— Non!... Jamais monsieur de Bressuire ne trouvera quelqu'un qui veuille répondre pour lui... Je me suis même reproché de lui avoir proposé cette combinaison qui ne peut pas aboutir... j'ai l'air d'avoir plastronné à blanc... C'est ridicule et antipathique...

— Moi!... — déclare Lizon avec franchise — j'oserais même pas plastronner comme ça!...

Il semble à Jacques que Mme Douville échange avec Mme Després des regards d'intelligence. Il n'aime guère ces deux amies de sa femme, auxquelles, toutefois, il s'applique à faire aussi bonne mine que si elles lui plaisaient beaucoup.

Marcelle Yvelin — que Claudie a connue au cours avant son mariage — a environ vingt-cinq ans. Très jeune elle a épousé, n'ayant aucune fortune, un brave garçon qui avait un peu d'argent. Jadis le petit fiancé de Marcelle avait toutes les vertus; aujourd'hui, son mari a, paraît-il, tous les vices. Jacques ignore M. Douville qu'il n'a entrevu qu'une fois au moment de son mariage. Le jeune homme est avocat et occupé de ses affaires autant que Jacques l'est des siennes. Il est d'ailleurs à

remarquer que les maris des amies de Claudie ne sont jamais en relations avec M. de Moissy.

Marcelle Douville déplaît à Jacques : un peu parce qu'elle est assez laide et qu'il a l'œil sensible à la beauté des choses et des gens ; un peu aussi parce qu'il la juge méchante, sensuelle et roublarde, et beaucoup parce que Mme Dubreuil l'a toujours « eue dans le nez » — comme il dit — et a cherché tant qu'elle a pu, lorsqu'elle avait la responsabilité de Claudie, à empêcher des relations qu'elle jugeait dangereuses pour son élève. Elle était parvenue à écarter la petite Yveline et le mariage de Claudie avait achevé la séparation. Mais, depuis trois ou quatre ans Marcelle, mariée à son tour, était revenue à la charge et les relations avaient repris. Aux observations de Jacques, qui lui demandait de voir moins souvent cette petite femme un peu inquiétante, Claudie avait répondu : « — C'est justement celle de mes amies que j'aime le mieux ! » Et elle avait sans doute raconté à Marcelle les fâcheuses dispositions de son mari, car la petite femme, très libre et passablement effrontée, avait pris le genre de narguer presque ostensiblement Moissy.

Au physique Mme Douville est un gros petit tas blond, mal habillé et d'aspect peu soigné.

Elle tient le milieu entre la demoiselle de magasin et l'institutrice. Elle a l'air vulgaire et aigrelet. Pas bête avec ça et très instruite, elle est la seule personne qui mène tambour battant Claudie, laquelle fait habituellement marcher ses autres amies comme un seul homme.

Mme Desprès est aussi une relation « de Claudie toute seule ». Son mari, notaire à Saint-Cloud, n'a jamais paru chez les Moissy. C'est l'amie de la « belle madame du Frénoy » et c'est comme telle, croit-on, qu'elle s'est liée avec Claudie. Elle est aussi parfaitement insignifiante physiquement que moralement, et ennuyeuse comme la pluie.

La belle Mme du Frénoy, née Blanche Vanier, est une amie de nouvelle date. Comment Claudie l'a-t-elle connue?... C'est ce que personne n'a jamais pu savoir. Elle est merveilleusement jolie et très bonne. De celle-là aussi le mari demeure invisible, à tel point que Jacques de Moissy se demande parfois s'il a jamais existé.

Antoinette de Sermaize seule est une amie d'enfance de Claudie — qui ne peut pas la souffrir — et plus jeune qu'elle de quatre ou cinq ans.

Lizon Cernay est, pour l'instant, le caprice de Claudie; caprice qui durera probablement,

parce que la petite est tellement gentille et drôle que, quand on la connaît, on ne sait plus se passer de son amusant babil.

C'est, avec Antoinette, la seule amie qui ne soit pas d'une insignifiance absolue.

Mme de Moissy n'aime pas à s'entourer d'égaux et moins encore de supérieurs. Son plaisir est de régner sur une petite cour dont la qualité lui suffit et dont l'infériorité et l'admiration éperdue flattent ses goûts et sa vanité. Le bonheur de Claudie est de protéger et de dominer, « sans avoir l'air », tout ce qui l'entoure. Elle tolère Blanche du Frénoy malgré son insolente beauté, parce que Blanche qui n'a que cette beauté pour toute fortune, et qui s'acharne à suivre servilement la mode du jour, est si ridiculement habillée de choses tapageuses au rabais qu'elle parvient à gâter son physique charmant.

Claudie sait bien, d'ailleurs, qu'elle éclipse sans effort toutes ses amies habituelles. Elle plaît aux hommes et elle excelle à se faire aimer des étrangers. D'un caractère très égal, trop indifférente à tout ce qui n'est pas elle-même pour se « faire de la bile » à propos de quoi que ce soit; jamais contrariée par Jacques, qui n'a ni le goût ni le temps de tra-

casser sa femme; libre comme l'air, indépendante en tout; dépensant à peu près ce qu'elle veut; repoussant résolument tout ce qui la gêne ou l'ennuie, Claudine de Moissy n'a, en vérité, pas la moindre occasion de prendre du souci.

Depuis douze ans qu'il est marié, Jacques ne connaît pas sa femme plus qu'il ne la connaissait avant de l'épouser.

Très méfiante, renfermée et fuyante, Claudie ne dit jamais ce qu'elle pense et dit souvent ce qu'elle ne pense pas. Elle accueille, avec une froideur gentille, les amis d'occasion de son mari aussi bien que les anciennes relations de la famille de Moissy. A Pierre Brissot seulement, elle se montre franchement hostile. Son excessive intimité avec Jacques lui déplaît; sa clairvoyance la gêne. Pierre sait, à n'en pas douter, qu'il est en présence d'un petit être faux, artificiel et négativement mauvais. Claudie devine que Brissot la juge sévèrement et, quand il est là, son bel aplomb l'abandonne quelque peu. Aussi a-t-elle su être si parfaitement et agressivement désagréable pour l'ami préféré de son mari que, Brissot a presque absolument cessé de venir chez elle.

Et Jacques est tellement occupé, bousculé et

surmené qu'il n'aperçoit pas nettement ce qui se passe autour de lui.

Aussi n'est-ce que quand le dîner prend fin et au moment d'offrir le bras à Mme du Frénoy, qu'il fait remarquer en riant :

— Ce que je suis ridicule, moi !... Tout seul au milieu de sept femmes !...

— Six !... — rectifie la belle Blanche. Mais tout de suite elle ajoute :

— Ah ! tiens ! oui !... sept !... Je pensais que madame Dubreuil ne comptait pas !...

— Merci pour elle !... — fait Lizon qui descend le perron à cloche-pied et s'élance dans le jardin en criant :

— Des vers luisants !... Ah ! chouette !...

Marcelle se laisse tomber dans une bergère en disant à Claudie :

— Ce qu'il est joli ton salon, Petit Copain !...

— Tu trouves, ma Rognure !... — répond Claudie qui vient s'asseoir à côté d'elle.

L'insignifiante Mme Desprès rajuste devant la glace l'énorme bourrelet de cheveux qui écrase sa tête.

Et c'est Jacques qui commence à servir le café auquel personne ne songe. La bonne Mme Dubreuil est occupée à serrer les desserts et les

vins, et Claudie est absorbée par sa conversation avec Marcelle.

Antoinette de Sermaize vient aider M. de Moissy. Elle demande :

— C'est demain que vos répétitions commencent ?...

— Oui !... — fait Jacques qui paraît très las.

— Ça vous ennuie?...

— Oh !... pas du tout !... les répétitions, c'est la seule chose agréable du théâtre !... Écrire une pièce, c'est rasant, vous savez !... Et puis, seul, ou même avec un collaborateur, on ne voit pas bien ce qu'on a fait... Ça ne prend figure qu'à la scène... Là, on est tout de suite fixé sur la qualité de la pièce...

— Vous verrez que ça sera un succès !...

— Espérons-le, ô mon Dieu !... — fait Jacques à moitié blagueur, à moitié sérieux, tandis qu'il ajoute à part lui, inquiet de cet argent qui, depuis quelque temps, n'arrive guère :

— Sans ça, je ne sais pas comment je sortirai de là !...

Il serre la main d'Antoinette et s'en va à l'anglaise avec son chien Hibou, après avoir tourné la clef d'une lampe qui filait.

— Ouf !... — fait Marcelle.

Elle se carre dans sa bergère, promène un regard

admiratif autour d'elle et affirme convaincue.

— Ah ! y a pas !... tu es dans un bon fromage... et je...

Elle s'arrête parce que Claudie lui fait signe qu'Antoinette de Sermaize est là.

Le salon d'un vert éteint, tendu de vieille soie, avec son mobilier Empire, ses vases de fleurs et son éclairage discret, donne une impression confortable et intime. Il n'est peut-être pas aussi joli que le disait tout à l'heure Mme Douville, mais il n'est ni quelconque ni banal.

Claudie, qui bat impatiemment la mesure avec son pied, se tourne tout à coup vers Mlle de Sermaize et propose :

— Si tu nous chantais quelque chose, Toinon ?...

— Oh !... — fait Lizon étonnée — comme ça, tout de suite en sortant de table ?...

— Bah !... — affirme Mme de Moissy — ça lui est bien égal !...

La petite Cernay suit des yeux Antoinette, qui traverse le salon d'un grand pas souple et élastique et déclare, tandis que son regard narquois se promène sur les tailles des autres amies :

— Ah ! l'fait est qu' c'est pas d'être serrée qu'empêchera sa voix d'sortir !...

— Vous comprenez... — explique très bas Claudie pendant que la voix pure de la jeune fille emplit le salon — j'aime mieux qu'elle chante... au moins, nous pouvons causer... sans ça, elle est trop amie avec Jacques... elle doit lui répéter tout?...

— Qu'est-ce que ça fiche qu'on lui répète tout — demande étourdiment Lizon — il est pas méchant, M'sieu d'Moissy!... pis, on veut pas dire du mal de lui!...

Mais, tout de suite, la petite se rend compte que, cette fois, sa pénétration coutumière a été en défaut, et elle précise :

— Du moins, moi!...

Antoinette, au piano, chante *Les Gas d'Irlande*, d'Holmès. Elle chantera sans désemparer, ravie qu'on lui permette d'atteindre ainsi l'heure où le vieux domestique des Sermaize viendra la chercher.

IV

— Comment?... Vous déjeunez en même temps que moi?... — dit Moissy étonné de voir installées déjà dans la salle à manger Claudie et Mme Dubreuil — Ça m'ennuie de changer les heures!... et je serai obligé de déjeuner à onze heures et demie tant que j'aurai les répétitions...

— Qu'est-ce que ça fait — répond Claudie aimable — que ça soit onze heures et demie ou midi?...

— Tu vas à Paris, Didie?... — questionne machinalement Jacques, sans nulle curiosité d'ailleurs.

— Non!... — répond la jeune femme.

Et comme il paraît surpris, elle ajoute :

— Pas aujourd'hui!... Aujourd'hui, on va montrer le musée à des amis de Lucienne!... on va en bande visiter les Trianons et tout le tremblement...

Préoccupé, Jacques a écouté distraitement la réponse de sa femme. Il regarde Claudie et la trouve jolie ce matin.

Elle a un costume très simple et qui lui va bien mieux que les robes tarabiscotées qu'elle affectionne plus particulièrement. Elle paraît gaie. Sa physionomie, habituellement fermée, s'éclaire d'un sourire sans apprêt.

Dès que le déjeuner est fini, Jacques embrasse Hibou, saute sur son chapeau et sa canne, dit adieu de la main à Claudie qui, du balcon, le regarde partir, et s'élance vers le tramway qui chauffe et s'ébranle déjà. Mais, au mòment d'y monter, Jacques s'arrête ennuyé. Il a oublié de prendre la pièce, à laquelle il a fait hier des changements. Il retourne à la maison énervé, pensant au temps perdu, s'irritant de se sentir ainsi distrait et oublieux des choses auxquelles il devrait penser le plus naturellement. N'est-ce pas la fâcheuse anémie cérébrale qui le guette? Il ne lui manquerait plus que cela!

Moissy rentre de mauvaise humeur, prend le rouleau oublié, sort de nouveau, flâne, achète une provision de journaux, s'installe enfin au fond du tramway en partance et attend, le nez plongé dans un journal qu'il lit déployé, les bras écartés, à son aise, puisque le tramway est vide encore.

Bientôt deux dames montent que Jacques, absorbé par sa lecture, entrevoit à peine au-dessus du journal déplié. Deux dames assez vulgaires, mais comme il faut et assurément Versaillaises.

— Encore vingt minutes!... — fait l'une des dames en regardant sa montre — tandis que Moissy piétine d'agacement dans son coin.

Un instant encore, et la porte d'entrée s'obscurcit un instant d'une ombre de femme qui s'avance, ressort et disparaît. Jacques a été frappé d'un contour, d'une couleur, il ne saurait dire de quoi. Il lève le nez et aperçoit, dans l'escalier qui mène à l'impériale, l'envolement d'une jupe dont la nuance et la forme lui sont familières.

— Claudie?... Mais non... puisque, précisément, elle ne va pas aujourd'hui à Paris!...

— C'est la jeune madame de Moissy!... — dit une des dames.

Jacques est désagréablement surpris. Si c'est bien Claudie, pourquoi donc lui a-t-elle raconté qu'elle allait au musée, aux Trianons, etc?...

— Oui!... — répond l'autre dame — est-ce que vous la connaissez?...

— Un peu... Je la rencontre quelquefois chez

une de mes cousines... C'est une pauvre petite femme qui a beaucoup plus de mérite que d'agrément dans la vie!...

Masqué par son journal, Jacques, tout en écoutant la conversation de ses compagnes, se démontre que la course de Claudie à Paris est chose fort naturelle.

Combien y a-t-il de temps que sa femme lui a dit qu'elle ne bougerait pas de Versailles aujourd'hui?... plus d'une demi-heure!... Qu'y a-t-il d'extraordinaire à ce que, pendant ce temps, madame Desprès qui ne sait jamais ce qu'elle fera, ait décommandé Claudie?... Alors, elle se sera décidée à aller à Paris... Faut-il être serin pour se préoccuper de stupidités pareilles, au lieu d'écouter ce que disent ces deux pies-grièches?... Ça en vaut la peine, pourtant!...

— Pourquoi?... — a répliqué la plus âgée des deux femmes — madame de Moissy n'aurait-elle pas d'agrément dans la vie?...

— Parce que son mari ne s'occupe pas d'elle!... elle est toujours seule!... il ne l'accompagne nulle part... Ainsi, Croiriez-vous?... jamais il n'a mis les pieds chez ma cousine qui est très, mais très liée avec sa femme...

— Dame!... il n'a guère le temps de faire des visites... — explique la dame âgée — il doit

travailler énormément si on en juge par tout ce qu'il publie et fait jouer...

— Enfin!... on ne travaille pas du matin au soir, n'est-ce pas?...

— J'ai ouï dire, au contraire... par une ouvrière que j'emploie et qui va également chez les Moissy... que monsieur de Moissy travaille non seulement du matin au soir, mais encore du soir au matin...

— Nuit et jour, alors?... c'est beaucoup!...

La voix de la dame distille du vinaigre. Jacques voudrait bien voir sa tête, mais il est condamné, s'il en veut entendre davantage, à demeurer les bras étendus et le journal ouvert jusqu'à Paris. Puis il pense de nouveau à Claudie. Pourquoi n'est-elle pas entrée tout à l'heure dans l'intérieur du tramway? Est-ce parce qu'elle l'a aperçu?... Tout son buste était caché, c'est vrai, mais elle a pu reconnaître son pantalon à petits damiers blancs et noirs et ses souliers jaunes qui ne sont pas pointus. Peut-être aussi a-t-elle voulu tout simplement, en montant sur l'impériale, éviter les deux dames ou, au moins, la dame qu'elle connaît?...

Cependant l'ennemie que Moissy ignorait si complètement jusqu'alors, continue son réquisitoire :

— La preuve qu'il ne travaille pas tant que vous dites, c'est qu'il trouve le temps d'aller à des matinées... Oui!... parfaitement... je l'y ai vu un jour où je conduisais mon neveu aux Français...

— Fichtre!... elle connaît ma tête, la rosse!... — se dit Jacques tout en s'isolant du mieux qu'il peut au fond de son journal, tandis que la dame continue âprement :

— Non... c'est un monsieur qui dédaigne les relations de sa femme, voilà tout!... Ça n'est pas du monde assez intellectuel, ni assez bien né...

— Tous ceux qui connaissent monsieur de Moissy disent qu'il est d'une simplicité parfaite — affirme la vieille dame — et toujours prêt à obliger, toujours désireux de faire plaisir...

— Plaisir à qui?... pas à la pauvre petite Claudie, toujours!... Tout ce qui lui plaît lui est refusé... Ainsi, elle adore les chevaux...

— Moi aussi, je les adore!... — se dit Jacques...

— C'est cher, d'avoir des chevaux!... — fait observer la dame qui défend Moissy — et, bien qu'il gagne beaucoup d'argent, je ne sais pas si...

— Eh bien soit!... Je vous abandonne les chevaux... mais un chien?... Le petite femme a une envie bleue d'avoir un chien... et son mari ne veut pas... Notez qu'il en a un, lui!.. une

affreuse bête sans race, sans valeur, sans rien d'intéressant...

— Il est étonnant que monsieur de Moissy refuse un chien à sa femme!... — dit la vieille dame surprise — Et il ne donne pas de prétexte à ce refus?...

— Si... il exige qu'elle s'en occupe elle-même, comme s'il n'y avait pas des domestiques pour ça...

— Il a raison!... les domestiques sont, en général, affreux avec les animaux... Jamais je ne leur confierais, même pour un instant, ni mon chien, ni mes chats...

— Vous vous entendriez bien avec monsieur de Moissy?... — dit la dame d'un air écœuré.

— J'ai idée que oui!... — riposte l'autre dame en souriant.

— Allons donc!... On croit ça, de loin!... D'ailleurs, la vie avec un homme de lettres est impossible!... Il impose à sa femme un tas de sales relations... des écrivains, des artistes... Ainsi il paraît que, très souvent, les Lucien Grèges dînent chez eux...

— Les Lucien Grèges... mais c'est des gens charmants!...

— J'en doute!... car madame de Moissy en dit pis que pendre... elle ne peut pas les souf-

frir!.. non plus que ce Brissot, cette brute qui habite Vigneux...

— Ah!... ne dites pas de mal de Pierre Brissot!... C'est un délicieux garçon que j'ai vu naître et que j'aime de tout mon cœur!...

— Je saurai par Pierre le nom de mon amie inconnue!... — se dit Jacques qui, tout en suivant la conversation d'une oreille, s'attriste de tout ce qu'il découvre d'ignoré jusque-là.

Ainsi, Claudie déteste les amis qu'il aime le plus après Brissot, les Grèges!... Lui, plein de talent, d'esprit et d'humour!... Et si gentil, avec ça, si étonnamment gai, simple et bon enfant, qu'il semble prendre à tâche de faire oublier qu'il est le premier littérateur de ce temps-ci. Elle jolie, charmante, et si intelligente, d'une personnalité si intense, qu'on ne se lasse pas de la voir et de l'écouter.

Et Claudie les déteste!... Moissy en demeure consterné. D'autant plus que rien jusqu'ici ne l'avait averti du sentiment que les Grèges inspiraient à sa femme, alors que, pour Pierre Brissot, il avait, à plusieurs reprises, soupçonné la vérité. Claudie lui bat froid et fait une tête chaque fois que Jacques annonce la venue de son ami. Mais aux Grèges elle fait en face un très aimable accueil, tandis qu'au

dehors elle « dit d'eux pis que pendre » selon l'expression de cette harpie.

Le pauvre Jacques, à la fois désireux de se renseigner et anxieux d'apprendre de pénibles choses, s'efforce d'entendre ce que l'on dit de sa femme et de lui. Quelques voyageurs sont montés qui étouffent la sonorité des voix. Les paroles lui arrivent à présent moins nettes, mais, tout de même, il entend encore son ennemie s'écrier d'un ton de profonde pitié :

— Au lieu de donner de plus jolies toilettes à sa femme, il se livre à des dépenses ridicules de fleurs !... Imaginez que, non seulement il en engouffre dans son jardin pour des sommes folles, mais encore il exige que le salon en soit rempli... Il a la monomanie des fleurs et des animaux... il paraît que c'est tout à fait maladif...

— C'est inoffensif aussi, il me semble ?..

— Mais non !... C'est que vous ne comprenez pas... ou vous ne savez pas certaines choses... Je vous assure que si vous entendiez ma cousine, vous seriez convaincue que je n'exagère rien...

— Mais je ne serais pas convaincue que votre cousine n'exagère pas quelque chose !... Elle est probablement très influencée dans ses jugements par les dires de...

La vieille dame s'arrête, gênée par la présence des voyageurs et reprend :

— ... De la jeune femme dont nous parlons... Elle cherche peut-être à excuser, par les torts ou prétendus torts du mari, les écarts de conduite de la dite jeune femme... Mais moi, qui suis très vieux jeu, je n'admets pas ça du tout!... Je considère, d'après tout ce que je sais de lui et jusqu'à preuve du contraire, que Monsieur X... est un très bon mari et Madame X... une petite personne égoïste et menteuse, qui méconnaît tout ce qu'on fait pour elle et a l'aplomb de jouer les incomprises...

Le tramway dévale dans la grande rue de Sèvres et Jacques de Moissy, le nez toujours enfoui dans *Le Gaulois*, se demande ce qu'il va faire en arrivant à Paris.

Son instinct lui conseille de laisser descendre Claudie et de la suivre ensuite de loin, afin de connaître le motif de sa dissimulation ou, pour parler plus exactement, le nom de ce motif. En faisant allusion aux « écarts de conduite » de Mme de Moissy, la vieille dame a révélé formellement à Jacques une situation que, parfois, il a été prêt à soupçonner.

En voyant sa femme se détacher de lui, Jacques a cru d'abord que les quinze ans qu'il

a de plus qu'elle, le font presque vieux alors qu'elle est encore très jeune. Et le jour où Claudie lui a exprimé implicitement le désir de rompre avec les traditions conjugales, il s'est incliné sans protester.

Les devoirs remplis avec ennui par la jeune femme, n'étaient pas une satisfaction pour le mari délicat qu'il a toujours voulu être et qu'il sera toujours, quoi que fasse Claudie. C'est donc d'un commun accord qu'ils ont rompu les conventions qui les attachaient physiquement l'un à l'autre. Mais cet accord a été purement tacite. On n'en a pas fixé les conditions ni déterminé les limites.

Jacques a continué à avoir beaucoup d'affection pour Claudie. Il croyait, il y a un instant encore, trouver en elle un petit camarade gentil, de même qu'il savait être toujours pour elle un ami dévoué et sûr.

Et voilà qu'on lui apprend tout à coup, sans crier gare, au hasard d'un voyage en tramway, que sa femme va partout débinant lui et ses amis, et que, sans doute, elle le trompe effectivement de tout son pouvoir.

En approchant du centre de Paris, le tramway se remplit et les deux dames se taisent. Jacques, qui a surveillé l'escalier, n'a pas vu descendre

Claudie. A l'arrêt de la place de la Concorde, il hésite. Ira-t-il à sa répétition ou suivra-t-il sa femme ?...

Bast !... il ira à la Comédie ! De quel droit ferait-il attendre des gens qui vont se bousculer pour arriver à l'heure et qui, par politesse, ne commenceraient probablement pas sans lui? Chacun, sauf l'auteur, a le droit d'être en retard. Et puis, pourquoi suivrait-il Claudie?... Il est sûr de son affaire. Alors, à quoi bon?... Pour savoir qui profite des « écarts de conduite » de sa femme?... Il le saura toujours assez tôt. Il n'a qu'à regarder autour de lui et, à moins d'être une poire finie...

Oui !... Eh bien, voilà !... N'est-il pas cette poire?... Ne se laisse-t-il pas depuis trop longtemps berner. Maintenant qu'il y songe, Jacques trouve qu'il a chez lui la situation d'un parent pauvre. Sous prétexte qu'il est occupé, qu'on ne veut pas le déranger et que, d'ailleurs, lui-même a demandé souvent qu'on le laissât tranquille, tout se passe, se décide et s'exécute en dehors de lui. Heureusement la bonne Mme Dubreuil est là qui empêche que ça n'aille à la diable. Elle est un peu la chose de Frasie et de Thomas, mais, tout de même, si elle n'était pas là les domestiques en prendraient plus à leur

aise encore. Mme Dubreuil est pour eux une gêne, sinon une direction.

A l'instant où il saute du fiacre qui l'amène à la Comédie, Jacques se jette dans Gournay, le premier rôle et le metteur en scène de sa pièce, qui s'écrie :

— Vous êtes l'exactitude même, mon cher auteur!...

Puis, examinant avec intérêt la mine tirée de Moissy, il ajoute :

— Vous êtes fatigué ces jours-ci, n'est-ce pas?...

— Non!... pas plus qu'à l'ordinaire!... — répond Jacques qui pense, à part lui :

— Celui-là aussi me trouve flapi!... faut soigner ça!...

Quand Moissy sort du théâtre il est à peine cinq heures.

— Vous prenez un sapin pour aller à votre train, Monsieur Vigneux?... — demande la petite Luce Gilbert qui trottine en descendant le perron à côté de lui.

— Non, Mademoiselle, non!... d'abord je ne vais pas au train, mais au tramway de la Concorde... Le train, je l'ai en horreur, et, quand je ne suis pas trop pressé, je ne le prends jamais...

ensuite je compte marcher... j'adore traîner dans Paris une fois par hasard...

— Ah! bon!... alors...

Elle s'arrête et Moissy questionne :

— Alors quoi?... Vous vouliez que je vous conduise au train, je parie?... Si c'est ça, dites-le?... Je ne tiens pas particulièrement à marcher, vous savez?...

— C'est pas ça du tout!... je voulais vous demander si ça ne vous gêne pas que je vous accompagne un petit bout de chemin?...

— Me gêner?... mais je suis ravi, au contraire!...

— Faut que je marche... parce que je ne veux pas engraisser!...

— Vous avez bien raison!... C'est affreux, la graisse!... Ça vous démolit en un rien de temps une jolie femme!...

— Oh! je ne suis pas jolie!... — fait la petite en riant — mais, tout de même, je veux rester comme je suis!...

— J'vous crois!...

Il la regarde, éclatante et fraîche dans sa toilette de printemps. Un vrai joujou de Paris, harmonieux et réussi.

— Voyez-vous, Monsieur Vigneux... — explique Luce — j'aime mieux marcher tous les

jours pendant une bonne heure, un peu vite, que de faire chez moi un tas de mouvements ridicules et embêtants pour arriver à me maintenir en condition... comme on dit des chevaux... Et puis, je respire... je sais bien que c'est l'air du boulevard que je respire, mais, comparativement à celui du théâtre, il est encore fameux, pas?...

— Évidemment!... — fait Jacques amusé du babil et de la joliesse de sa petite compagne — évidemment!...

— Oui... seulement, voilà!... Quand je me promène toute seule sur le boulevard, il y a un tas d'imbéciles qui me parlent tout le temps...

— C'est vraisemblable!...

— C'est surtout rasant!... C'est pas que ça m'effarouche, vous pensez?... non, mais c'est que ça amuse les autres passants... ça les fait rigoler... Alors ils s'intéressent... ils regardent, et, finalement, il y en a... ceux qui n'ont rien à faire... qui se mettent à suivre aussi... pour voir... vous comprenez?...

— Si je comprends!...

Luce le regarde, un peu décontenancée.

— Vous vous payez ma fiole, pas, M'sieu Vigneux?...

— Mais pas du tout!... jamais de la vie!... Savez-vous à quoi je pensais?...

— Non!... Quelque bateau que vous allez me monter, j'parie?...

— Je m'étonnais qu'un amour de petite bonne femme comme vous prenne plaisir à naviguer de compagnie avec le vieil ours que je suis!...

Les beaux yeux rieurs de la petite actrice se posent sur Moissy, tandis qu'elle affirme, avec un sérieux pénétré et comique :

— Oh!... moi qui vous trouve si bien!... et si chic!... et si tout!...

— Est-ce une déclaration, Mademoiselle Luce?... — demande Moissy en riant.

— Non!... on peut pas vous en faire, à vous, des déclarations!... D'abord vous êtes marié!...

Et comme Jacques fait un mouvement, elle achève :

Et à une très jolie femme, encore!

—. . . . .

— Alors, vous êtes probablement un très bon mari?...

—. . . . .

— Vous ne voulez pas le dire?...

— Ne nous occupons pas de ce qui est, vou-

lez-vous?... et supposons que je sois garçon?... Qu'est-ce qui arriverait?...

— Il arriverait... — murmure la petite femme qui devient très rouge — que je ferais une bêtise, probablement!...

— Quelle bêtise?...

— Vous le savez bien?...

— Je crains de m'en douter... et pourtant...

Luce lève les yeux vers Jacques, qui est immense à côté d'elle si petite, et balbutie :

— Vous avez dit : « Je crains « de m'en douter... Vous voyez-bien?...

— Qu'est-ce que je vois?...

— Que si je vous disais : « Monsieur Vigneux, je vous aime de tout mon cœur... de toutes mes forces... de tout moi, enfin!... On dit que je ne suis pas vilaine et je sais que je ne suis pas méchante... Alors... Voulez-vous?... et, si oui, Tope!... » — Vous me répondriez zut!... voilà ce que vous voyez!...

— Voyons!... Voyons!... — fait Jacques stupéfait et vaguement troublé — ça n'est pas possible, c'est vous qui vous payez ma fiole?...

Mais la petite Luce, les yeux pleins de larmes, affirme convaincue :

— Oh! la la!... J'ai pas envie d'blaguer, allez!...

— Vous m'aimez?... moi?...

— Oui, vous!... Et puis après?...

— Et puis après, ça vous fait une belle jambe!... Non seulement je n'ai pas le sou... oui... c'est comme je vous le dis... On croit que je gagne beaucoup d'argent... en réalité, j'en gagne un peu... juste de quoi faire marcher ma maison qui est assez lourde...

— Est-ce que je vous en demande, de l'argent?...

— Vous ne m'en demandez pas, mon pauv' petit!... mais vous comprenez bien que, tout de même...

— Je vous en prie, je vous en prie, ne me dites pas des choses qui me feront de la peine!... C'est inutile!... Vous ne voulez pas?... Eh bien, vous ne voulez pas!... un point, c'est tout!...

Luce tient baissés ses jolis yeux clairs dont les cils tremblent légèrement, comme aussi les petits coins retroussés de ses lèvres. Et Jacques, un peu plus ému qu'il ne veut le paraître, demande en affectant de rire :

— C'est donc le coup de foudre?... car enfin, j'ai lu la pièce hier... nous avons collationné... et puis vu le un et le deux... et déjà...

La petite Luce hausse les épaules.

— Alors, vous pensez que je ne vous connais pas d'avant ça?...

— Vous me connaissiez.., comme je vous connaissais moi-même, mon petit!... vaguement...

— Vous ne vous souvenez plus que vous m'avez fait répéter?...

— Comment... — fait Moissy très surpris — vous avez joué dans une de mes pièces?...

— Non... mais quand Marchal était malade, et que vous nous faisiez répéter *Sa vertu* pour lui rendre service... Vous ne vous rappelez même plus que c'était moi *Frieda*?... même que vous me criiez tout le temps : « Plus haut, la petite Frieda!... plus haut!... »

— C'est vrai!... — dit Jacques en riant.

Et pensif, il questionne :

— Dites-moi?. . il y a deux choses que je voudrais savoir?...

— Quelles choses?...

— Eh! bien, d'abord, je serais curieux de savoir ce qui a pu vous plaire en moi?...

— Tout!... Oui... tout!. . D'abord je vous trouve si gentil... si bien élevé...

Et comme Moissy se met à rire, elle ajoute :

— Ainsi... les répétitions!... ben, est-ce que vous croyez qu'elles sont avec vous comme avec les autres?...

— Mais dame!...

— Pas du tout!... Et, vous savez, c'est pas rien pour des comédiens, les répétitions!...

— Sans doute...

— Ben, vous étiez si doux, si poli avec nous que moi, les premières fois, j'en étais baba!... Oui... il y en a qui sont rasoirs, méticuleux, tatillons... cauchemardants, quoi!... Il y en a d'autres qui affectent de vous traiter comme des sous-pieds... d'autres qui sont mufles sans le faire exprès... Avec vous c'est un plaisir de travailler... alors, je me suis dit qu'il ferait bon aussi être avec vous ailleurs qu'aux répétitions... Et puis, peu à peu, je me suis monté la tête... pis ça s'est tassé... ça a mûri... et aujourd'hui je suis à point... Êtes-vous content?...

— Content, n'est pas le mot, mais je suis renseigné à peu près...

— Alors, voyons la seconde chose?...

— Quelle seconde chose?...

— La seconde chose que vous voulez savoir...

— Ah! oui!... je voudrais savoir pourquoi vous voudriez que je fusse garçon?...

— Parce que... aguicher un homme marié me semble très mal... si cet homme-là fait bon

ménage, s'entend!... J'ai souvent pensé à ça, vous savez?... il me semble que chambarder un ménage qui marche... même à peu près... ben, c'est une cochonnerie carabinée... et que je ne voudrais jamais faire... jamais de jamais... Est-ce tout ce que vous vouliez savoir?...

— Non... je voudrais encore savoir quel âge vous avez? ..

— Vingt-quatre ans... en comptant les mois de nourrice!... vingt-quatre ans tout juste... je les ai eus au mois de février...

— Moi quarante-cinq!... je suis un vieux monsieur.

— Un vieux monsieur... vous!... Ah! elle est bien bonne!...

— Mais quarante-cinq ans c'est...

— La jeunesse quand on est resté jeune!... Il n'y a pas d'âge pour...

— Les braves!...

— Ne blaguez donc pas!... Vous ne pouvez pas être sérieux une pauvre petite minute?...

— Ne me forcez pas à être sérieux, petit z-oiseau!...

Luce rit et Moissy demande :

— Ça ne vous fâche pas que je vous appelle petit z-oiseau?...

— Oh! non!...

— Tant mieux!... parce que ça vous va très bien... Allons!... au revoir!...

— Pourquoi... Au revoir?... Vous me lâchez?...

— Je ne vous lâche pas... si vous voulez continuer...

Jacques s'arrête sur le trottoir au coin du cercle de la rue Royale, et achève, en indiquant de la main la place de la Concorde qu'un chaud soleil d'avril semble brûler :

— Seulement, je ne pensais pas que vous vouliez traverser ce Sahara?...

— Je veux... vous quitter le plus tard possible!...

— Nous nous reverrons demain, z-oiseau gentil...

— C'est probable, mais j'aime mieux la certitude de maintenant... Tenez!... le voilà justement qui s'amène, votre tramway!... qu'est-ce que vous regardez?...

— Rien... rien!... — fait Jacques avec embarras.

Il vient d'apercevoir Claudie qui attend le tramway le long du quai. Un monsieur l'accompagne et Jacques, illuminé soudain, se dit :

— Ah! oui!... Je suis une poire de ne m'être douté de rien!... une poire de première grandeur!...

Il regarde écœuré le monsieur. C'est le comte Gicquel, le mari d'une amie, ou, du moins, d'une relation assez intime de Claudie. Des gens fort comme il faut d'ailleurs, que lui ne connaît pas, ou à peine.

Et un tas de détails, inaperçus jusqu'ici, passent en foule devant les yeux de Moissy qui se dit, à part lui :

— C'est un homme marié, celui-là!... un homme que sa femme adore, gobe, admire éperdument... Claudie n'y met pas autant de façons que la petite Luce... Il lui importe peu, paraît-il, de troubler un ménage... un bon ménage!...

Il se tourne vers la petite actrice, qui s'étonne de le voir soudain préoccupé et il explique :

— Mon petit, v'là un stock de Versaillais qui attendent... Il vaut mieux, je pense, nous quitter ici... Au revoir!...

— Au revoir!... — répond la petite Luce dont les yeux limpides semblent supplier.

Il serre doucement sa main souple et l'enveloppant d'un affectueux regard, il pense :

— Elle a vingt-quatre ans, elle est exquise et elle s'offre à moi!... C'est donc qu'on peut encore m'aimer?...

Alors, à la pression plus tendre des petits

doigts frémissants, à la question plus pressante des douces prunelles noisette, il répond, tandis que la jeune femme demeure pétrifiée de surprise et de joie :

— Oui... peut-être?..

V

— Jacques!... — appelle Mme de Moissy qui frappe à la porte verrouillée du cabinet de travail de son mari — ne te déranges pas!... C'est seulement pour te dire que Marcelle déjeune avec nous... Tu veux bien?...

— Naturellement, je veux bien!... — répond Jacques qui vient ouvrir, énervé d'être troublé dans son travail.

— Je te disais de ne pas te déranger... Marcelle déjeune... son mari lui a encore fait une scène épouvantable...

— Ah! bah!... — fait Moissy avec indifférence.

— C'est un sale type!... Elle sera obligée de divorcer!...

— Qu'elle ne fasse donc pas ça!... elle aurait bien tort!...

Jacques pense que si Marcelle divorce elle sera plus souvent encore chez Claudie. Il préfère la situation actuelle à l'inconnu qu'il prévoit.

— Alors, c'est entendu, Marcelle déjeune!... je vais prévenir madame Dubreuil...

— C'est ça!... préviens madame Dubreuil!... — approuve Moissy qui, après avoir poussé le verrou, va se rasseoir à sa table de travail.

Mais Claudie revient sur ses pas, frappe de nouveau et crie :

— Comment va ta tête?... j'oubliais de te le demander?...

— Bien... bien... à merveille!...

C'est que, la veille, Jacques a prétexté d'un mal de tête pour ne pas dîner à table. Il craignait, s'il se retrouvait tout de suite en face de Claudie, de ne pas être absolument maître de lui. Au fond, il est, pour un tas de bonnes raisons, — ou, du moins, pour un tas de raisons qui lui semblent bonnes — décidé à ne pas rompre avec sa femme parce qu'il a acquis la presque certitude d'être trompé.

En revenant la veille sur l'impériale du tramway, alors que, cette fois, Claudie était à l'intérieur, il a beaucoup pensé à cette situation nouvelle qui — lui semble-t-il — ne diffère de

l'ancienne que parce qu'il est averti de ce qu'il était le seul à ne pas savoir.

Depuis combien de temps Claudie le trompe-t-elle effectivement, si tant est qu'elle le trompe?... Il ne s'en doute pas et l'on pourrait presque dire qu'il n'en a cure, étant donné que, depuis longtemps, il a perdu toutes les illusions qu'il a pu avoir jadis quant à son bonheur conjugal.

Lorsqu'il a épousé, à trente-trois ans, Claudie, qui en avait dix-huit, il la connaissait depuis plusieurs années déjà, croyait savoir ses qualités et ses défauts et s'arrangeait des uns et des autres. A peine marié, il a découvert très vite que sa femme était exactement le contraire de ce qu'il supposait.

Alors qu'il avait cru épouser une petite créature simplette, expansive, drôle, ignorante et sentimentale, il se trouvait en présence d'une personne réfléchie, fermée, intelligente et compliquée.

Toujours d'égale humeur dans l'intimité, mais incroyablement terne, Claudie se réveillait dès qu'elle voulait plaire à des étrangers. Elle se faisait, pour la galerie, une personnalité de pied en cap artificielle, qui éveillait la curiosité et l'intérêt. Tantôt elle demeurait immobile, la bouche sérieuse et le regard perdu, ne sem-

blant apercevoir personne, pas même ses invités. D'autres fois, elle semblait secouer d'invisibles tourments, et se faisait gaie d'une gaîté qui paraissait bruyante et factice. Elle trouvait des boutades amusantes, des mots cocasses et imprévus.

Jacques, au début, avait été pris au manège de sa femme tout comme un simple nouveau venu. Il s'était demandé :

— Est-ce qu'elle n'est pas heureuse?... Ou elle semble profondément triste, mélancolique, et absorbée, ou elle a l'air de quelqu'un qui cherche à s'étourdir par une gaîté exagérée.

Mais comme, dans l'un ou l'autre cas, Claudie ne lui paraissait pas normale, et comme, d'autre part, il remarquait qu'elle ne sortait les tristesses et les sourires excessifs que lorsqu'elle était « en représentation », il finit par comprendre que tristesses et sourires étaient également du bluff. Mais un bluff si prodigieusement habile et d'allure si vraie, qu'il fallait pour le découvrir un contact perpétuel.

Au moment de sa découverte, Jacques avait eu beaucoup de chagrin. Estimant par-dessus tout la simplicité et la franchise, il se sentit si loin de sa femme qu'il éprouva une douloureuse sensation de solitude et d'abandon.

De sa déconvenue, il s'efforça de ne rien laisser voir. Son attitude vis-à-vis de Claudie ne se modifia en rien. Trop durement occupé pour avoir le temps de s'appesantir sur quoi que ce fût, il se remit à travailler comme une bête de somme et s'accoutuma peu à peu à se sentir seul dans la vie. Et, depuis dix ans que le charme est rompu, il n'a jamais eu la pensée que, si les choses ne pouvaient pas se rabibocher, elles pourraient peut-être se gâter davantage. Il ne s'est pas demandé si Claudie ne retrouvait pas quelque part, hors de chez elle, la spontanéité, la belle humeur et la simplicité réelles qu'elle paraissait avoir jadis.

Dans son esprit, cette « première manière » était truquée tout comme la seconde. Celle-là devait attirer le mari désireux d'installer la gaîté à son foyer, comme celle-ci s'applique à éveiller, autour d'une énigmatique figure, la curiosité, la pitié ou l'amour.

L'amour?... Jusqu'à hier Jacques n'y avait guère pensé. Il voyait la jeune femme si uniquement occupée d'elle-même, si désireuse de s'éviter la moindre contrariété, la moindre fatigue, le moindre tracas, le plus petit ennui, qu'il ne se l'imaginait pas courant à des rendez-vous, risquant d'attendre ou d'être vue, ou sur-

tout d'avoir l'enfant si fort redouté. Claudie, éminemment prudente, qui craint pour sa taille, pour sa santé, qui craint surtout l'obligation de s'occuper d'un être quelconque, irait-elle ainsi se compromettre dans une aventure, dont le plus petit inconvénient doit lui sembler plus considérable que le plus grand bonheur?...

Et pourtant cela est, ou, du moins, cela se dit, ce qui revient à peu près au même. Car si Jacques de Moissy a pour Claudie une affection sincère et solide, une indulgence absolue, il n'a plus pour elle aucun amour.

Mais à défaut de chagrin, il aurait pu ressentir, à l'annonce de ses mésaventures conjugales, un froissement d'amour-propre, de la colère, ou au moins de l'agacement. Et, dès que le premier instant de surprise énervée a été passé, il n'a rien éprouvé, il n'éprouve rien encore aujourd'hui que l'impression d'un vide un peu plus grand, un peu plus complet.

S'il se séparait de Claudie, que deviendrait-elle?... Elle n'a ni famille, ni argent, ni vrais amis. Et lui-même serait très privé de n'avoir plus sous les yeux la petite personne égoïste, sèche et gracieuse, qui meuble si joliment sa maison depuis douze ans.

Jamais Jacques n'a admis que le caprice de la

femme puisse compromettre « l'honneur » du mari. S'il en eût jugé autrement, la pensée de se marier ne lui fût jamais venue. Et puisque son honneur ne lui semble en rien menacé par les fantaisies de Claudie, pourquoi obéirait-il, en se séparant d'elle, à un sot préjugé qu'il n'a pas. Non!... la vie continuera telle quelle. Il travaillera — pour changer — seize heures sur vingt-quatre et Claudie aura des amoureux platoniques ou autres. Il se sentira seulement un peu mal à l'aise vis-à-vis des amis qu'il sait, à présent, que sa femme ne peut pas souffrir, et il s'imaginera que la sournoise Marcelle et la stupide Mme Després le regardent d'un air plus insolent ou plus narquois.

— Au fait!... elle déjeune Marcelle!...

Jacques quitte son bureau couvert de paperasses et fait un bout de toilette pour le déjeuner.

Le second coup sonne avant qu'il ne soit tout à fait prêt. Et c'est avec une gêne inaccoutumée qu'il fait son entrée dans la salle à manger où Mme Douville, Claudie et Mme Dubreuil déjeunent déjà.

— Je vous demande pardon... — dit Marcelle — de venir tomber chez vous comme ça!...

— Vous nous faites grand plaisir!... — murmure Jacques distrait.

Et, tout de suite, Claudie commence :

— Figures-toi que cet animal de Maxime a encore fait une scène à Marcelle ce matin... alors, elle a pris le parti de filer...

Jacques implore sa femme de l'œil, en lui montrant que Thomas est là et qu'il est inutile de mettre les domestiques au courant des querelles du ménage Douville. Mme Dubreuil baisse le nez sur son assiette sans parler.

— Tu n'as plus mal à la tête?... — demande Claudie.

C'est peut-être, depuis qu'il est marié, la première fois que Jacques n'a pas dîné à table. Et il semble que la belle quiétude de sa femme en soit troublée quelque peu. Il répond :

— Je n'ai plus mal du tout!...

Puis, malgré lui, il questionne :

— Vous êtes vous bien amusées hier?...

— Hier?... — fait Claudie distraite et qui semble chercher. Et, se souvenant tout à coup, elle répond avec volubilité :

— Ah!... au musée!... parfaitement!... Oui... oui... nous avons passé une très bonne journée...

— Tiens!... — pense Jacques — elle ne m'a vu, ni quand elle a inspecté l'intérieur du tramway au départ, ni quand j'arrivais sur la

place de la Concorde avec la petite Luce... ni quand je rentrais hier au soir derrière elle en descendant du tramway, sans quoi, elle aurait trouvé quelque autre mensonge pour expliquer sa course à Paris!... Mais je croirais assez que la bonne Madame Dubreuil se méfie de quelque chose...

Il est tiré de ses réflexions par la vue d'une assiette sale que vient de lui donner Thomas, et il grogne.

— Mais, non d'un petit bonhomme!... c'est dégoûtant!... A chaque instant ça arrive!... la vaisselle n'est pas lavée avec de l'eau assez chaude... ou bien elle est mal essuyée!... C'est embêtant de toujours répéter la même chose !...

Claudie a pris son visage de martyre résignée à l'inévitable supplice. Marcelle ricane légèrement, et Thomas, déjà vaguement éméché, regarde son maître d'un air béat. Seule Mme Dubreuil proteste :

— Mais non!... la vaisselle n'est pas sale... je ne vois pas ça!...

— Naturellement!... ce n'est pas vous qui avez pu voir l'assiette que j'avais!... D'ailleurs, si ça n'arrivait pas continuellement, je n'aurais rien dit...

— Vous avez pourtant de bons domestiques,

bien soigneux, bien travailleurs!... il n'y en a pas beaucoup de pareils!...

En vérité, Jacques n'en croit pas ses oreilles. Comment?... devant Thomas qui se délecte en entendant cet éloge, l'œil hébété et le sourire fendu, Mme Dubreuil, habituellement pleine de mesure et de tact, contrecarre une observation que lui juge à propos de faire. Souvent, lorsqu'elle est seule avec M. de Moissy, Mme Dubreuil prend avec âpreté la défense de son cher ménage. Mais jamais encore elle ne l'avait prise en présence de Frasie ou de Thomas. Et Jacques, stupéfait, bafouille rapidement :

— Voudrez-vous avoir la bonté, Madame Dubreuil, de recommander aux domestiques de faire attention à la vaisselle...

Mais à sa stupéfaction croissante, la gouvernante réplique :

— Je ne leur dirai rien du tout!... Je ne veux pas leur faire une observation qu'ils ne méritent pas!... j'aime mieux m'en aller!...

Alors Jacques, froissé et ahuri de cette attitude, répond avec brusquerie :

— Ce sera comme vous voudrez!...

Mme Dubreuil se lève, s'en va. Marcelle et Claudie se regardent à la dérobée. Et le déjeuner s'achève dans un silence profond.

Dès qu'il est sorti de table, Moissy rentre chez lui et s'apprête à partir pour Paris. On gratte doucement à sa porte et aussitôt Frasie paraît.

— Qu'est-ce que c'est, Frasie?... — demande Jacques qui s'efforce d'être indifférent et poli.

La grosse petite femme a son bonnet un peu de travers. Elle est moins jaune que de coutume et son œil gauche papillote joyeux, bien qu'elle s'efforce de prendre un air navré, tandis que l'œil droit semble regarder au loin, atone et froid. Les mains croisées sur son ventre ballonné, elle explique d'une voix blanche :

— C'est rapport à Madame Dubreuil que je viens parler à Monsieur le marquis... Nous ne voudrions pas, nous deux Thomas, que Madame Dubreuil parte à cause de nous... alors je viens dire à Monsieur le Marquis que nous aimerions mieux nous en aller...

— Il n'est pas question de ça!... — répond Jacques pressé et prodigieusement embêté des nouveaux tracas qu'il voit surgir — Si Madame Dubreuil veut partir elle partira... son départ ne regarde ni Thomas ni vous... il ne regarde qu'elle... et moi...

— C'est que nous ne voudrions pas être cause

que Madame Dubreuil s'en va... elle dit que c'est la faute à nous deux Thomas...

— Ça n'est pas de votre faute puisque Madame Dubreuil part... si elle part... parce qu'elle n'admet pas que je critique votre service...

Cauteleuse et roublarde, la cuisinière proteste :

— Au contraire !.. nous aimerions bien mieux qu'on nous dise des choses... que Monsieur le Marquis nous fasse plus d'observations... nous dirige plus... Nous savons bien que nous ne sommes pas parfaits, nous sommes des pauvres gens (elle prononce pôvres) qui ne savent pas... et qui ne demandent qu'à être montrés... On sait bien que Monsieur le Marquis est un peu difficile, mais enfin, nous ferons de notre mieux pour le contenter...

Quand il entend Frasie déclarer sans rire qu'« il est un peu difficile », la physionomie de Jacques exprime un étonnement si intense que la petite femme corrige, comprenant qu'elle est allée trop loin :

— Oh !... Monsieur le Marquis est certainement très bon, nous le savons bien... très bon...

— Et même très poire !... — pense Moissy, qui répond, effaré d'avance à la pensée des com-

plications que va entraîner le départ de la gouvernante :

— Pour l'instant je suis très pressé par ma répétition... Je vous parlerai ce soir...

Il ramasse ses papiers et cesse de s'occuper de la cuisinière. Mais Frasie, qui demeure plan au milieu de la pièce, demande encore :

— Est-ce que Monsieur le Marquis va prendre une autre gouvernante?.. c'est bien inutile!.. N'y a qu'pour les comptes que Monsieur le Marquis ne peut probablement pas faire... mais si ce n'est que ça, y aurait bien moyen de s'arranger...

— Nous verrons ça tantôt!.., je n'ai pas le temps maintenant... il faut que je parte...

— Si Monsieur le Marquis m'en croyait, y ne reprendrait personne... Nous deux Thomas, on a bien l'habitude de la maison... On est bien au courant... alors, une gouvernante ne sert à rien... au contraire... elle gène plutôt!...

Jacques se sauve, laissant la cuisinière pérorer. Et, en détalant à grands pas dans l'avenue de Paris, il pense qu'il a été stupide de tenir tête à la bonne Mme Dubreuil. Le voilà bien avancé à cette heure!

Puis, il se dit que, désireuse de prendre sa retraite, l'ancienne institutrice de Claudie a peut-être sauté sur ce motif qui s'offrait de

partir. Si, ce matin, Jacques ne lui avait pas bêtement fourni un prétexte, elle en aurait vraisemblablement trouvé un autre d'ici à peu de temps. Plusieurs fois déjà, depuis quelques mois, elle a parlé de sa retraite prochaine, bien qu'elle ne soit apparemment ni vieillie, ni fatiguée.

Et, de fil en aiguille, Moissy irrité en arrive à supposer que le vrai motif du départ de madame Dubreuil, c'est qu'elle connaît les histoires de Claudie et qu'elle se sent mal à l'aise entre la femme qu'elle a élevée, et qu'elle aime beaucoup et le mari qu'elle n'a pas élevé, mais qu'elle aime bien tout de même. Elle doit être tiraillée entre sa conscience, qui la pousse à prévenir Jacques, et son affection qui lui défend de dénoncer Claudie. Ce matin, pendant le déjeuner, quand il a parlé de la visite de la veille au musée, la pauvre femme avait l'air d'être assise sur un fagot d'épines.

Donc, de toutes les façons, un peu plus tôt ou un peu plus tard, madame Dubreuil serait partie. Oui !... mais qui est-ce qui va s'occuper de la maison, des domestiques, des comptes, de tout?... Lui n'a pas le temps, c'est impossible !... Il ne peut pas, chaque jour, s'entendre avec la terrible Frasie, commander, compter, etc...

Claudie voudra-t-elle faire cette corvée?... C'est peu probable!... Alors, comment sortir de là?...

Tout le long du chemin, Moissy ressasse ses ennuis. Et c'est la tête lourde et les tempes battantes qu'il arrive à La Comédie, en retard d'une demi-heure pour la répétition.

VI

— Monsieur Vigneux !... — dit le garçon du Théâtre — c'est un monsieur qui vous demande...

— Un monsieur ?... — fait Jacques étonné — quel monsieur ?...

Et comme il suppose que c'est quelque raseur qui vient le relancer, il ajoute :

— Dites que je suis parti !...

— Parti !... Ah ! non ! tu sais, je la trouve saumâtre !... — crie la voix joyeuse de Pierre Brissot.

— Mon pauv' vieux !... — dit Moissy désolé — que je te demande pardon !... j'avais complètement oublié que tu venais me prendre... j'ai été tellement bousculé ...

— Je viens trop tôt ?...

— Non... j'ai fini !... asseois-toi là un instant !...

Jacques installe Brissot sur une chaise contre le décor et revient prendre sa place devant la rampe, tandis que Gournay, qui met en scène, indique un mouvement, recule pour juger de l'effet et conclut :

— Là !... ça ira comme ça !... Reprenons encore une fois, mes enfants !...

Et les acteurs recommencent la scène, attentifs, souples, faisant tout ce qu'ils peuvent et, inconsciemment, beaucoup meilleurs qu'un instant auparavant. Ce monsieur en petit chapeau et en souliers jaunes, qui se fait tout petit dans son coin, n'a pas l'air bien important, mais il écoute attentivement et a l'air de s'amuser follement. Alors c'est un public. On joue pour lui et on joue mieux.

— Monsieur Vigneux !... — demande Luce Gilbert — est-ce qu'il faut que je fasse les liaisons ?...

— Le moins de liaisons que vous pourrez...

La petite Luce se tourne vers un jeune homme pâle et déjà trop gras, lui fait une grimace et s'écrie, gamine :

— Na !... qu'est-ce que je disais !...

L'homme pâle serre ses lèvres minces et répond, pincé :

— Fais ce que tu voudras !... mais, n'en déplaise à monsieur Vigneux, la pire chose pour le

comédien, c'est de paraître ignorer l'orthographe... Or quand tu dis : « Tu parles encore ! »... il faut...

— Ben, non !... non !... non !... je ne dirai pas : « Tu parles-z-encore... » — dût-on m'accuser d'ignorer l'orthographe et tout le tremblement !.. ce que je m'en fiche, d'ailleurs, de l'orthographe !.. c'est rien de le dire !...

Le jeune homme hausse les épaules :

— Vous ferez comme vous l'entendrez...

— Ah ! j'te crois !...

— Mais vous avez tort de...

— Ah ! Zut !...

— Zut !... ça n'est pas une réponse... il faut...

— Duvergier !... Gilbert... voyons donc !... — crie Gournay agacé — c'est à vous !...

Le jeune homme pâle s'élance et dit sa réplique du même ton dont il démontrait à la petite Luce que « la pire chose pour le comédien, c'est de paraître ignorer l'orthographe ».

Et Brissot demande à Jacques, qui est venu un instant près de lui :

— Qu'est-ce que c'est donc que celui-là ?...

— C'est Duvergier...

— Duvergier ?...

— Cherche pas, va !... tu n'as jamais entendu parler de lui... tu n'en entendras jamais parler...

C'est le seul ici qui n'ait pas de talent... et c'est le seul qui nous embête, qui grogne, qui discute, qui rognonne... et qui se plaigne de son rôle!... Si je n'avais pas peur d'embêter Raab, je lui demanderais de le changer...

— Tu devrais!... il est monocorde et fatigant, ce bonhomme-là!...

— Bah!... puisque ça marche à peu près!...

— Pourquoi ne lui dis-tu pas que les gens du monde ne s'avancent pas dans un salon à grands pas... comme s'ils enjambaient un ruisseau... Quand il entre, il a l'air de vouloir se précipiter dans l'orchestre...

— Je ne lui dirai rien du tout!... A ceux-là, il ne faut jamais rien dire... Au théâtre, vois-tu, l'acceptation gentille des observations est à l'inverse de la qualité des individus!... plus un comédien ou une comédienne ont de talent... mieux ils acceptent les conseils...

Comme s'il voulait prouver la justesse de cette remarque, le jeune homme pâle résiste au metteur en scène qui explique :

— Ne te plaque pas comme ça dans le décor, Duvergier!... Tu as l'air de vouloir faire un trou dans le portant!... Avance!... Là!... encore!... encore!...

Mais l'acteur proteste et finit par déclarer :

— Je suis mieux ici... j'en appelle à Monsieur Vigneux?...

Jacques, énervé, bondit à l'avant-scène :

— Veuillez suivre l'indication de Gournay, Monsieur Duvergier...

— Mais, mon cher auteur, il me semble que, en reculant ainsi, je suis mieux dans l'esprit du rôle tel que vous l'avez conçu... je...

— Il est cinq heures et demie!... — crie Mlle Granville dans un bâillement qui montre ses admirables dents — est-ce qu'on ne va pas bientôt se trotter?...

— En effet, on pourrait se trotter!... — propose Jacques qui regarde interrogativement Gournay.

La belle Granville continue à bâiller. Depuis un moment, elle tourne comme un ours en cage. C'est l'heure du Bois, et le théâtre, poussiéreux et noir, lui semble sale avec exagération depuis qu'elle pense au soleil, aux bourgeons d'avril et à la victoria qui l'attend sur le boulevard. Pourtant elle l'aime, son théâtre noir et sale, et elle ne vit vraiment qu'au milieu des courants d'air, des quinquets fumeux, des meubles boiteux de ses chères répétitions.

— Mes enfants !... — supplie désespérément

Gournay — si nous continuons de ce train-là, nous ne passerons jamais dans quinze jours!...

— Bigre!... — fait Jacques désappointé — si nous ne passons pas dans quinze jours, alors il vaudrait mieux ne pas passer du tout!...

— Allez-vous-en dire ça à Raab!... — murmure Gournay narquois — vous verrez comme ça lui fera plaisir... Il n'a rien d'autre... sans quoi...

— Sans quoi?... — interroge Jacques inquiet.

— Sans quoi il n'aurait pas monté ce machin-là aussi tard dans la saison!... vingt-huit personnages et quatre actes!... il y a de quoi devenir enragé!... Jamais, jamais de jamais, nous ne passerons avec vingt-cinq répétitions si ça marche comme aujourd'hui... Et puis, il y a Granville qui demande à ne pas venir demain...

— Vous voulez bien, pas, Monsieur Vigneux?... — dit la jolie fille d'un air câlin.

Jacques, qui ne peut pas prendre sur lui de contrarier quelqu'un, répond, en louchant sur Gournay qu'il devine mécontent :

— Mon Dieu!... Nous sommes encore tellement au début des répétitions... que ça ne gênera pas beaucoup...

— Non... mais assez comme ça!... — grogne Gournay, à moitié riant à moitié fâché — on

voit bien que c'est pas vous qui mettez en scène... Ah!... vous ne savez pas dire non, vous!...

— Ça dépend!... — murmure une petite voix attristée.

Moissy se retourne brusquement et voit Luce à côté de lui. Et la figure chagrine de la jeune fille lui fait de la peine. Il voudrait lui dire combien il a, depuis quelques jours surtout, de gros tracas et de petits ennuis qui l'éloignent de toute préoccupation plus riante. Mais il lui est impossible de prononcer un mot qui ne soit entendu de tous.

— Demain à une heure et demie!... — crie Gournay.

Et les acteurs se dispersent, la scène se vide.

— Voyez donc Raab... — dit Gournay à Jacques qui lui serre la main — il a un mot à vous dire à propos du décor du trois... Il devait venir... il aura été retenu...

— Tu permets?... — demande Moissy à Brissot qui le suit, ahuri, à travers l'obscurité des couloirs, où des portes ouatées se referment sur son nez sans qu'il les ait vues s'ouvrir.

A l'instant où Jacques s'apprête à frapper, le Directeur sort de son cabinet.

— Vous voulez me voir pour le décor?... — demande Moissy...

— Pour le décor et pour autre chose — répond, très bourru, M. Raab qui paraît d'assez méchante humeur.

Derrière lui, un petit homme rondouillard, qui était aussi dans le cabinet, se faufile et passe en saluant. Son corps replet touche aux deux parois de l'étroit couloir. Il est sans âge. Ses cheveux et sa barbe d'un noir d'encre encadrent un visage jaune et malsain. Sous le pince-nez brillent des yeux bridés, singulièrement mobiles et fuyants.

— Je connais cette tête-là !... — pense Brissot qui suit du regard le gros petit homme, tandis que Raab répond à Jacques, hargneusement :

— C'est pas seulement pour le décor que je voulais vous parler... car je me demande si nous en aurons besoin, du décor !...

Et, voyant la mine effarée de Moissy, il ajoute :

— Paraît que ça ne va pas du tout !...

— Qu'est-ce qui ne va pas du tout ?.,. — fait Jacques irrité — nous en sommes à la septième répétition... on n'a même pas encore vu le quatre... d'ailleurs, il me semble que vous ne devez pas beaucoup savoir si ça va ou si ça ne va pas, puisque vous n'avez pas assisté à une seule répétition...

— Non... — dit M. Raab avec un peu d'embarras — mais vous savez... on se rend bien compte...

Jacques se sent devenir nerveux. Alors il propose :

— Écoutez, Raab, nous causerons demain dès que vous arriverez au théâtre, si vous le voulez bien?...

Et, après un petit silence, il conclut :

— Avant que vous n'ayez subi de quelconques influences...

— Bon !... — fait Raab embêté — comme vous voudrez !...

Moissy dégringole le petit escalier en colimaçon. Brissot le suit, pliant en deux son grand corps pour ne pas cogner au plafond son chapeau. Sur le perron de La Comédie, ils dépassent la petite Luce qui semble attendre quelque chose.

Jacques, avec un grand salut, lui crie :

— A demain !...

La petite actrice sourit et suit des yeux les deux hommes qui montent en voiture. Et Brissot, dès que l'auto roule, affirme en riant :

— Elle est tout plein gentille, la gosse qui a un béguin pour toi !.. T'as pas besoin de piquer un fard?...

— Tu es absurde!... à mon âge, on ne pique plus de fard... et surtout on n'inspire plus de béguin...

— C'est pas gentil de faire des cachotteries à un vieux camaro... à moins que cette gamine ne soit encore immaculée... auquel cas...

— Non!... — fait Jacques convaincu — elle n'est certainement pas immaculée!...

— Alors pourquoi te défends-tu de lui avoir inspiré... disons une passion, si tu ne trouves pas « béguin » assez décoratif?...

— Je te répète qu'à nos âges — répond évasivement Moissy — on n'inspire plus ni passion ni béguin...

— Parle pour toi, je t'en prie?...

— Que tu le veuilles ou non, mon pauv' vieux, nous sommes de la classe!...

— Mais tu es extraordinaire!... Nous sommes encore très présentables... et je nous trouve plus capables de plaire... et tout ce qui s'en suit... que beaucoup de jeunes de ma connaissance...

Et comme Jacques hausse les épaules en riant, il explique :

— Mais oui!... Ainsi, tiens, Fernand, par exemple!... mon cousin qui est devenu comte... ben, sérieusement, si je faisais la pige avec lui,

je parierais bien gagner... dans un fauteuil...

— Je me le rappelle mal, ton cousin!... quel âge a-t-il?...

— Sais pas au juste!... entre vingt-huit et trente-deux je pense!... mais je suis sûr que maman sait quel jour et à quelle heure il est né!... Dis-moi, pour parler de choses plus intéressantes, il t'a reçu comme un chien dans un jeu de quilles, cet excellent monsieur Raab?... Est-ce qu'il est toujours aussi charmant?...

— C'est un très bon garçon... et qui est loin d'être bête... mais, tout à l'heure, il était monté par Ernest Hiram...

— Hiram!... C'est bien ça!... Je cherchais où j'avais déjà aperçu cette tronche!...

— Demain, je surveillerai la salle... Hiram est sûrement venu s'embusquer dans quelque baignoire pour assister à la répétition... et puis, il est allé chiner la pièce chez Raab...

— Pourquoi Raab attache-t-il de l'importance à ce que lui raconte cet imbécile?...

— D'abord Hiram est considéré comme très intelligent par Raab qui, pourtant, l'est infiniment plus que lui... Que veux-tu?... c'est un homme admirable!...

— Qui ça?...

— Hiram, pardi!...

— Tu blagues?...

— Je ne blague pas du tout!... Comment, voilà un type qui, sans talent, sans esprit, sans note vraiment gaie ou vraiment sentimentale, a su, en écrivant comme un cochon des pièces parfaitement banales et vulgaires, avoir un succès énorme, gagner un argent fou, se faire décorer, nommer président de toutes sortes de choses... et devenir académicien.. car il finira par l'être...

— Oh!...

— Il le sera!... tu verras qu'il le sera!... Ben, moi, je trouve ça admirable!... Il a une situation, une facilité à se faire jouer, que n'auront jamais des gens de grand talent... Certes, les directeurs prisent les pièces de Lavedan, de Donnay, d'Hervieu, de Bernstein ou d'Hermant... mais ils sont bien moins « portés dessus » — si je puis ainsi dire — que sur les pièces d'Ernest Hiram... parce que Hiram est goûté du vulgaire et gobé du gros public... Si la saison n'était pas mauvaise pour être joué, si Hiram avait voulu faire passer avant la mienne la pièce qu'il doit avoir à La Comédie après, j'aurais été remis à l'année prochaine... ou à pas du tout!... Je me demande si, aujourd'hui, il n'a pas une raison quelconque de vouloir être joué avant moi... auquel cas, je suis fichu!...

— Tu n'as pas un traité?...

— A proprement parler, non!... Mais j'ai des lettres dans lesquelles Raab prend l'engagement de me jouer avant la fin de la saison...

— Eh bien?...

— Eh bien, cet engagement, il s'assierait dessus sans broncher si tel était le bon plaisir d'Hiram... Et, après tout, je ne pourrais guère lui en vouloir de préférer des recettes sûres aux recettes problématiques qu'il court la chance d'avoir avec ma pièce...

— Tu as la manche large!...

— Pas large du tout!... Je subis et j'admets ce que je ne peux pas empêcher, ce qui est très différent!... Et, à propos de ce qu'on ne peut pas empêcher, tu vas me dire quelque chose?...

— Quoi?...

— Jure moi d'abord que, quoi que tu aies à me répondre, tu me répondras franchement?...

— Eh, mon Dieu! que de précautions!... qu'est-ce qu'il y a?...

— Jure, d'abord?...

— Eh bien, soit!... Je te jure de répondre, avec la plus absolue franchise, aux questions que tu me poseras... Est-ce bien ça?...

— Oui!... Et, maintenant, dis-moi ce que tu

as entendu dire, ou appris de quelconque façon que ce soit, sur Claudie...

— Sur Claudie?... — répète Pierre Brissot infiniment gêné — mais rien... rien du tout!...

— Pierre!... Pierre!... Ça n'est pas chic de se parjurer!...

— Mais, que diable!... je...

— Il n'y a pas de « Que diable!... » Dis-moi ce que tu sais?...

— Je ne sais rien... Comment veux-tu que je sache quelque chose?... Ta femme m'a plutôt à l'œil... Je présume que tu t'en aperçois?...

— Je m'en aperçois, je le déplore, mais je n'y peux rien!... Continue...

— Continuer quoi, sapristi!... Je m'occupe le moins que je peux de madame de Moissy!... Elle a, sinon refroidi, du moins ralenti beaucoup nos relations... et, naturellement, je lui en veux de ça!... De plus, elle a un genre, un ton, des façons de faire et des habitudes de vie beaucoup trop modern'style pour mon goût... Enfin, je n'aime pas ta femme qui, elle, me déteste cordialement... mais je n'ai rien d'autre à dire... Un point, c'est tout!...

— Mon bon Pierre, ne joue pas sur les mots!... Je ne te demande pas si tu as personnellement quelque chose à dire contre Claudie, mais ce

que tu entends dire d'elle... As-tu compris?...

— Oh!... ce que j'entends dire!... Tu ne vas pas, je pense, me faire raconter les potins absurdes ou les calomnies qui courent les rues?... tu sais bien qu'une jolie femme comme la tienne est toujours jalousée, enviée, et, naturellement, attaquée... ça va de soi!...

— Non... ça ne va pas de soi!... attendu que de ta sœur Chantraines, par exemple, qui est beaucoup plus jolie, et plus chic, et plus en vue que Claudie, on n'a jamais rien dit?...

— Nous n'en savons rien!...

— Puisque tu es décidé à répondre à côté malgré ta promesse, et que, d'autre part, je veux absolument savoir à quoi m'en tenir, je demanderai à madame Brissot de me rendre le service que tu me refuses...

— A maman!... — s'écrie Pierre terrifié — je te défends bien de parler de ça à maman!...

Et, un instant plus tard, il ajoute :

— Maman t'aime beaucoup... ça l'inquiéterait... ça la chagrinerait de te voir te tracasser pour rien...

— Ne cherche donc pas à me donner le change, mon pauv' vieux!... Si tu ne veux pas que je questionne ta mère, c'est pas du tout pour la raison que tu dis, mais bien parce que

tu sais qu'elle mettrait à me répondre plus de franchise que toi... D'abord, parce qu'elle m'aime effectivement beaucoup et ensuite parce qu'elle déteste Claudie...

— Mais pas du tout !...

— Si fait !... Et, tiens !... rien que ça aurait dû depuis longtemps m'ouvrir les yeux !... Pour qu'une femme telle que ta mère, qui est le charme, la bienveillance et la bonté mêmes, soit avec Claudie aussi glacialement polie qu'elle l'est, surtout depuis quelque temps, il faut qu'il y ait pour cela des raisons que j'aurais dû apercevoir... si je n'étais pas une indécrottable poire ?...

— Il y a des raisons, mais des raisons pas bien méchantes... Maman, tu le sais bien, est encore plus vieux jeu que moi... Certaines habitudes nouvelles, certaines façons de faire qu'elle juge trop désinvoltes, l'horripilent plus que de raison... Quand, par exemple, ta femme est en retard, ou encore quand les plumes de ses immenses chapeaux font éternuer les domestiques qui servent le déjeuner, ça met maman dans tous ses états...

— Je le comprends de reste !... Cette mode de déjeuner en chapeau est ignoble !... Cette affectation de se tenir, chez les amis qui vous reçoi-

vent, comme à l'auberge ou au cabaret, est d'une muflerie sans pareille!... Mais, tout de même, je connais assez ta mère pour être sûr que les vulgarités et les « pignoufferies » de Claudie ne suffiraient pas à l'indisposer aussi formellement... J'en aurai d'ailleurs le cœur net ce soir, car je vais demander à madame Brissot de me dire la vérité vraie...

Et comme Pierre semble hésitant et embarrassé, il conclut :

— A moins que tu ne consentes à me la dire toi-même, ce qui simplifierait joliment les choses?...

— Mais enfin, pourquoi me fais-tu toutes ces questions stupides aujourd'hui plutôt qu'il y a huit jours?...

— Parce que j'ai été renseigné, dans le tramway, par deux femmes qui ne me voyaient pas et qui ont causé sans se gêner... Parce que aussi, ce même jour, Claudie qui m'avait raconté qu'elle allait promener, au musée et aux Trianons, des provinciaux parents d'une amie, est partie immédiatement pour Paris dans le même tramway que moi... sans toutefois m'apercevoir... parce que, enfin, c'est cet idiot de Gicquel qui l'a ramenée au tramway, place de la Concorde...

— Tu as donc suivi ta femme?...

— J'en avais eu envie un instant, mais, je ne l'ai pas fait!... Non!... la rencontre a été un pur hasard!... Quand je dis la rencontre, c'est d'ailleurs un terme inexact!... car, cette fois encore, Claudie ne s'est pas doutée que je la voyais... Allons!... maintenant que tu sais que je suis en partie renseigné, réponds-moi, vieux Pierre?... De Gicquel, qu'est-ce qu'on dit?...

— On dit flirt finissant...

— Flirt est, je pense, un euphémisme?...

— Non!... vrai!... On raconte que madame de Moissy a trouvé très beau, très colossal et décoratif, cet imbécile de Gicquel, et qu'elle lui a témoigné cette admiration un peu trop ouvertement au gré de madame Gicquel, laquelle est d'ailleurs une peste!... Ta femme, ravie de vexer cette sotte, a redoublé de coquetterie... de cette coquetterie sportive et bon garçon qu'elle pratique spécialement... Il n'a été bruit dans le Blaisois que d'une certaine promenade en voiture où, sous prétexte d'emballement... d'emballement des chevaux... Gicquel et madame de Moissy ont abandonné pendant plusieurs heures le reste de la caravane... C'était à une partie de plaisir dans la forêt!... Madame Gicquel, qui faisait un nez, les a mal accueillis au retour...

Ta femme aurait, comme on dit, trinqué en présence de nombreux amis qui ont colporté partout l'aventure... Depuis, on a fréquemment aperçu les amoureux à des matinées, à des expositions et aux Champs-Élysées où ils flirtent plus volontiers qu'ailleurs... Mais, précisément de ce fait qu'on les a vus s'afficher par les rues, on a conclu qu'ils se promèneraient moins s'ils se rencontraient ailleurs...

— Je savais que Claudie voyait beaucoup les Gicquel quand elle est à la campagne chez mes cousins de Trênes... mais du diable si j'aurais pensé que... Enfin !... Mais ça, c'est relativement nouveau !... Avant Gicquel, qu'est-ce qu'il y a eu?... Oh ! je t'en prie... ne me mens pas !... Je suis déjà vaguement renseigné... Allons !... dis ?...

— Eh bien, on a parlé du petit Champreu...

— L'officier?...

— Oui... et aussi de Lourne...

— Ah ! bah !... Et maintenant?...

— Maintenant, madame de Moissy paraît prendre plaisir aux visites d'un imbécile qui s'appelle...

— Monsieur de Glane...

— Tu le savais?...

— Je m'en doutais... depuis que je commence à

me douter de quelque chose... C'est le pire rasoir qui soit et Claudie s'est mise tout à coup à l'inviter à propos de bottes... Et puis?...

— Mais...

— Il y a encore quelque chose?... — affirme Jacques qui plaide le faux pour savoir le vrai — je le sais... dis moi quoi?...

— Sincèrement, mon pauv' vieux, il m'est impossible de te renseigner... Il y a quelque chose, comme tu dis... ou, du moins, les racontars l'affirment, mais j'ignore le nom de ce quelque chose... Hier, des gens ont parlé de ça à maman à mots couverts... et en affectant de la croire, là-dessus, très documentée... Elle m'a dit : « C'est drôle!... Il s'agirait de toi qu'on ne m'aurait pas tâtée autrement!... »

— Et tu n'as pas le moindre soupçon?...

— Pas le moindre!... Je vais peu chez toi et toujours quand il n'y a personne... Et, maintenant... dis-moi pourquoi tu as voulu savoir tout ce qui se dit?... qu'est-ce donc que tu comptes faire?...

— Rien du tout!... Je suis un mari ridicule, mais je ne suis pas un mari désolé... Ce que j'ai appris ne m'a causé ni étonnement, à proprement parler, ni chagrin, ni vexation d'amour-propre... Je crois avoir été un bon mari... trop

occupé, trop absorbé sans doute par un travail incessant, mais un bon mari tout de même... Pas un instant la pensée ne m'est venue, en apprenant mon malheur... si ça peut s'appeler un malheur... de me séparer de Claudie... Si elle voulait une séparation, j'en aurais de la peine parce que je l'ai aimée et que je suis habitué à elle...

— Elle ne la voudra pas!... sois tranquille!... Elle ne vivrait pas facilement avec sa dot... elle est habituée à ne pas se priver de grand'chose!... Tu la gâtes ridiculement!...

— Pourtant elle n'est pas heureuse, puisqu'elle se plaint de moi et de la vie que je lui fais!... Je l'abandonne... je ne me soucie pas d'elle... elle est seule... Quoi encore?... Je ne sais plus!...

— Il faut qu'elle ait du culot pour se plaindre...

— Et puis, j'ai encore un autre ennui!... madame Dubreuil s'en va!...

— Je sais!... elle l'a dit à Maman qu'elle a vue chez le pâtissier... C'est un gros cheveu, ça!... Est-ce que tu vas donner la direction de la maison à ta femme?...

— Si elle le veut... mais j'en doute!...

— Il me semble que tu devrais prendre toi-même cette direction...

— J'ai si peu de temps!...

— C'est égal!... J'ai l'idée que ce serait mieux ainsi...

— Pourquoi?...

— Parce que ta femme ne me fait pas beaucoup l'effet d'être quelqu'un à fourrer le nez dans les comptes... et que je crois que ton excellente cuisinière a grand besoin d'être surveillée de près...

— Mon excellente cuisinière!... On voit bien que tu ne viens plus à la maison au hasard de la fourchette comme jadis!... Tu verrais les exécrables brouets qu'elle nous colle lorsque nous sommes seuls... Elle n'aime à faire et ne fait bien que les plats compliqués... Mais je crois que tu te fais des illusions au point de vue de la dépense... Elle est honnête!. .

— Ça dépend de ce qu'on entend par là! .. Je ne te dis pas qu'elle forcerait ton tiroir pour y prendre de l'argent, mais elle fait monter le plus qu'elle peut tes dépenses de maison afin d'y trouver son compte...

— Oh!... Tu crois!...

— Je crois!... ou, du moins, maman croit, car c'est elle qui entend plus que moi les racontars d'office... Notre vieille Joséphine connaît ta Frasie et la voit évoluer au marché... et elle

en jabote à maman, tu penses?... Or, il paraît que, quand ça paraît à madame Dubreuil un peu trop fort de café, elle vient faire elle-même un petit tour au marché pour connaître les prix... Alors, tu comprends, c'est un frein?...

— Oh!... Il est bien certain que Claudie n'ira pas faire un petit tour au marché!... D'ailleurs... je n'oserais pas le lui demander...

— Je m'en rapporte à toi!...

— Je déteste demander quoi que ce soit!...

— Parfaitement!...

Pierre hausse les épaules et, se servant précisément de la même expression que Marcelle Douville quelques jours auparavant, il conclut :

— Ta maison est un fromage dans lequel chacun vit largement et paisiblement... sauf toi!... C'est toi qui peines, qui trimes et qui te décarcasses pour que tout marche à souhait... toi qui as toutes les préoccupations, tous les tracas, tous les embêtements...

— Ben, oui!... Et puis après?... Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse?...

L'auto qui, depuis un moment, roulait dans une grandiose avenue de châtaigniers, débouche soudain au milieu de parterres fleuris, décrit une courbe et vient s'arrêter devant un étrange

château qui ressemble à une forteresse, tels ces châteaux sortis de l'imagination de Gustave Doré.

Assise sur un balcon ajouré, sorte de dentelle de pierre accrochée au flanc de l'énorme demeure, une vieille femme regarde l'auto qui stoppe en grondant.

Alors, comme Jacques, tout en descendant de voiture continue la causerie commencée, Brissot l'interrompt en disant :

— Et puis taisons-nous!... v'là M'man !...

VII

— Une avant-scène?... Oui... j'en ai une et, naturellement, elle est pour toi... Mais, dis-moi?... il faudrait y emmener quelqu'un de... enfin quelqu'un qui...

— Je comptais y emmener Marcelle...

— Patatras!... — fait Jacques consterné — je me méfiais d'ailleurs!... j'attendais ce nom-là!...

— Tu ne veux pas que j'emmène Marcelle à la première?...

— Je veux très bien que madame Douville aille à la première... mais pas dans cette loge-là!... Ah! non!... grâce!...

— Mais pourquoi?... Qu'est-ce que ça peut faire?...

— Ça fait énormément!... Un paquet dans une avant-scène est d'un piteux effet!... Ça vous

fiche une salle par terre... et je présume que, quelle que soit ton affection pour madame Douville, tu te rends compte que...

— Que Marcelle n'est pas chic, ni élégante parce qu'elle a très peu d'argent... Oui... je m'en rends compte!... — fait Claudie d'un ton coupant.

— Ça n'est pas une question d'argent... mais une question de physique... Une jolie femme dans une robe de quatre sous... ou, au moins une femme agréable... je n'en demande pas plus pour mon avant-scène... Emmène madame du Frénoy...

— Non!... Marcelle est ma meilleure amie... C'est elle que je veux emmener...

— Alors, prends une autre loge... Tiens!... Veux-tu une loge de face... de six places?...

— Non... parce qu'alors Maxime voudra venir...

— Qu'est-ce que c'est que Maxime?...

— C'est le mari de Marcelle, tu le sais bien!...

— Je l'avais oublié!... Et pourquoi Maxime... puisque Maxime il y a... viendrait-il plutôt dans la loge de six places que dans l'avant-scène?...

— Parce que dans l'avant scène, il n'y aurait pas de place... Marcelle, toi, moi et madame Du...

Ah! tiens!... non!... l'habitude de compter toujours la place de madame Dubreuil?...

— Pauv' madame Dubreuil!... — murmure Jacques.

Claudie lève son petit nez fureteur, fait claquer ses lèvres et déclare :

— Bast!... on s'en passe!...

Le fait est que depuis quinze jours que Mme Dubreuil est partie, la maison semble marcher ni plus ni moins bien qu'avant. Le départ de la vieille amie qui ne l'avait pas quittée depuis vingt ans a laissé Claudie parfaitement indifférente. Pas une seule fois depuis que Mme Dubreuil a disparu de sa vie, la jeune femme n'a semblé se souvenir d'elle et n'a prononcé son nom.

— Voyons?... — propose Jacques — finissons-en!... Il faut que je file à Paris... Nous avons des raccords à faire... Veux-tu deux loges pour la répétition générale et deux pour la première... Tu es libre de disposer de toutes les places... Tu sais très bien que jamais je ne mets le pied dans la salle quand on me joue, par conséquent tu n'as pas à me compter comme tu le faisais tout à l'heure... As-tu assez de places?...

Claudie semble compter.

— Trois, cinq, sept... Tu n'aurais pas encore un fauteuil?...

— Un fauteuil?... Ma foi, non!... C'est ce qui m'est le plus demandé... Pour qui veux-tu un fauteuil?...

— Pour monsieur Brissot...

Et comme son mari fait un mouvement, Claudie ajoute :

— Pas le tien!... Non!... Son cousin... qui est à Vigneux...

— Comment?... Il y est encore?...

— Mais oui!... il est venu me voir hier et...

— Te voir?... Fernand Brissot!... le Comte Brissot!... Tu le connais?...

— Oui... Je l'ai rencontré chez une de mes amies... Oh! que tu ne connais pas!... une ancienne amie des cours... Marguerite Lagarde... Alors... comme il sait que je peux, ou que, du moins, il croît que je peux avoir facilement des places et que sa tante a sa loge remplie, il est venu tout simplement me trouver...

— Je suis désolé... mais en vérité... Comment!... les Brissot ne peuvent pas le prendre dans leur loge?...

— Non... les Chantraines sont arrivés... Alors, avec madame Brissot et son fils, ça fait la loge...

— Je verrai s'il reste un strapontin ou quelque fauteuil dont je puisse disposer... mais je ne le pense pas... et, d'ailleurs, ce ne serait qu'au dernier moment...

— C'est embêtant!... — fait Claudie avec indifférence — mais je lui dirai qu'il n'y a plus rien... Il y aurait bien une manière de le faire aller à ta première... ça serait de le prendre dans la loge de six que tu viens de me donner... Mais ça serait gênant!...

— Pourquoi gênant?... Fernand Brissot m'a l'air d'un serin, mais il n'est ni mal élevé ni gênant... Enfin, fais ce que bon te semble!... Seulement, dis ce que tu décides... pour que je sache si j'ai, oui ou non, à m'occuper de cette sacrée place?...

— Non... Non!... je vois que ça t'agace... je m'arrangerai... je m'arrangerai... Ne t'occupes de rien!...

— Bon... Alors à demain!... Car je ne te verrai pas ce soir au théâtre... Prends Joseph pour te ramener, n'est-ce pas?... Moi je serai retenu... je rentrerai à je ne sais quelle heure... et si je ne peux plus revenir à Versailles, je coucherai à l'hôtel...

Il cherche hâtivement son chapeau, ses gants et la valise dans laquelle il emporte son habit. Claudie demande d'une voix douce :

— Peux-tu me donner de l'argent?... Nous n'avons plus rien du tout!...

— De l'argent!... — fait Jacques consterné — Ah! mon Dieu!... j'ai tellement juste!...

Il pense aux fleurs des actrices, aux machinistes, aux garçons, à tous les frais de ces deux derniers jours pour lesquels il a mis de côté huit cents francs. Et tout en ouvrant, d'une main que l'énervement fait trembler un peu, le petit coffre à secret où il serre son argent, il murmure :

— J'ai donné mille francs il y a sept ou huit jours...

— Oui... mais il y avait un tas de choses à payer!...

— Voilà deux cents francs... Je tâcherai de m'arranger avec cinq cents... ou bien j'irai taper Grandhomau qui est l'obligeance même et qui m'avancera de l'argent sur mes billets d'auteur...

— Comment!... Il te faut plus de cinq cents francs...

— J' te crois!... Il y a neuf rôles de femmes dans *La Fêlure!*... Ça fait déjà huit bouquets à deux louis et un de cinq louis, pour Granville...

— Mâtiche!...

— C'est pas moi qui ai établi ces usages-là!... Je les subis comme tout le monde et j'entends

les subir honorablement... Au revoir, mon petit... Je te verrai ce soir par le trou du rideau...

Au théâtre, Jacques trouve des gens d'une humeur charmante. La répétition des couturières a marché à merveille et M. Raab lui-même semble rasséréné. Brissot, que Moissy avait amené à cette répétition de moins en moins fermée, s'est amusé de tout son cœur. Alors Jacques a — en dépit de son pessimisme habituel — presque bon espoir.

Il aime assez sa pièce, il la trouve amusante, vivante et bien venue. Mais il songe peu à la gloire et souhaiterait surtout avoir un succès d'argent. Depuis quatre mois que cette pièce l'absorbe totalement, il n'a rien fait d'autre, rien absolument. Et, si c'est un four, il va se trouver sans un sou. Certes, il pourrait emprunter avec une facilité relative, mais il ne voudrait pas que l'on sût qu'il a besoin d'argent. Ce serait terrible. Dans le monde des lettres, on gagne surtout en proportion de ce que l'on a déjà, ou de ce que l'on est censé avoir, ce qui revient exactement au même — pour la galerie, sinon pour l'intéressé.

Granville a eu la veille un succès fou de

beauté, de toilette et de talent. Son rôle de femme riche, chic et rosse, lui plaît parce qu'elle sait que — rosserie à part — il convient admirablement à son tempérament et à sa ligne. Elle se sait « bonne », elle espère un gros succès. Et, comme elle n'est ni méchante ni envieuse, elle félicite chaudement la petite Luce, pour qui la répétition des couturières a été un vrai triomphe. Joliesse, simplicité, charme, Luce Gilbert a eu tout cela au suprême degré.

Mais la belle Granville n'a pas lieu d'en être jalouse. Elle sait bien que son grand talent plaît à tous, alors que le talent discret de la petite actrice n'est goûté que de quelques-uns. Elle sait aussi que son éclatante beauté lui attire des hommages que la grâce de Luce n'attirera jamais, non seulement parce qu'elle n'est que jolie, mais surtout parce qu'elle possède une qualité — ou un défaut — que Granville connaît bien, mais que Jacques, par exemple, est à cent lieues de soupçonner. Cette qualité — ou ce défaut — nuisent à la petite Luce et l'empêchent d'être, jusqu'ici, une concurrente très redoutable dans la vie galante qui est comme le complément de la vie théâtrale.

Les hommes — sauf l'éternel Duvergier — se déclarent contents de leurs rôles. Les décors

sont jolis et tout a bien marché. C'est donc au milieu de la bonne humeur générale que les derniers raccords sont faits, les derniers becquets ajoutés.

La première, Granville s'évade. Elle tient à faire son tour au Bois. Elle affirme que si elle change quelque chose à ses habitudes, elle sera laide ce soir. A Moissy, qui la met en voiture et lui répond banalement qu'elle ne peut pas être laide, elle déclare :

— Si !... je me connais !... je serais affreuse... et mauvaise !... Et ça serait dommage, car vous allez voir ça, Monsieur Vigneux, nous aurons un succès épatant !...

La victoria s'éloigne. Elle est bien attelée de jolis chevaux rouans. Hélène Granville a trop le sentiment et le respect de ses toilettes et de sa beauté, pour les enfouir dans un auto où tout s'enlaidit et se vulgarise.

Tandis que Jacques la regarde partir, un peu trop raide, un peu trop corsetée des hanches, mais superbe de force et de fraîcheur, la petite Luce sort toute seule du théâtre et détale à grands pas.

— Où courez-vous si vite?... — lui crie Jacques.

— Je vais dîner...

— Comment?... à cette heure-ci?...

— Avant que je sois rentrée il sera six heures... et à sept heures il faut que je me mette en route pour revenir au théâtre?... Je n'ai que le temps, vous voyez?...

— Faites-en donc une bien bonne?...

Et comme elle le regarde de tout ses grands yeux clairs, il achève :

— Dînez avec moi, qui vais dîner tout seul comme un vieil ours?... Restez, voulez-vous, si, toutefois, personne ne vous attend?..

— Personne ne m'attend, Monsieur Vigneux... mais je ne peux pas dîner avec vous...

— Tiens!... Pourquoi donc ça?...

— Parce que je ne veux pas qu'on croie... ce qui n'est pas...

— Mais... puisque vous-même sembliez me dire... et je n'en reviens pas d'ailleurs... que vous aviez un peu de sympathie pour moi et que si... si je voulais... vous seriez...

— Oui certes!.. Mais puisque je ne « suis » pas... je ne veux pas passer pour « être »... sans compensation...

— Pourtant...

— N'insistez pas, Monsieur Vigneux!... Si vous voulez de moi, je vous l'ai dit : Tope!... sinon, restons bons amis comme maintenant... sans plus...

— Quelle drôle de petite bonne femme vous faites !... Car enfin, si vous veniez dîner avec moi, ce ne serait pas, je suppose, la première fois que vous dîneriez. dans ces conditions-là ?...

— Mais si !...

— Comment ?... Vous n'avez jamais dîné au restaurant avec quelqu'un de vos amis, ou un camarade du théâtre... ou un auteur quelconque ?... En vérité, ma petite, je crois que vous vous payez ma fiole à votre tour ?...

— Non, Monsieur Vigneux !... non !.. D'abord, je ne me permettrais jamais ça... ensuite, je ne pourrais pas me payer la fiole de quelqu'un que j'aime... je ne saurais pas !...

Un embarras de voiture les empêche de traverser la rue Richelieu et, tandis qu'ils attendent, plantés sous le cadre réclame où s'étale la caricature d'un homme politique, Raab, qui passe dans un fiacre découvert, rase le trottoir au bord duquel ils sont arrêtés :

— Eh là !... Vigneux !... — crie-t-il en riant — ne nous abîmez pas notre... — ici un mot que Jacques n'entend pas — avant la première !... Bigre !...

La petite Luce rougit violemment et Moissy demande en riant :

— Qu'est-ce qu'il a donc dit qui vous fait rougir comme ça, cet animal de Raab?...

— Oh!... rien!... une plaisanterie de mauvais goût!...

— Une plaisanterie qui a trait à nous deux?...

— Non!.. oui... enfin, si on veut... Une plaisanterie que je n'ai pas envie de répéter...

— Bon, je n'insiste pas!.. Mais je croyais que Raab n'était pas grossier habituellement?...

— Ni habituellement, ni aujourd'hui... Non!... il est très gentil, monsieur Raab... très poli... mais ce qu'il a dit ne dépasse pas la mesure permise avec une actrice... Oh! pas du tout!... J'en ai entendu et j'en entendrai bien d'autres!...

— Où allons nous comme ça, petit-z-oiseau?...

— Je vais chez moi, Monsieur Vigneux...

— Je sais!... mais où est-ce, chez-vous?...

— Rue Notre-Dame-des-Champs...

— Vous dites?...

— Oui!... Vous avez bien entendu!... Oh!... je sais bien que c'est loin... mais j'ai trouvé un petit appartement très gentil, qui donne sur des jardins et qui est bien moins cher que tout ce que j'aurais trouvé par ici... Alors j'ai mieux aimé prendre beaucoup de fiacres et être à la campagne... car j'y suis, vous savez?...

— Et vous allez rentrer à pied?...

— Ah ! mais non !... Quand j'aurai assez marché, je prendrai un taxi...

— Et, si ce n'est pas indiscret, quand aurez-vous assez marché ?...

— A la Madeleine... parce que je n'ai pas le temps aujourd'hui de marcher jusqu'à la maison...

— Comment ?... Vous allez quelquefois du boulevard Montmartre à la rue Notre-Dame-des-Champs à pied ?....

— Mais oui !.. toutes les fois que je peux !... oh ! Je marche très bien !.... j'ai été élevée à la campagne... j'accompagnais papa dans ses tournées en forêt...

Et comme Moissy la regarde interrogativement, elle explique en souriant :

— Oh !... c'était pas quelqu'un d'important, papa !.... Il était garde forestier, tout simplement... en Lorraine... dans la forêt de Haye... tout près de Nancy... C'est comme ça que j'ai choisi le métier que je fais...

— En vous promenant dans la forêt ?...

— Non !.. à cause du voisinage de Nancy... parce que voilà... La Comtesse de Flavigny... une jolie dame, et bonne donc !... qui habitait un beau château au bord de la Moselle, faisait travailler maman qui avait été sa femme de chambre

avant d'épouser papa... Elle faisait très bien les robes, maman... et elle m'a appris, alors je fais presque toutes mes robes moi-même... mais ça n'est pas palpitant, ce que je vous raconte-là, Monsieur Vigneux!... et puis, v'là le moment de prendre le taxi...

Un auto-taxi passe que Jacques hèle. Mais la petite Luce proteste avec énergie :

— Pas un auto, monsieur Vigneux !... Pristi !... vous allez bien, vous!...

— Je vous reconduis Z-oiseau, si toutefois vous le voulez bien?...

— Je veux bien, mais...

— Allons, hop!...

Moissy fait monter la petite actrice, s'asseoit à côté d'elle après avoir donné l'adresse au chauffeur, et demande :

— Et puis après?...

— Et puis après, quoi?...

— Ben, vous étiez en train de me raconter comment vous avez pris le goût du théâtre?...

— Ah! Oui!... ben, un jour que Sarah venait jouer à Nancy *Froufrou* et *Fédora*, madame la Comtesse y a envoyé maman pour voir les toilettes... parce qu'autrefois, à Paris, elle l'envoyait toujours comme ça au théâtre regarder des jolies choses... Alors, comme papa pouvait

pas aller au théâtre, maman m'a emmenée à sa place... J'avais quatorze ans... C'est ça qui m'a décidée!... Je me suis dit que j'aimais mieux être actrice que couturière... et que je le serais... Et je l'ai été... mais seulement à vingt et un ans, parce que, avant, papa et maman n'ont pas permis...

— Je comprends ça!...

— Ah!... Vous trouvez que j'ai eu tort!...

— Tort n'est pas le mot... mais je comprends que des parents n'autorisent pas une fantaisie aussi... dangereuse...

— Oh! pourquoi dangereuse?... Croyez-vous que si j'avais été couturière j'aurais été plus honnête?...

— Je ne sais pas, mon petit!... Mais je trouve que le rôle des parents n'est pas d'encourager un déclassement quelconque... Et, par déclasser, je n'entends pas déchoir... mais seulement sortir de son milieu naturel et normal...

— Enfin, Monsieur Vigneux, j'ai pas trop mal réussi!.. Je gagne douze cents francs par mois... et j'ai eu jusqu'ici la chance de jouer dans des pièces qui ont duré des éternités... Alors, presque pas de toilettes à payer...

— Comment avez-vous fait pour travailler?... Vous avez beaucoup de talent... et ce n'est pas

dans la forêt de... je ne sais plus quoi?... que vous avez appris à jouer la comédie, j'imagine?...

— Ben, si... presque!... Je m'en allais au diable pour réciter des rôles afin qu'on ne pût pas m'entendre de la maison... j'avais acheté des livres... Racine... et puis *Froufrou, Fédora... La Dame aux Camélias, Le jeune homme pauvre, Le monde où l'on s'ennuie,* enfin toutes les pièces que je voyais jouer à Nancy... Parce qu'il faut vous dire... j'étais retournée au théâtre... Oui... papa connaissait le concierge... ils avaient été au régiment ensemble... alors il nous donnait des places... J'avais pas dit, au commencement, que je voulais jouer la comédie, vous pensez?.. j'avais seulement dit que ça m'amusait plus que tout... et quand j'avais bien travaillé aux robes, on m'y menait pour me récompenser... C'est comme ça que j'ai écouté, regardé, étudié les mouvements et tout... Ça me restait dans les yeux et dans les oreilles... Ah! y a pas!... j'avais le feu sacré, comme on dit!..

— Alors, vous n'avez jamais été au Conservatoire?...

— Jamais de jamais!... A vingt et un ans je suis venue à Paris chez une couturière... je gagnais cent francs par mois!...

— Mais pour jouer?... pour débuter?... Comment avez-vous fait?...

— Tous les Dimanches, je mettais ma plus belle robe... une petite robe grise... et mon plus beau chapeau... un canotier en paille avec un ruban noir autour... et j'allais attendre monsieur Antoine à la porte de son théâtre... Je me disais : « Je parie que si il m'entend, il me prendra »... Donc, je le guignais à la sortie... mais, va t'faire fiche!... j'osais jamais l'arrêter!.. Enfin, un Dimanche... au mois de mai... j'ai osé!... J'avais l'air si honteux... si effaré, qu'il n'a pas du tout compris d'abord ce que je lui voulais... Enfin, j'ai galopé : « Monsieur... si vous vouliez bien m'entendre... je vous dirais quelque chose, des scènes, des vers... ce que je sais... et peut-être ça ne vous déplaîrait pas?... Monsieur, je vous en supplie... ça vous coûtera si peu et ça peut me faire tant de bien?... » Il m'a regardée, toisée, dévisagée... tout ça en un rien de temps... après quoi il m'a donné d'un air bourru rendez-vous pour le lundi suivant...

— Et il vous a engagée tout de suite?...

— Ce jour-là... mais pas tout de suite!... Oh! non!... D'abord, quand je lui ai offert de lui dire une scène du *Monde où l'on s'ennuie*, j'ai bien vu tout de suite à sa tête que ça n'allait

pas bicher!... — « Naturellement!... — qu'il avait l'air de dire — « *Le Monde où l'on s'ennuie*, j'attendais ça!... » — Alors, vite, je lui ai proposé de dire *Poil de Carotte*... et ça a été tout seul à partir de ce moment-là!.. Il m'a demandé où j'avais joué la comédie?... J'ai eu le toupet de répondre que j'avais joué à Nancy... parce que je pensais que si je disais que j'avais pas joué du tout, il ne m'engagerait pas...

— Et ça a marché?...

— Ah! fichtre non, ça n'a pas marché!... j'avais eu beau étudier les mouvements toute seule, il y avait un tas de choses dont je ne me doutais pas... L'argot du théâtre m'était inconnu, alors je ne comprenais pas les indications... Et puis, au début, j'étais abrutie quand on me tutoyait... Enfin, je crois que monsieur Antoine a vu du premier coup que je lui avais raconté une craque en lui disant que j'avais joué à Nancy... Seulement, comme d'autre part je lui convenais, il m'a gardée... et j'ai joliment bien appris mon métier avec lui!... Depuis, j'ai eu beaucoup de chance... un rôle superbe dans la pièce de monsieur Maréchal... celle que vous m'avez fait répéter... Oh!... je sais bien que vous ne vous le rappelez pas... mais moi je m'en souviens joliment... et de toutes vos observations...

et de tout!... C'est dans cette pièce-là que monsieur Raab m'a vue et qu'il m'a fait mon bel engagement de maintenant...

— Qu'est-ce que c'est que cette rue là?... — demande Moissy — on se croirait en province...

— C'est la rue Bara... Elle est jolie, pas?... Et voilà la rue Notre-Dame-des-Champs... et ma maison!... Voulez-vous voir la belle vue que j'ai de là-haut!... oh! pas bien haut!... au second?...

— Oui, certes, je veux!...

Luce traverse une grande cour claire, qu'ombragent les arbres du jardin voisin. La concierge, qui travaille assise devant la porte de sa loge, semble examiner Jacques avec étonnement. Au fond de la cour, à droite, est un petit perron de pierre à rampe de fer forgé. Luce le monte en courant, traverse une sorte de vestibule dallé de marbre et grimpe quatre à quatre en criant :

— Montez doucement!... Je vais devant pour voir si tout est en ordre!...

A mesure qu'il monte, Moissy constate que la petite actrice a dit vrai. Elle est positivement à la campagne. Par les fenêtres hautes et étroites du vieil escalier, il aperçoit, non pas un jardin, mais un parc, et dans ce parc une grande habi-

tation couverte de plantes grimpantes et une chapelle.

Décidément, la petite Luce a du goût pour s'être choisi cette originale demeure, en ce temps de modern'style et d'art nouveau. Déjà elle est au deuxième étage, où elle parlemente avec une vieille femme qui porte un bonnet tuyauté.

— Est-ce que tout est en ordre?... J'amène quelqu'un qui vient pour voir l'appartement...

Et la vieille, consternée, murmure :

— C est y donc qu'Mademoiselle veut louer?...

— Mais non!... mais non!... C'est pour regarder, voilà tout!... Entrez donc, Monsieur Vigneux?...

La vieille s'efface en regardant Jacques d'un air méfiant. Et Luce explique en riant :

— Rose avait déjà peur!... C'est qu'elle est comme moi... elle aime beaucoup l'appartement!...

L'antichambre, toute petite, conduit à une pièce assez grande, un peu nue, mais où sont quelques jolis meubles anciens. Le soleil couchant entre à flots par les deux fenêtres. Au fond du grand parc, une cloche tinte doucement. On ressent une impression de calme et de repos. Jacques demande :

— Il y a donc une église dans ce beau jardin?...

— Non!... une chapelle de couvent, seulement... Vous voyez, c'est pas épatant, chez moi, mais c'est bien comme je vous avais dit, n'est-ce pas?... Ici c'est le salon... là ma chambre...

— On peut regarder?...

— Dame!... puisque c'est pour ça que vous êtes venu!...

Jacques s'avance dans la chambre où il n'y a qu'une armoire à glace de style nouveau; une toilette faite d'une longue plaque de marbre blanc scellée au mur; une profonde bergère Louis XVI et un tout petit lit, Louis XVI aussi, et, comme la bergère, vraiment ancien.

— C'est ma chambre, mon cabinet de toilette, tout!... Par ici, c'est la salle à manger où, en se serrant, on pourrait tenir quatre... et puis, la pièce microscopique où couche cette pauvre Rose... et puis la cuisine... et voilà!... C'est pas très reluisant, comme vous voyez, mais je l'adore, mon petit logement!...

— Je comprends ça!... Il est frais, et gai, et simple comme vous!...

Jacques regarde le riant décor qui lui plaît. Il se trouve bien dans ce logis discret et s'attriste de le quitter.

Par la porte entr'ouverte, il aperçoit dans la salle à manger la petite table de noyer ciré où le couvert de Luce est mis. La nappe lui semble très blanche. Dans une coupe de cristal est une botte de muguet. Dans une autre coupe il y a des oranges, des bananes et des pommes. La petite Luce a suivi son regard. Et elle demande, avec, au fond, l'espoir qu'il refusera :

— Vous ne voudriez pas dîner avec moi?...

— Si, je voudrais!... je voudrais beaucoup!... — répond Moissy qui est ravi.

Luce fait contre fortune bon cœur et dit, gentille :

— Alors! c'est entendu!... Vous dînez... mais à une condition?...

— Voyons cette condition?...

— Vous allez me dire absolument, sincèrement ce que vous mangeriez si vous étiez chez vous?...

— Chez moi, je mangerais des œufs, des légumes et des fruits...

— Des légumes!... ça va bien!... J'ai justement une potée lorraine... des légumes de toutes les couleurs et du lard!... C'est délicieux!... Vous allez voir ça!...

Elle bondit vers la cuisine.

— Rose!... Vous mettrez un autre couvert!...

et vous ferez deux œufs sur le plat, s'il vous plaît!... Monsieur Vigneux dîne!...

— Il dîne, ce Monsieur-là?... — gémit la vieille bonne d'un ton effaré — Ah! ben! en v'là des arias!... Il dîne!... Ah ben!...

Jacques la devine médusée. Il sent qu'il gêne. Il devrait s'en aller, mais il n'en a pas le courage. A la seule pensée de partir, de se lever du bon fauteuil bas et profond où il est si bien enfoncé, il se sent la tête vide et les jambes en coton.

En rognonnant, la vieille bonne entre dans la salle à manger. Mais Luce qui redoute ses réflexions se précipite :

— Laissez!... Je vais le mettre, le couvert!... Allez à votre cuisine... il faut que nous dînions tout de suite... J'ai ma répétition...

— J'sais bien... j'sais bien!... Le fils des concierges a venu chercher la valise que Mademoiselle avait préparée... et y m'a dit qu'elle lui avait donné des places pour ce soir...

— C'est une femme que vous avez trouvée à Paris?... — demande Jacques très bas, en indiquant du menton la vieille bonne.

— Je l'ai trouvée à Paris, mais c'est une Lorraine... Je suis enchantée de l'avoir... nous faisons très bon ménage!...

— Elle n'a pas l'air commode!...

— Mais si!... mais si!... Aujourd'hui elle est ahurie, alors elle grogne... Ça ne lui arrive pas souvent...

— D'être ahurie ou de grogner?...

— Les deux!... — dit Luce en riant.

Elle trottine dans la toute petite salle, effaçant les plis de la nappe, versant du vin dans une carafe, ajoutant un couvert.

Et Moissy remarque qu'elle place ce couvert, non pas en face, mais à côté du sien. Y a-t-il donc quelqu'un qui ait seul le droit d'occuper la place en face d'elle?... Il meurt d'envie de questionner la jeune femme, mais il n'ose pas. Il craint de faire évanouir le rêve auquel il s'abandonne depuis un instant :

Car il vient, dans cette atmosphère reposante, de prendre une décision. Ce que la petite Luce désire, il lui semble depuis quelques instants qu'il le désire aussi. Il se sent dégagé de tout lien conjugal et, aussi bien, il n'est pas du tout fait pour vivre comme un ermite. Puisqu'il a annoncé qu'il ne pourrait peut-être pas coucher à Versailles, il restera sûrement ce soir après la répétition et ramènera ici la petite Luce... Ensuite il y reviendra souvent... très souvent.

Pourquoi donc ne prendrait-t-il pas ici une

très douce habitude? Plus il regarde le salon, où un seul petit coin est arrangé pour la lecture et le travail, plus il pense à la chambre qu'il vient d'entrevoir, plus il est convaincu que personne n'occupe en maître ce logis. Non. La petite Luce a sûrement ses... aventures au dehors. Probablement des gens dans les affaires et qui trouvent que la rue Notre-Dame-des-Champs n'est pas précisément un point central.

Et tout à coup, à l'idée de ces aventures qu'il évoque, Jacques ressent un malaise singulier. Il voudrait bien, s'il a la petite Luce, l'avoir à lui tout seul. Cette fraîche petite créature n'est pas faite pour la vie qu'elle mène. Il faudrait l'en tirer. Il le voudrait, il le ferait.

Il le ferait!... Mais comment?... En se crevant un peu davantage?... C'est matériellement impossible. Il lui faut absolument quatre heures de sommeil, Et quatre heures aussi pour la promenade, ou le jardinage, ou la salle d'armes, ou enfin un quelconque exercice et les repas. Il ne peut pas faire plus qu'il n'a fait jusqu'ici. Et il n'arrive même pas à joindre les deux bouts!...

— A quoi pensez-vous, Monsieur Vigneux?... — demande la petite actrice qui est revenue s'asseoir en face de lui.

— Moissy répond, sincère :

— A vous!...

Luce rougit. Elle a une peau de soie, merveilleusement fine et douce et qui rougit exquisement. Jacques la regarde. Il est heureux et inquiet.

Soudain, la grosse voix de la vieille bonne annonce :

— C'est servi!...

Le dîner est excellent. Les œufs sur le plat sont frais comme l'œil et cuits à point. Jacques juge que la potée lorraine est une délicieuse chose. Il se réjouit de voir sa petite voisine manger d'un bel appétit et boire copieusement d'un vin gris de Moselle qu'il trouve léger et parfumé.

A la bonne heure!... Luce ne fait pas la petite bouche!... Elle n'a pas d'entérite, elle, au moins!... Elle ne prend pas de bêtes de précautions pour son teint, pour son ventre, pour tout! Ça le change des autres! Ah! seigneur!... Ce qu'elles sont rasantes, les jeunes femmes de maintenant!...

Et en étudiant la petite actrice qu'il regarde de tous ses yeux très amusés, Jacques se dit qu'elle a aussi, pour manger à sa faim et boire à sa soif, des facilités que n'ont pas les autres femmes boudinées dans des corsets trop serrés.

Sa taille est libre et souple dans une chemisette de linon, à tel point que Moissy se demande :

— Est-ce qu'elle a un corset?... je parierais bien que non!... Elle n'a pas du tout la taille à la mode... et on n'aperçoit pas sous sa jupe, ni dans son dos, les barres et les bosses révélatrices des armures que les femmes appellent volontiers : « Ma petite ceinture »... Elle doit avoir là-dessous sa chemise et un petit machin de lingerie de rien du tout!...

Autour de la table, la Lorraine va et vient active et silencieuse. On la devine mécontente à ses gestes heurtés, à son pas résolu, à son dos qui semble se hérisser chaque fois que, « sans avoir l'air », elle louche furtivement sur monsieur de Moissy.

Lui a envie de rire. L'air furibond, les regards sauvages que lui lancent, sous leurs gros sourcils encore noirs, les yeux clairs de la vieille bonne, l'amusent par leur cocasserie et il se dit à part lui :

— Décidément, je ne suis pas son type!...

Tandis que, après le dîner, Luce met son chapeau pour partir, il semble à Moissy que la Lorraine rôde autour de lui dans le salon comme si elle avait quelque chose à lui dire. Mais la baie qui communique avec la chambre

de la petite actrice est ouverte et Luce s'attife devant cette baie, le visage tourné vers le salon.

Au moment du départ, à l'instant où la vieille Rose court ouvrir la porte de l'appartement à Luce et à M. de Moissy, la jeune femme se souvient qu'elle a oublié son bouquet de corsage et retourne dans sa chambre pour le chercher.

Alors, la Lorraine revient sur ses pas et, d'un ton sévère, murmure à l'oreille de Jacques ahuri :

— Oh ! monsieur !... Ça ne serait pas à faire !...

Puis brusquement elle s'écarte, car Luce revient, le visage rose et l'air heureux.

Dès que Moissy est assis dans l'auto près de la petite actrice il explique, tandis qu'elle écoute, attentive et ravie :

— Ecoutez-moi, petit-z-oiseau?... Écoutez-moi bien gentiment, bien amicalement, car je suis à l'instant de commettre la pire sottise...

— Je vous écoute, Monsieur Vigneux, bien gentiment, bien amicalement...

— Eh bien?... si vous êtes encore dans les mêmes dispositions... si... enfin, vous me comprenez?...

— Je vous comprends...

— Alors voulez-vous permettre que je vous ramène chez vous ce soir après la répétition?...

il me semble que ça me portera bonheur pour demain...

— Monsieur Raab est pas de votre avis!... — affirme Luce en riant.

— Monsieur Raab?... qu'est-ce que Raab vient faire là-dedans?...

— Rien!... Seulement, comme vous disiez que ça vous porterait bonheur... il m'est venu une bête d'idée...

— Quelle idée?...

— Je ne sais plus... je...

— Enfin, est-ce oui ou non, petite Luce?...

— C'est oui, Monsieur Vigneux... ouï!... cent fois oui!...

Jacques attire à lui la gentille créature. Il embrasse doucement ses cheveux et ses yeux. Brusquement, Luce enlève la fourche d'écaille qui retient son chapeau et lui offre son joli visage tout pâle. Il la sent frissonner contre lui. Et, tout à coup, il demande :

— Vous pleurez?...

— Je suis contente, Monsieur Vigneux!... si contente!... Il y a longtemps que je vous aime... que je vous aime tant, si vous saviez!...

Jacques aussi est content, et surtout étonné. Il ne se « gobe » pas du tout. Il se voit pas jeune, pas frais, pas séduisant. Et il se demande

ce qui en lui peut plaire à cette jolie petite Luce.

Mais il est profondément touché et reconnaissant de cette affection qui semble sincère, et il en espère vaguement un peu de bonheur. Puis, les questions qu'il se posait tout à l'heure, rue Notre-Dame-des-Champs, au sujet de la vie et des aventures de Luce, il se les pose de nouveau avec un peu d'inquiétude, cette fois. Et, presque malgré lui, il demande :

— Dites, petite Luce?... dites bien franchement?... Est-ce que cette amitié que voulez bien avoir pour moi ne peut pas déranger ou troubler votre vie?...

Et comme elle fait un mouvement, il explique hésitant et gêné :

— Oui... entendez-moi bien?... Est-ce que ce... ce caprice que vous avez... ne risque pas de détruire une organisation d'existence où je n'ai compté pour rien jusqu'ici... ou, du moins, de la déranger de quelque façon que ce soit?... je ne me pardonnerais pas de...

— Vous ne détruirez rien, vous ne dérangerez rien!... Si il n'y a que ça qui vous inquiète, vous pouvez être rudement tranquille, allez!...

— Mais pourtant...

— Ah!... — fait la petite actrice à moitié

riant, à moitié sérieuse — quand je vous le dis, vous pouvez me croire, allez!...

— Évidemment!... Mais c'est que ça me semble si invraisemblable!...

— C'est peut-être invraisemblable, mais c'est vrai... absolument vrai... Je n'ai aucune raison de vous mentir...

L'auto s'arrête devant La Comédie. Le commissionnaire boiteux des répétitions générales et des premières, s'élance en bondissant sur ses cannes, pour ouvrir la portière.

— Bonsoir, Monsieur Vigneux!.... Bonne chance!...

Jacques sort de sa poche une pièce de vingt sous, que l'empressement du boiteux fait rouler dans le ruisseau. Déjà Luce court vers l'entrée des artistes :

— Je vais être en retard, sûr?...

Elle a rattaché son chapeau. Tout en elle semble correct et ordonné. Moissy la regarde, étonné de la prestesse qu'elle a mise à se rajuster sans qu'il s'en soit aperçu. Et amèrement, aigrement presque, il songe à part lui :

— L'habitude!...

Il souhaiterait en cet instant que la petite Luce fût immaculée, insoupçonnée et maladroite à toute dissimulation et à toute feinte. Et en se

hâtant, lui aussi, vers l'entrée noire, empestée par l'odeur graillonneuse du restaurant voisin, il se dit, énervé :

— Positivement, je deviens idiot!...

Dans la longue allée sombre, M. Raab, le directeur, le rattrape en courant.

— A la bonne heure!... Vous n'êtes pas en retard, vous, au moins!...

Soudain, Moissy pense à la rencontre de tantôt. Il revoit l'embarras de voitures au coin de la rue Richelieu, Raab se penchant hors de son fiacre pour crier quelque chose, et la petite Luce toute rouge, refusant de répéter ce que son directeur a crié. « Une plaisanterie de mauvais goût! » a-t-elle dit sans plus. Et Jacques veut savoir quelle était cette plaisanterie. Il demande :

— Dites donc, Raab, qu'est-ce que vous m'avez crié tantôt?...

— Tantôt?... — fait le directeur qui ne se souvient pas tout de suite de la rencontre — où ça, tantôt?...

— Au coin de la rue Richelieu... quand j'étais arrêté au bord du trottoir avec Luce... je n'ai pas entendu...

M. Raab se met à rire :

— Ah!... parfaitement!... Je vous recomman-

dais de ne pas nous... défraîchir notre mascotte avant la première...

— Quelle mascotte?... — demande Jacques qui ne comprend pas.

— Ben, la petite Gilbert?... Comment?... Vous ne savez pas qu'elle est... Ah!... Non?... Elle est bien bonne!...

Il rit de toutes ses dents au nez de Jacques ahuri. Puis il reprend :

— Mon Dieu oui!... Luce Gilbert possède encore son capital intact!... Comment?... Vous ne vous doutiez pas de ça?...

— Ah! non!... — murmure Jacques effondré — Ah! non! plutôt pas!...

Et, en grimpant quatre à quatre l'escalier qui mène aux loges des artistes pour prévenir Luce — sans entrer dans aucune explication — qu'il ne pourra pas la reconduire ce soir, il pense à part lui :

— La voilà bien, la guigne!... la guigne noire!...

VIII

Jacques achève de parcourir les journaux. On y éreinte gentiment, courtoisement sa pièce. On la culbute beaucoup plus sûrement par cet indulgent mépris que par de violentes attaques. Ces critiques ne modifient en rien l'idée que lui-même se fait de *La Fêlure*. Ce qu'il en pensait hier, il le pense aujourd'hui. La pièce est vivante et de belle humeur. Elle a été montée avec une certaine négligence, distribuée à la diable et répétée insuffisamment. Malgré tout, elle est très bien jouée, l'exécution en est réussie de tous points et, dans la salle, on paraissait s'amuser beaucoup. N'empêche que la veille, en quittant La Comédie, Jacques aurait pu réciter mot à mot, ou presque, la plupart des articles qu'il lit ce matin. Il n'éprouve nulle déception. Mais il constate une fois de plus qu'il ne

peut pas réussir au théâtre, parce que jamais il ne s'astreindra à faire ce qu'il faut pour plaire à ceux dont le jugement fait loi. Le dénouement où tout s'arrange, qui a fait la fortune d'Ernest Hiram, lui semble insupportable lorsqu'il n'est pas naturel et logique. Et *La Fêlure*, qui est une pièce gaie, finit quand même tragiquement, parce que, étant donné les types choisis, ils devaient fatalement, en telle ou telle circonstance, agir de telle ou telle façon.

S'il n'éprouve pas de déception au point de vue talent, Moissy est terriblement inquiet du résultat matériel de *La Fêlure*. Il est clair comme le jour que la pièce ne « fera pas d'argent ». Et comment s'arranger?... Écrire vite un roman, va comme je te pousse?... Outre que Jacques n'aime guère les choses bâclées, il s'effare à la pensée de l'énorme labeur qui rapporte relativement si peu. Tout de même, il va falloir que, dès demain, il s'attelle au travail.

Et s'il ne s'y met pas aujourd'hui même, c'est qu'il doit aller dans la journée à la Société des Auteurs et que, ce soir, il dîne à Vigneux. Il a terriblement mal à la tête. Déjà trois fois, depuis qu'il est levé, il s'est assis à son bureau pour écrire à la petite Luce et toujours il s'est relevé, espérant être plus lucide quand la

matinée s'avancerait. Moissy n'est pas l'homme du matin. Avant deux heures, il est incapable de tout travail intellectuel.

Quand il vient s'asseoir à table en face de Claudie, il a les traits tirés et les yeux battus, mais il s'efforce de faire bonne contenance. La jeune femme l'examine rapidement et demande :

— Tu as lu les journaux?... Est-ce qu'ils sont bons?...

— Pas mauvais!... Ils sont tels que je les attendais!...

Jacques sait que, ni pour Claudie, ni pour tout autre qui n'est pas du métier, les rosseries bienveillantes qui émaillent presque tous les articles, n'ont la signification qu'elles ont pour lui. Évidemment, lorsqu'elle les lira — si elle les lit — elle ne trouvera pas que les Critiques soient étourdissants d'amabilité, mais elle ne comprendra certainement pas la vraie signification de leurs apparents éloges. Il juge donc inutile de l'inquiéter quant au résultat pratique de la pièce et, pour changer la conversation, il demande :

— Êtiez-vous bien dans la loge?...

— Très bien... et très au large... nous n'étions que trois...

— Que trois!... — fait Moissy surpris — dans cette grande loge de six?...

Claudie regrette à présent d'avoir parlé. Elle supposait que, par le trou du rideau, son mari avait observé la loge. Et, tandis qu'elle combine une explication, Jacques demande :

— Qui avais-tu donc invité qui n'est pas venu?...

— Je devais avoir madame Després et son mari... et aussi Lizon...

— Lizon!... — fait Jacques ahuri — à *La Fêlure*?... Lizon?... mais c'était fou!...

— Oh!... tu sais qu'on lui laisse tout lire et tout voir!...

— Tout lire, c'est absurde à mon sens... mais enfin, c'est moins choquant que tout voir... et il y a dans la pièce des scènes qu'il est répugnant de...

— T'agites pas, puisqu'elle n'est pas venue!...

— Alors, qui avais-tu?...

— Marcelle...

Et Claudie ajoute, avec un embarras que Jacques préoccupé n'aperçoit pas :

— Et monsieur Brissot...

— Ah! Nom d'un chien!... Ben, vous n'avez pas dû vous amuser!...

— Mais si!... — fait Claudie qui feint de ne pas comprendre — *La Fêlure* est très amusante, je t'assure...

— Je voulais dire pendant les entr'actes... Je ne connais personne de plus embêtant que Fernand Brissot!...

— Mais non!... Il est très gentil...

— Très gentil!... Oui... certainement... si on peut appeler gentil un monsieur qui a de la colle à la bouche, une canne dans le derrière, et de la pose partout...

Comme Claudie rougit, Moissy s'excuse :

— Je suis grossier!... Mais c'est qu'il m'horripile, cet animal!... Il est grotesque!... il m'empoisonne Vigneux!...

Claudie sourit et répond avec bonne humeur :

— Oui!... C'est vrai qu'il est grotesque!...

Jacques est retombé dans sa distraction énervée. En parlant de Vigneux, il vient de se rappeler qu'il y dîne ce soir et il pense qu'il y fera triste mine, car il se sent mal à l'aise infiniment.

Au moment où il se lève de table, Claudie demande :

— Quand pourras-tu nous donner de l'argent ?...

— De l'argent!...— fait Moissy rappelé brusquement à la réalité — mais, demain ou après...

— C'est que comme tu veux, depuis le départ de madame Dubreuil, que tout soit payé comptant...

— Oui, certainement !... Ça vaut mieux !... — murmure Jacques incertain.

C'est qu'il ne sait plus en vérité ce qu'il faut faire. Mme Dubreuil réglait les fournisseurs tels que le boucher, le boulanger, le charbonnier et le laitier, tous les deux ou trois mois lorsque, touchant une somme importante pour des livres ou pour des pièces, Jacques lui remettait de l'argent. L'excellente femme savait s'arranger pour ne le tourmenter jamais. De temps à autre, et seulement lorsqu'elle savait qu'il devait toucher une somme quelconque, elle lui disait :

— Quand vous aurez de l'argent, vous penserez à m'en donner, n'est-ce pas ?...

— Combien vous faut-il, Madame Dubreuil ?...

— Avec trois mille je m'arrangerai... avec quatre j'aurais beaucoup d'avance...

Jamais elle ne l'avait brusqué dans ses demandes. Jamais elle ne lui avait causé cette angoisse de penser qu'il fallait, du jour au lendemain, se procurer de l'argent.

Et puis la dépense, qui avait semblé diminuer tout de suite après le départ de la gouvernante, augmentait à présent considérablement.

Le jour même où Claudie s'était décidée à prendre la direction de la maison, elle avait

averti Jacques qu'il y avait beaucoup d'arriéré. Or, d'après les comptes, qu'il tenait très en ordre, il jugeait que cet arriéré n'était que le courant accoutumé; c'est-à-dire les trois ou quatre mille francs que Mme Dubreuil lui demandait à des dates à peu près régulières et qu'elle ne lui avait pas demandés cette fois, puisqu'elle s'en allait avant l'époque habituelle du règlement.

— Combien d'arriéré ?... — demanda-t-il à Claudie.

Mais la jeune femme bafouilla. Elle ne savait pas. Elle n'avait pas bien vérifié encore, etc... etc...

— Envoie-moi Frasie — dit Moissy, qui comprit, à partir de cette minute, que si sa femme tenait apparemment les livres et les comptes de la maison, ce serait la cuisinière qui les tiendrait en réalité.

La grosse petite femme était arrivée dans le cabinet de Moissy. Toujours correcte, elle avait mis pour venir chez lui un tablier très blanc et, si son col et son bonnet étaient terriblement sales, du moins son tablier était immaculé. Entrée comme elle faisait toujours, sans frapper, elle était venue jusqu'à Jacques sans qu'il l'eût entendue, et il fut désagréablement surpris lorsqu'elle demanda de sa voix fausse :

— Monsieur le Marquis veut me parler ?...

— Il paraît qu'il y a de l'arriéré ?...

— Oh ! Oui !... beaucoup !...

La voix se fit plus onctueuse et plus fausse !

— Madame Dubreuil était une bien bonne dame... et bien dévouée pour la maison... et tout... mais elle n'avait pas beaucoup d'ordre... alors...

— Alors combien y a-t-il ?...

— Oh !... Beaucoup, Monsieur le Marquis !... beaucoup !...

— Enfin, combien vous faut-il pour vous mettre au courant ?... Combien ?...

Frasie sembla chercher. Son œil de verre fixait Moissy malgré elle, tandis que l'autre œil fuyait le plus loin qu'il pouvait. A la fin elle répondit, hésitante et vaguement troublée en dépit de son extraordinaire aplomb :

— Il nous faudrait huit mille...

Jacques, effaré de l'énormité du chiffre, supposa que ce chiffre était forcé. Mais à la seule idée de vérifier, de contrôler, de discuter avec tout ce que, déjà, il avait de choses à faire, il se sentit pris d'une peur qui allait jusqu'au vertige. Alors il dit simplement :

— C'est bon !... Je vous donnerai ces huit mille francs d'ici à deux ou trois jours !...

Et comme la cuisinière le regardait stupéfaite

et ravie de l'aubaine qu'elle entrevoyait, il ajouta :

— Mais, à partir d'aujourd'hui vous paierez tout comptant, vous m'entendez, tout !... même la boucherie, même le pain... Vous allez supprimer tous les livres... je ne veux plus qu'il y en ait chez un seul fournisseur...

— Ça sera bien incommode de payer tous les jours... — voulut expliquer Frasie — Monsieur le Marquis ne se rend pas compte comme ça... en parlant...

Mais Jacques avait tenu bon. Le lendemain il était allé promettre deux volumes à son éditeur qui lui avait fait une avance de dix mille francs. Il en avait remis huit mille à Claudie pour l'arriéré et mille pour la dépense courante, en lui exprimant le désir formel que tout fût réglé chaque jour.

Et, depuis lors, on payait tout, mais il était harcelé sans cesse de demandes d'argent. Il se sentait débordé, las, abruti et ne savait comment faire face à des dépenses qui augmentaient chaque jour.

Après un silence, Jacques reprend :

— Je ne peux pas te donner d'argent aujourd'hui... Je tâcherai d'en avoir pour demain...

Et, timidement, il ajoute :

— Il me semble qu'on dépense beaucoup ?...

— Dame !... Les dîners du jeudi coûtent très cher !...

— C'est ma seule façon de voir mes amis !... Comme je travaille tout le temps, je ne peux les voir qu'en dînant avec eux... Mais quand nous avons six ou huit personnes à dîner chaque semaine, ça n'est pas ça qui peut...

Claudie l'interrompt impétueusement.

— Chaque dîner revient à cent cinquante francs !...

— Comment ?... Quand il y a, par exemple, les Grèges, Pierre Brissot et les Sermaize, et qu'on leur sert un poisson, un rôti quelconque, un pâté, des légumes et une glace, ça coûte cent cinquante francs ??... — fait Jacques abruti.

Claudie répond, aigre et péremptoire :

— Parfaitement !... Si tu veux voir les livres, tu te rendras compte toi-même de la dépense ?...

Par lassitude ou par veulerie, Jacques refuse énergiquement de voir les livres. Et Mme de Moissy reprend, la voix dure :

— Si on supprimait ces dîners absurdes, ça ferait une économie énorme ?...

— C'est possible !... — répond Jacques énervé — mais, comme je te l'ai dit tout à l'heure,

je tiens à voir mes amis... C'est ma seule distraction... mon seul plaisir...

Il s'arrête tout à coup dans ses explications. La conversation des vieilles dames du tramway lui revient à l'esprit. Claudie se plaint des relations de son mari qui lui sont, dit-elle, antipathiques. Les Grèges surtout !... et aussi Pierre Brissot... et d'autres encore, probablement?... Lui faudra-t-il donc renoncer à ces petits dîners tout simples, où il peut échanger quelques paroles amusantes, voir des visages amis?... Et, voulant entendre la vérité de Claudie elle-même, il demande presque malgré lui :

— Est-ce qu'ils t'embêtent, toi, les dîners du jeudi ?...

— Oui !... Mais moi j'ai l'horreur du monde !...

L'horreur du monde !... On ne le dirait pas !— pense Jacques qui sait que sa femme passe tout son temps à faire des visites, déjeune fréquemment dehors et va très volontiers là où lui ne va pas.

Comme si elle devinait cette objection mentale, Mme de Moissy reprend :

— Je n'appelle pas le monde les amis intimes... Ceux-là j'aime à les voir !... J'aime à passer des après-midi avec Marcelle, ou chez Blanche... ou même chez Lizon...

— Est-ce que les Grèges t'ennuient?...

— Oh! oui!... C'est-à-dire... Grèges m'est indifférent!... mais je déteste madame Grèges...

— Tu détestes aussi Pierre Brissot?...

— Oui!...

— Qu'est-ce que tu lui reproches?...

— D'être mufle...

— Mufle?... Pierre?... — murmure Moissy stupéfait.

— Enfin, chacun son goût, n'est-ce pas?... — fait Claudie, qui affectionne les dictons et les lieux communs.

— Évidemment!... — répète Jacques — chacun son goût!...

Et il ajoute en riant:

— Quand je pense que le mien, de goût, ce serait d'être vautré pendant une journée entière dans une lande au bord de la mer... et qu'il faut que je m'en aille à Paris... par trente degrés de chaleur!...

Il se lève et dit en s'étirant:

— Au revoir!... et à demain, puisque je dîne ce soir à Vigneux!. .

— Oh! Vigneux!... — murmure Claudie d'un air de lassitude infinie — ça me fait penser qu'il faut absolument que j'aille faire une visite

à madame Brissot!... Je ne suis pas encore allée la voir depuis son arrivée!...

Jacques ne répond rien. Il sait que sa femme est malhonnête pour la mère de Pierre Brissot, mais il a pris depuis longtemps son parti des caprices et des impertinences de Claudie, qui se jette à la tête des gens lorsqu'ils lui sont utiles ou qu'elle s'amuse chez eux, et qui reste ensuite des mois entiers sans leur donner signe de vie lorsqu'une relation nouvelle lui apporte plus d'agrément.

— Allons!... Hop! mon vieux Hibou!...

Le griffon qui dort au soleil, barrant de son grand corps marron la porte-fenêtre qui mène au jardin, se lève et, d'un bond, rejoint son maître qui sort avec lui.

Quand Jacques est dans son cabinet il se dit que, cette fois, il n'y a plus à reculer. Il faut qu'il écrive à Luce. La pauvre petite ne doit savoir que penser.

Assis au grand bureau Empire, avec Hibou couché à ses pieds, il écrit, embêté :

« Ma petite Luce,

« Il me faut renoncer à tous mes beaux pro-
« jets. Voici pourquoi :

« Je me suis jeté l'autre soir, à l'instant même

« où je venais de vous quitter, dans Raab à « qui j'ai demandé ce qu'il avait bien pu crier « qui vous eût fait rougir si fort, lorsque nous « l'avions rencontré dans l'après-midi.

« Raab m'a répété ce qu'il avait crié.

« Et c'est ainsi, petite Luce, que j'ai appris « que vous possédez — en plus de toutes les « qualités que je vous connais — une autre « qualité que, certes, j'étais à cent lieues de « soupçonner.

« Même au temps où je croyais que vous « meniez une vie plus ou moins galante, je me « reprochais de céder au penchant qui m'en- « traînait vers vous. Je n'avais pas le droit — « me semblait-il — d'associer, même pour un « instant, ma vieille et morose personne à la « petite créature de fraîcheur et de joie que « vous êtes. Et ce projet, que je formais mal- « gré moi, m'apparaissait comme une bêtise et, « qui plus est, comme un manque de tact et « de goût.

« A présent que je sais ce que je sais, je con- « sidère que ma venue dans votre vie serait « une laide et mauvaise action. Je n'ai rien à « offrir, moi, petite Luce, ni fortune, ni jeu- « nesse, ni bonheur, ni sécurité. Je suis un « pauvre être à la merci de tout, un surmené,

« un demi-raté, car je n'ai même pas de talent,
« parce que je n'ai pas eu le loisir d'en avoir.
« Mon rêve — qui ne se réalisera jamais ! —
« serait de prendre six mois de repos, afin
« d'écrire proprement un livre où je pourrais
« me plaire à moi-même, sans préoccupation de
« me faire gober du public.

« Quand je dis « gober du public », ce n'est
« pas à *La Fêlure* que je fais allusion. Ah ! mon
« pauv' petit !... Quel enterrement !...

« Tout de même, j'ai le cœur très gros en
« vous écrivant cette bête de lettre dont la séche-
« resse n'est qu'apparente, et je vous suis très
« tendrement et profondément, oui, petite Luce,
« profondément reconnaissant d'avoir bien
« voulu m'aimer... Dites-vous, je vous en prie,
« que vous avez un ami très sûr et très affec-
« tionné dans le vieux coin où, plus que jamais,
« je vais me terrer.

« Je ne vous verrai guère ces temps-ci. Je
« n'ai que faire au théâtre. L'auteur d'un demi-
« four doit éviter de gêner, par sa présence
« intempestive, les artistes aussi bien que le
« directeur. Je n'irai là-bas que si on m'y
« appelle, c'est dire que je n'irai vraisemblable-
« ment pas du tout.

« Au revoir, petite Luce. J'embrasse, si vous

« le permettez, vos jolis yeux qui ressemblent à
« des bluets et vos jolis cheveux couleur de
« miel, et je vous supplie de ne pas m'en
« vouloir de ma maussade raison, et de ne pas
« me prendre seulement pour une poire, mais
« aussi pour un brave homme.

« Jacques. »

IX

— Cristi!... — se dit Jacques qui monte en courant l'escalier de la gare Saint-Lazare — Si je rate ce train-ci, j'arriverai en retard à Vigneux!...

Il est éreinté. Il lui a fallu revenir trois fois chez son éditeur qu'il tenait absolument à voir aujourd'hui. Enfin l'affaire est conclue : Il s'est engagé à donner deux volumes d'ici au quinze février. Le premier devra être livré le quinze septembre au plus tard. Sur ces deux volumes, il touchera demain une avance de dix mille francs.

Et puis après?...

Après, il y aura les recettes problématiques de *La Fêlure!* Un point c'est tout! Alors, il faudra recommencer le coup des romans promis

et travailler, travailler jusqu'à l'abrutissement, toujours sans espoir de repos.

Tandis qu'il court sur le quai, le long du train où il cherche une place, une voix appelle :

— Hé!... Psttt!... Jacques!...

Il se retourne et aperçoit à une portière la bonne figure de Pierre Brissot.

— Comment diable es-tu là?... — demande Moissy qui s'installe en face de Pierre dans le compartiment où il n'y a personne.

— Je suis là parce que l'auto n'est pas en état de marcher et que, avant qu'on eût envoyé une autre voiture de Paris, j'étais obligé de partir... Tout à l'heure, quand je suis allé à la Compagnie pour me faire ramener, on m'a dit que l'auto venait de partir pour Orsay... En voilà une veine, que tu aies pris aussi ce sale train!...

— Pas si sale que moi, toujours!... — dit Jacques qui époussète en riant ses habits remplis de poussière — je suis vraiment dégoûtant pour aller dîner chez ta mère... Est-ce qu'elle a du monde ce soir?...

— Les Sermaize... et puis les habitants de la maison... ma sœur et son mari... et Fernand... Fernand qui s'éternise!... C'est à n'y rien comprendre!... Il a l'air d'avoir pris racine à Vigneux!... Et ce qu'il embête maman!...

— Je comprends ça!... Tu veux bien que j'ouvre l'autre glace, pas?... On étouffe ici!...

— Je n'y faisais pas attention... Tu sais que j'aime l'air autant que toi...

— C'est pourquoi je ne me gêne pas!... je souffre tellement de la chaleur!... surtout ces jours-ci!...

— Tu es fatigué?...

— Oui... J'ai passé l'après-midi à courir aux quatre coins de Paris... Avec ça, j'étais déjà agacé de mon four...

— Pourquoi dis-tu ton four?...

— Parce que c'en est un...

— Tu exagères!...

— Tu sais bien que non!... Tout ce qui n'est pas un succès est un four...

— Mais la critique n'a pas été mauvaise...

— Non!... Mais qu'est-ce qu'il te faut?...

— A quoi attribues-tu ça?...

— A ce que la pièce ne plaît pas, pardi!...

— Ça n'est pas ta faute!...

— Si, c'est ma faute!... Je devais m'arranger de façon à ce qu'elle plût...

— D'ailleurs tu ne peux pas encore savoir?... c'est aujourd'hui la seconde...

— Je suis passé au théâtre... Il n'y a pas de location...

— Ah !... C'est embêtant !...

— Très embêtant !...

— Mais enfin, ça ne prend pas les proportions d'un désastre... Tu auras plus de veine la première fois...

— Oui !... C'est entendu !... C'est toujours la première fois que je dois avoir du succès...

— Et ta petite ingénue ?...

— Elle va pas mal, merci !...

— A-t-elle toujours un béguin pour toi ?...

— J'espère que non... si tant est qu'elle en ait jamais eu un !...

— Mon bon Jacques, je ne suppose pas que tu sois assez poire pour être un mari fidèle ?...

— Je l'ai été !...

— Mais maintenant que tu crois être...

— Tu peux même dire que je suis sûr...

— Sûr ?... Mais là, pour de bon ?...

— Ah ! je n'ai pas de preuves !...

— Alors, tu n'es pas sûr !... Mais reprenons... tu me disais que « tu avais été fidèle », ce qui donnait, si je ne m'abuse, à entendre que tu ne l'es plus, ou que tu ne le seras plus ?...

— C'est ça même !...

— Alors pourquoi, tout à l'heure, quand je t'ai demandé si cette gentille petite Luce Gilbert avait toujours pour toi le béguin qui m'a sauté

aux yeux... si je peux ainsi dire... pourquoi m'as-tu répondu : « J'espère que non »?... Il me semble difficile de trouver une plus jolie petite distraction...

— C'est très juste !... Et j'avais fini par me laisser aller... lorsque j'ai été arrêté par...

— La question d'argent?...

— Tu n'y es pas!... J'ai appris que la petite Luce est, sinon une ingénue, du moins une jeune fille absolument jeune fille...

— Ah! bah!... Au fond, je ne sais pas pourquoi je dis « Ah bah! », car ça ne me surprend pas du tout!... Elle a l'air de ce qu'elle est, cette petite... et, l'autre jour, quand tu me semblais sans entrain, je t'avais demandé si c'était une vertu?...

— Et je t'avais répondu « non » avec un aplomb qui me surprend aujourd'hui... Dame!... j'étais tellement loin de me douter...

— Quand as-tu appris ce... détail?...

— Ah! juste à temps!... C'est cet animal de Raab qui m'a éclairé d'un mot, à l'instant même où j'allais...

— Gaffer?...

— Tu l'as dit!...

— Mon pauv'vieux...! Je voudrais tant te voir un peu plus heureux... un peu plus reposé...

— Heureux... ça peut venir... Mais quant à reposé... à moins qu'une fée ne m'envoie la fortune d'un coup de baguette...

— C'est qu'aussi, tu te surmènes trop... C'est ta femme, je parie, qui a des goûts de dépense...

— Non!... Sincèrement non!... C'est plutôt moi!... Quoique mes goûts de dépense ne soient pas nombreux, ni excessifs, j'aime à recevoir, à avoir chez moi des fleurs, à prendre des fiacres, etc... etc...

— Comment, tu aimes à recevoir... Mais vous ne recevez jamais... car c'est pas, je suppose, tes méchants petits dîners que tu comptes comme des dépenses considérables ?...

— Mais si!... Il paraît que ça coûte très cher... et Claudie me reproche beaucoup cet argent dépensé pour rien...

— Pas pour rien, puisque ça te fait plaisir...

— Ca me « faisait » plaisir... car à présent que je sais que Claudie va partout chinant les amis que j'aime le plus, je me sens gêné quand ils sont là... Ainsi, figure-toi, elle a les Grèges en horreur...

— Je sais !...

— Ah!... tu sais ?... Comment as-tu su ça?...

— C'est m'man qui l'a su... Elle sait tout,

m'man !... et puis, elle t'aime beaucoup... alors, elle s'inquiète plus spécialement de tout ce qui te concerne... Elle m'a dit que ta femme se plaint de tes relations en général et des Grèges en particulier...

— Comment ta mère le sait-elle?...

— Probablement par des vieilles personnes quelconques de Versailles auxquelles elle fait des visites... et réciproquement... Ah ! non, au fait !... je crois que c'est Fernand qui lui a raconté ça !...

— Comment Claudie, qui connaît à peine ton cousin, a-t-elle pu lui parler de ces choses?...

— Ça, je ne te le dirai pas au juste !... Ce n'est peut-être pas madame de Moissy elle-même qui a renseigné Fernand... c'est sans doute des amis qu'ils connaissent tous deux qui lui auront répété certains propos...

— Après tout, ça m'est bien égal !... C'est à dire, ça devrait m'être égal !... Ben, non!... ça me chipote... ça m'horripile, que Claudie débine mes amis personnels et préférés...

— A propos d'amis personnels, tu vas dîner avec une grande amie à toi...

— Qui donc?...

— Dame !... Antoinette de Sermaize !... Ah ! elle ne te débine pas, va, celle-là !...

— Non... je sais qu'elle m'aime bien!... Je l'aime aussi... et de tout mon cœur...

— Elle est très charmante!...

— Très!...

— Elle est si vraiment jeune... et si simple, et si saine!... et jolie avec ça!...

— Tu ne sais pas?...

— Quoi?...

— Puisque tu penses tant de bien d'Antoinette, pourquoi ne l'épouses-tu pas?...

— Parce que je ne veux pas me marier...

— Tant pis!... Elle mérite un mari comme toi...

— Mais je serais peut-être un très mauvais mari...

— Toi?... Allons donc!... Tu es bon, tu es gai, tu as le caractère égal, tu...

— N'en jette plus!... Je serais peut-être fatalement un bon mari, mais je serais très embêté d'être un mari...

— Pourquoi?...

— Mais, parce qu'il me semble que je prendrais une femme en grippe de ce seul fait que j'aurais le devoir de l'aimer... Et puis, la jalousie me fait horreur!... C'est un sale défaut...

— Eh bien, tu ne l'aurais pas, ce sale défaut!...

— Non, mais ma femme l'aurait... C'est elle

qui serait jalouse, naturellement!... elles le sont toutes!... Alors, bien vite, je me dépêcherais de faire qu'il y ait de quoi... Je ne peux pas être soupçonné injustement... ça me met hors de moi... j'aime mieux avoir au moins le bénéfice de la chose... Ah! nous voilà à Orsay!...

— Et maintenant, faut nous trotter jusqu'à Vigneux...

En arrivant dans l'avenue, Pierre regarde sa montre et Moissy demande, inquiet :

— Est-ce que nous sommes en retard?... Je voudrais bien avoir le temps de me débarbouiller un peu avant le dîner, car je suis révoltant...

— Tu auras tout le temps que tu voudras!... Il n'est que sept heures et demie... mais les Sermaize sont arrivés, alors j'ai cru qu'il était plus tard que ça?...

— Comment sais-tu que les Sermaize sont arrivés?...

— Parce que je viens d'apercevoir une robe bleue qui se promène sous bois avec Fernand...

— Ça n'est pas ta sœur?...

— Non... elle est en deuil... d'où je conclus que c'est Antoinette, car je ne suppose pas que ce soit la mère Sermaize qui s'ébat sur la mousse avant le dîner... Du reste, m'man va nous dire ça...

Et Brissot s'élance dans le salon d'une glissade, fond sur sa mère qu'il embrasse et demande :

— Pas, m'man, que les Sermaize sont là?...

— Pas que je sache?... — répond la vieille dame en rajustant son bonnet — mais c'est pas la peine de me bousculer comme ça !... Tu as des mouvements de grand chien, mon pauvre Pierrot !...

Mme Brissot est une charmante vieille femme, au teint frais, aux cheveux blancs coiffés en bouclettes légères, qui se séparent en touffes des deux côtés de son front encore pur. Elle est vêtue d'une sorte de douillette de foulard d'un gris très doux, qui drape son buste mince et droit, et coiffée d'un bonnet, une sorte de nuage de tulle blanc orné de verveines grises.

En ce temps où la plupart des vieilles femmes durcissent leurs visages ridés sous des perruques jaunes ou noires, ce bonnet étonne agréablement l'œil par son élégance discrète et surannée.

— Bonjour Jacques !... — dit Mme Brissot en tendant à Moissy sa main fine et blanche — et merci de votre loge... Nous nous sommes amusés beaucoup, vous savez ?...

Et comme il baise affectueusement la douce petite main en s'excusant de sa tenue, la vieille dame affirme :

— Vous êtes très bien comme ça !... Allez vous brosser... Vous savez où est votre chambre?... Ah ! à propos !... vous allez dîner avec madame de Moissy !...

— Hein ?... — fait Jacques ahuri — Claudie vient ce soir?...

Et, tout de suite, il s'excuse de son « Hein? » intempestif.

— Oh !... pardon !... Mais comment Claudie...

— Comment?... Parce que votre femme a eu la gentillesse de venir me voir... Alors je lui ai dit que vous dîniez avec nous... je lui ai demandé de rester... elle a accepté... Et voilà !...

— Voilà !... — répète machinalement Pierre presque aussi ahuri que Jacques.

Mais comme il s'apprête à sortir avec son ami, Mme Brissot le rappelle :

— Reste un instant !... J'ai à te parler... pour les vins...

Dès qu'il est seul avec sa mère, Pierre demande :

— La petite Moissy dîne ?... Qu'est-ce que c'est que cette histoire là ?... Elle qui refuse toujours quand on l'invite...

— A tel point que j'avais cessé de l'inviter !... Oui... ben, aujourd'hui elle est arrivée me faire une visite à six heures et demie... Et gentille,

aimable, chatte, et gosse, comme elle sait l'être quand elle veut... Alors j'ai compris qu'elle voulait se faire inviter ce soir... C'était très net...

— Et tu l'as invitée?...

— Dame!... fallait bien!...

— La carte forcée?... Mais pourquoi, pourquoi a-t-elle voulu dîner ici?... pour faire quelque crasse à son mari, peut-être bien?... Où est-elle?...

— Dans le parc avec Fernand!...

Pierre pousse un hurlement :

— Ah!...

— Veux-tu bien ne pas crier comme ça!...

— Mais c'est que je viens de comprendre ce que...

— Moi aussi, j'ai compris!... Mais j'ai pas pour ça poussé des cris de putois...

— Voilà donc pourquoi, depuis plus de trois semaines, nous avons la joie de posséder Fernand!... C'est pas qu'il me gêne, d'ailleurs!... et il n'est pas méchant garçon!...

— Non!... mais il est plus ennuyeux qu'il n'est permis!...

— C'est lui, m'man, qui vous a demandé d'inviter madame de Moissy?...

— Ah! non!... Il a même eu l'air gêné quand je l'ai envoyé chercher... car il ne s'était pas

montré... Mais enfin, tout ça était arrangé entre eux... C'est clair comme le jour...

— Ça va jeter un froid...

— Oh!... Crois-tu?...

— Certes, je crois!... Quand nous allons avoir en face de nous la mine fermée, et le sourire, ou boudeur, ou méprisant de la petite Claudie, ça ne nous donnera pas d'entrain... à moi, du moins!...

— Si tu allais t'habiller?...

— Non... J'ai promis à Jacques de rester comme ça!... J'irai me donner un petit coup de fion tout à l'heure quand il sera descendu... J'en ai pour cinq minutes!... Il est embêté, ce pauv' Jacques!... sa pièce ne marche pas!...

— Est-ce qu'on peut déjà le savoir?...

— Il paraît que oui!... Il aurait pourtant besoin de gagner de l'argent...

— On a toujours besoin de gagner de l'argent... mais lui surtout!... Sa maison doit lui coûter les yeux de la tête...

— Il vit pourtant bien simplement!...

— Oui... mais très confortablement!... Jacques ne sait pas se passer de confortable... et puis, il aime les jolies choses,... il tient à recevoir...

— Oh!... si modestement!...

— Oui... très modestement !... N'empêche que son monstre de Frasie lui dépense un argent fou !... Tiens !... Veux-tu un détail ?... Une femme d'Elencourt qui nous vendait généralement des légumes au marché de Versailles est devenue inabordable depuis le départ de madame Dubreuil...

— Parce que ?...

— Elle a monté ses prix d'une façon exagérée, sous prétexte que la cuisinière des Moissy lui prend tout à ces prix-là... et qu'elle n'a pas besoin de vendre moins cher aux autres... Alors, moi, tu comprends, je ne m'amuse pas à payer un tiers en plus et j'ai donné l'ordre de lâcher Léontine... la femme en question...

— Mais pourquoi la cuisinière des Moissy veut-elle payer plus cher qu'il ne faut ?... je ne vois pas l'intérêt qu'elle a de...

— Et le sou du franc, bon nigaud !... Quand tu achètes pour cinq francs, ça fait cinq sous que tu empoches, alors que c'en est dix si tu achètes pour dix francs...

— Mais c'est dégoûtant !...

— Ah ! oui !... D'autant plus que ce pauvre Jacques, qui se donne tant de peine, ne peut même pas obtenir un plat à son gré... Tout ce qu'il demande est impossible à faire... ou, si on

le lui fait, c'est bâclé de façon à lui ôter l'envie de récidiver... Et on se moque de lui, on le débine...

— Qui ça, on?...

— Sa femme et sa cuisinière... C'est deux têtes dans le même bonnet...

— Dans le même bonnet est excessif... parce que la distance gêne pour...

— La distance!... Mais il n'y en a pas, de distance!... Tiens, sais-tu où la petite Claudie, qui va, comme tu le disais très justement tout à l'heure, nous décocher des regards et des sourires de mépris, prend son thé à quatre heures quand elle n'est pas sortie?...

— Dame, non?...

— Dans la cuisine, mon bonhomme! ..

— Est-ce possible?...

— Je le crois!... Car Frasie s'en vante, et les fournisseurs voient madame de Moissy attablée régulièrement dans la cuisine et causant... Tout ça, c'est évidemment de sales racontars, des potins de concierge, mais il y a aussi des choses qu'on n'invente pas et qui démontrent que Jacques est un serin...

— Vous êtes dure, m'man!... Mais il l'est autant que vous, car il se juge lui-même une « poire de première grandeur », comme il dit...

— Il dit juste!... Et tout ça...

— Méfiance, m'man!... V'là sa femme!...

Claudie entre fraîche, rieuse et chargée de fleurs. Sa robe de mousseline ressemble à un nuage bleu. Un très grand chapeau de paille d'Italie, trop lourd, trop enguirlandé de rubans et de fleurs, est posé sur le bourrelet de cheveux qu'il écrase et force à retomber jusqu'aux fins sourcils de la jeune femme. Et, dans l'inconscient effort qu'elle fait pour supporter ce poids, elle fronce légèrement la racine de son joli petit nez.

Le comte Fernand Brissot, qui la suit, est également chargé de fleurs. C'est un long garçon très mince, assez élégant, au visage régulier, aux yeux démesurément grands et peu expressifs. Il a le teint rose et les dents blanches. En somme, un joli homme, ou plutôt un homme joli.

— Comme vous êtes aimable, Madame, de m'avoir gardée à dîner!... — dit Claudie, qui vient gentiment s'asseoir sur un tabouret aux pieds de la vieille dame — j'ai fait une promenade ravissante!... Le parc de Vigneux est tellement beau!...

Puis se relevant, souple et jeune comme une petite fille, elle demande :

— Où faut-il mettre toutes ces fleurs?... Ne croyez pas que c'est moi qui les ai cueillies, au moins?... Non!... C'est le jardinier, et comme il allait venir de très loin les apporter au château, nous lui avons offert de nous en charger... Le jardinier fait dire que c'est les fleurs que la pluie d'hier a couchées et qu'il fallait les cueillir...

Mme Brissot regarde en souriant la jeune femme qu'elle trouve vraiment, en cet instant, agréable et charmante. Elle aime passionnément ce qui est joli, ce qui réjouit les yeux. Aussi son fils a-t-il coutume de dire : « Le plus grand plaisir de m'man, c'est de se rincer l'œil! »

Donc, la vieille dame se rince l'œil en regardant Claudie, qui demande encore :

— Voulez-vous que j'arrange les vases?...

Et sur un signe affirmatif, elle commande :

— Monsieur Brissot!... voulez-vous aller chercher de l'eau, s'il vous plaît?...

— De l'eau!...

Le beau Fernand, terrifié, regarde d'un air navré sa redingote gris perle et son pantalon gris souris.

Et Mme Brissot égayée, déclare :

— Ça n'est pas beaucoup dans la note de Fer-

nand d'aller chercher de l'eau!... Regardez-moi cette tête qu'il fait?...

— C'est vrai!... il fait une rude tête?...

Et la petite Claudie éclate de rire, d'un rire frais et pur, qui s'égrène dans la sonorité du grand salon. Elle rit, elle rit, gonflant son cou flexible et rond. Et la vieille dame, très amusée, se demande si elle n'a pas jugé un peu sévèrement la femme de Jacques.

Peut-être cette petite créature charmante n'est-elle frivole qu'en apparence?... Peut-être n'a-t-elle que des flirts, qui prennent des airs de liaison grâce à son imprudence et à son laisser-aller?... Peut-être n'est-elle que bavarde, et les racontars qu'on lui prête sur son mari, sa maison et ses amis, ne sont-ils qu'une fausse interprétation de réflexions humoristiques, mais faites sans méchanceté?...

Et Mme Brissot, qui est profondément juste, commence à se reprocher l'antipathie qu'elle a toujours ressentie pour la petite de Moissy. Elle regarde la jeune femme avec une vague bienveillance et lui dit :

— Maintenant que vous avez fini de rire... ou à peu près... voulez-vous sonner, ma petite Claudie, afin que l'on vous apporte l'eau que Fernand met tant d'empressement à aller chercher...

— Mais... ma tante... — balbutie le beau Fernand très embêté — je ne savais pas si... si c'était sérieux...

— Ah!... — fait gaiement Claudie — ce que vous êtes empoté, c'est rien de le dire!...

— Tu entends, mon garçon?... — insiste Mme Brissot en riant.

Les Sermaize font leur entrée et, la mine de Claudie devient moins aimable. Le colonel est un beau grand bonhomme bâti en force, superbe dans sa tenue de cuirassier qu'il n'abandonne presque jamais. Sa femme est gracieuse, encore jolie, et son fils Bernard est un lieutenant du même modèle que lui. Antoinette, charmante dans sa robe blanche, suit avec son cousin, et après avoir salué Mme Brissot, s'en va retrouver Claudie et l'aider à arranger les fleurs.

— Dieu! que j'aime les fleurs!... — déclare la jeune fille en plongeant son joli visage dans une gerbe de flox roses.

Mme de Moissy répond d'un ton indifférent:

— Ah!... c'est comme Jacques!...

— A t'entendre on croirait que tu ne les aimes pas, toi?... — demande Antoinette surprise.

— Mon Dieu!... je les aime, certainement... comme tout le monde!... Mais je ne suis pas malade parce que les fleurs du salon sont mal

arrangées, ni parce qu'il y en a de fanées... Enfin, je ne considère pas que les fleurs doivent être la première préoccupation de tous ceux qui m'entourent... tandis que Jacques, ça le rend insupportable!...

— Oh!... — fait la jeune fille conciliante — gentiment insupportable...

— Si tu veux!... ça dépend des goûts!... Dis donc, puisque tu le trouves si aimable, Jacques, rends-moi donc un service?...

— Lequel?...

— J'ai trouvé tantôt un petit chien... un fox tout jeune et drôle comme tout!... Aide-moi à obtenir qu'on me le laisse?...

— Comment, qu'on te le laisse?... mais monsieur de Moissy adore les bêtes!... il est auss ridicule que moi... ou presque!...

— N'empêche qu'il ne veut pas que j'aie de chien... D'abord à cause de son vieux Hibou que ça embêterait d'en voir un autre...

— Mais il est facile de ne pas lâcher les chiens ensemble... Puisque vous ne les laissez jamais seuls dans le jardin, il n'y a qu'à ne pas les promener aux mêmes heures...

— C'est pas tout!... Jacques prétend que je ne rends pas les animaux heureux... que je les soigne mal...

— Tu ne les soignes pas mal... tu ne les soignes pas du tout!...

— Comment?... Toi aussi tu dis ça?...

— Dame!... puisque tu m'en parles!...

— Alors, c'est vraiment ton idée que je ne rends pas les animaux heureux?...

— Très vraiment!... Tu ne le fais pas exprès... mais tu es trop étourdie, trop allante, trop personnelle, pour t'occuper d'un animal d'une façon suivie... C'est extrêmement embêtant!...

— Et je ne sais pas faire ce qui m'embête, dis-le tout de suite?...

— Mais je le dis!... — affirme Antoinette en riant.

— Mon cher Jacques!... — s'écrie le colonel de Sermaize en s'avançant au devant de Moissy qui vient d'entrer — merci de la bonne et amusante soirée que vous nous avez fait passer... Votre pièce m'a amusé plus que je ne peux le dire!...

— Merci!... — répond Jacques, en souriant le plus aimablement qu'il peut.

Ça l'agace d'entendre parler de cette *Fêlure* qui est un four, à son avis. Mais il serait très désolé de laisser voir cette petite faiblesse.

Mme Brissot, elle, regarde Claudie de tous ses yeux. Elle est frappée du changement qui s'est opéré dans la physionomie de la jeune femme

dès l'entrée de son mari. Comme elle retrouve bien, à présent, la petite bouche dure, les yeux froids et l'air de blâme, qui caractérisent la Claudie qu'elle connaît et qui, tout à l'heure, avait pendant un instant disparu. Et, justement Claudie parle. D'une petite voix sèche, elle interpelle Moissy :

— Tiens!... à propos de la pièce!... il est venu tantôt deux messieurs qui voulaient te voir de la part de monsieur de Bressuire...

— Ah! bah!... — fait Jacques stupéfait — il aurait trouvé des témoins!...

— Qui ça?... — demande Brissot — des témoins, pourquoi faire?... Tu ne te battrais pas avec Bressuire, je suppose?...

— Non... Mais à la suite d'une histoire... ridicule... au cours de laquelle je lui ai flanqué une calotte, je lui ai dit que si quelqu'un de sa famille ou de ses amis voulait prendre sa place je me tenais à sa disposition... Personne n'a dû accepter de prendre sa place, mais il essaie tout de même le coup des témoins... Témoins impossibles, ça va sans dire... D'ailleurs, ce n'est pas intéressant!...

— Mais si!... — grogne Pierre — c'est intéressant, au contraire!... Comment diable ne m'as-tu pas parlé de ça?...

— Parce que j'étais convaincu que ça n'aurait pas de suite... Tu penses bien qu'autrement tu aurais été le premier averti puisque tu aurais eu la corvée de marcher...

— Vous savez?... — dit Mme de Sermaize — que Bressuire épouse madame d'Autencourt?...

— Est-ce décidé?... — demande Bernard — on dit qu'elle a reçu des lettres anonymes qui lui rappellent les escroqueries de son futur mari, et les cochonneries au prix desquelles il vit à l'heure actuelle...

Mais Pierre Brissot affirme :

— Ben, ça l'excitera!... Elle se dira qu'il est beau d'opérer un sauvetage... ou bien elle ne croira pas un mot de ce qu'il lui jurera être d'infâmes calomnies...

— Qu'elle pardonne, c'est possible... c'est même certain... — dit Jacques — mais quant à croire à des calomnies, tu oublies que depuis quinze ans elle est au courant de la vie de Bressuire... Elle l'a vu passer en police correctionnelle, elle l'a vu chasser de partout... elle sait qu'il a été en prison et qu'il s'était fait, pour boulotter, le protecteur de vieilles grues...

Mme Brissot conclut :

— C'est, décidément, une femme bien sympathique!... Mais elle a le droit d'épouser toute la

population des boulevards extérieurs si ça lui plaît!... Ça ne regarde personne puisqu'elle n'a pas d'enfants...

— C'est parfaitement juste!... — dit le colonel de Sermaize — et Autencourt doit s'amuser en voyant ce qui se prépare... Là où lui mettait des formes, son successeur mettra vraisemblablement des coups...

— Ça sera joliment bien fait!... — dit gaiement Pierre — tout le monde y applaudira des deux mains!...

Fernand Brissot déclare, la mine contrite et le ton pénétré :

— Ce qui est bien triste, bien malheureux, c'est que tout ça retombe sur l'aristocratie!...

— Qu'est-ce que ça peut bien te faire?... — demande Mme Brissot d'un air narquois.

Son fils lui jette un regard où il y a des reproches et de l'amusement à la fois. Jacques et Antoinette — qui ont envie de rire — plongent brusquement leur nez dans leur assiette et affectent de manger avec un féroce appétit. Bernard rit à belles dents, tandis que le colonel et Mme de Sermaize, qui n'ont pas entendu ou pas compris, mais qui se rendent compte qu'il y a un froid, se regardent interrogativement.

Claudie, elle, a compris et entendu. Elle sauve la situation par une de ces boutades dont elle est coutumière, en disant tout à coup et à propos de rien, semble-t-il :

— Ah! zut!...

Fernand Brissot qui était devenu très rouge, commence à se remettre grâce à l'intervention providentielle de Mme de Moissy. Et la conversation interrompue s'apprête à reprendre son cours, lorsque un vieux domestique, au service des Brissot depuis trente ans, ramène au même point les idées prêtes à se disperser. Comme Fernand, embêté et préoccupé de l'effet produit par la réflexion de sa tante, a étendu distraitement la main sur son verre au moment où on allait le servir, le vieil homme demande avec un étonnement familier :

— Comment?... Monsieur le Comte ne veut pas de champagne aujourd'hui?...

Ce titre rappelle à chacun pourquoi on riait tout à l'heure. Et le silence continue.

— « Un ange qui passe!... » — dit Pierre Brissot — Quand j'étais gosse et que le bruit s'arrêtait subitement, ma bonne constatait dans ces termes cet arrêt momentané de la vie!...

— Monsieur de Moissy!... — crie Antoinette qui a trouvé une diversion — voulez-vous me

promettre de m'accorder quelque chose que je vais vous demander?...

— Quoi donc, ma petite Antoinette?...

Il appelle « Antoinette » la jeune fille qui, elle, l'appelle « Monsieur ». Il a vingt ans de plus qu'elle et l'a vue naître et grandir. Jadis il la tutoyait, mais il a tout à coup cessé, au grand déplaisir de Mlle de Sermaize, à la suite d'une assez longue séparation. Lorsqu'il revint habiter Versailles, après avoir passé deux ans en garnison à Auch, il s'était marié et Antoinette, qu'il avait laissée une gamine avec encore des mollets nus, était devenue tout à coup une grande jeune fille en robe longue. Alors, il avait inconsciemment modifié un peu sa façon de la traiter.

Il regarde en souriant Antoinette qui répond, têtue :

— Promettez d'abord... je vous dirai quoi après?...

— Et bien, je promets... et je ne m'engage pas à grand'chose... car vous êtes la discrétion même, je le sais!...

— Alors, voilà!... Claudie a trouvé un petit chien... un fox... un amour il paraît!... Elle voudrait le garder... elle a peur que vous ne vouliez pas...

— Que je ne veuille pas?... — répète Jacques stupéfait.

Puis, se souvenant tout à coup d'un détail, il reprend :

— Ah! oui... c'est vrai!... J'avais dit à Claudie que je ne voulais plus qu'elle eût de chien... parce qu'ils sont, en général, très malheureux... Elle...

Il s'arrête au moment de dire : « Elle les maltraite! » et achève :

— Elle ne s'en occupe pas!... Ils sont abandonnés aux domestiques, rudoyés, pas soignés... Alors, comme je ne peux pas voir ça... que ça m'horripile, que ça m'abrutit et m'énerve, je suis obligé de m'en occuper moi-même et je n'ai vraiment pas le temps!... Mon vieux Hibou me suffit!...

— Tu peux être tranquille!... — dit gentiment Claudie — je soignerai ce chien délicieux aussi bien que tu soignes Hibou... Es-tu content?...

— Oui... Hibou est très bien soigné... mais personne, sauf moi, ne s'occupe de lui!... Où...

Moissy allait dire : Où as-tu trouvé ce chien?... Mais cette fois encore il s'arrête. Un regard échangé entre sa femme et Fernand Brissot, vient de lui révéler deux choses qu'il

ne soupçonnait certes pas. La première, c'est qu'il y a entre eux une familiarité extrême, absolue ; la seconde, c'est que le chien n'a pas été trouvé, mais bien donné à Claudie par le beau Fernand.

Alors, une foule de détails inaperçus se pressent dans son esprit. Il comprend pourquoi elle a emmené « le Comte » Brissot dans sa loge, pourquoi elle est venue se faire inviter à dîner ce soir.

Dire que cette découverte le chagrine serait excessif. Non, elle l'agace simplement. Il se demande comment Claudie, si drôle, si spontanée (au point de vue de l'esprit), si primesautière, peut aimer, ou, si le mot est trop gros, distinguer, des gens aussi formellement incolores et embêtants. Car, c'est de toute évidence le type d'homme qui lui plaît !... Le Comte Gicquel est un vigoureux imbécile ; monsieur de Glane est un sot vaniteux ; Fernand Brissot un poseur qui n'a pas non plus inventé la poudre. Alors quoi ?...

Et, malgré lui, il admire sa femme assise à l'autre bout de la table. Il la regarde grignoter avec élégance les écrevisses bordelaises qu'elle tient à peine entre ses doigts fins, aux ongles durs et si rosés sans aucun maquillage. A côté

d'elle est le beau Fernand, un peu pâle, les yeux brillants, l'air éperdu en dépit de sa correction habituelle.

Et Jacques, crispé, se sent une envie folle de se lever et d'aller tirer les oreilles de ce trop joli garçon. Il n'éprouve aucune peine, cependant, et il n'a en ce moment pour Claudie, ni affection, ni tendresse. Non, il rage tout bonnement. Il rage comme un écolier à qui on a chopé ses billes, et il se juge profondément ridicule de rager ainsi.

Il est bien trop occupé de sa femme pour regarder ou même pour voir autre chose, sans quoi il apercevrait le doux visage d'Antoinette de Sermaize constamment tourné vers lui. Tout ce qui se passe dans son esprit, la jeune fille l'a deviné ou compris.

Elle avait si bien pris l'habitude de voir le grand ami, qu'elle aime innocemment de toutes ses forces, vivre dans l'ignorance de ce que tout le monde excepté lui apercevait, qu'elle s'inquiète aujourd'hui de le voir si bien instruit tout à coup.

— C'est la faute de cet imbécile de monsieur Brissot!... — pense-t-elle — Il est là qui regarde Claudie avec des yeux cuits!... Autant crier à tout le monde ce qui est!...

Car elle sait, ou du moins elle suppose que « cela est ». Son cousin Bernard lui a dit avoir vu quelques jours plus tôt, Claudie et Fernand Brissot entrer ensemble à l'hôtel Terminus.

Et comme elle observait qu'ils avaient pu y entrer le plus naturellement du monde, parce qu'ils s'étaient rencontrés à la porte de l'hôtel où chacun de son côté pouvait avoir à faire, Bernard avait expliqué :

— Oh! non!... Oh! pas du tout!... Madame de Moissy s'est précipitée dans l'hôtel comme si le feu était à ses trousses, et Fernand regardait à droite et à gauche, l'œil fuyant et inquiet!... Il avait l'air d'un blaireau qui va recevoir un coup de fusil...

Puis voyant la mine ennuyée de sa cousine, il avait conclu :

— Mais je suppose que tout ça est bien égal à monsieur de Moissy?... Il doit être fixé depuis longtemps sur la qualité morale de sa femme!... Et toi aussi, tu devrais être fixée?... je ne comprends pas que tu aies l'air de tomber de ton haut?...

— Pourquoi donc... — avait demandé Antoinette — crois-tu que : « ça est bien égal à monsieur de Moissy?... » Moi, je crois qu'il ne se doute de rien... si tant est qu'il y ait quelque

chose?... Mais je suis convaincue que, s'il se doutait, ça ne lui serait pas égal du tout...

— Je te demande pardon... Ça est toujours égal à un homme d'esprit... quand le cœur n'est pas dans l'affaire...

— Mais si le cœur est dans l'affaire?...

— Alors, c'est une autre paire de manches!... mais je veux espérer que ce n'est pas le cas de monsieur de Moissy...

Antoinette s'était tue. Sans qu'elle comprît exactement pourquoi, elle n'avait pas insisté sur « le cas de monsieur de Moissy ».

Après le dîner, tandis qu'elle respire sur la terrasse, un peu parce qu'elle a trop chaud dans le salon et beaucoup parce qu'elle voudrait qu'on la laissât tranquille un instant avant de lui demander de chanter, Antoinette entend une voix assourdie qui murmure :

— Eh bien?... qu'est-ce que tu en dis, Toinon?... Penses-tu qu'il soit fixé à présent, en admettant qu'il ne l'ait pas été encore?...

La grande ombre de Bernard se découpe sur la porte éclairée du salon. Il s'étire et déclare, sans laisser à sa cousine le temps de répondre :

— Ce qu'on était serré à cette sacrée table!... J'en ai la crampe, moi!... Nous ne pouvions pas,

Fernand Brissot et moi, manger du même plat... Nous alternions!... l'un ne prenait pas de ce que prenait l'autre et réciproquement... Sans ça nos coudes n'auraient pas pu remuer!...

— C'est parce que Claudie a dîné à l'improviste que l'on était aussi serré...

— Comment, dîné à l'improviste?... Mais p'pa a toujours dit que c'était pas la peine d'écrire pour remercier de la loge, parce que nous verrions ce soir monsieur de Moissy...

— Oui... monsieur de Moissy... Mais Claudie n'était plus invitée parce qu'elle ne venait jamais... Et puis, tantôt, elle est venue faire une visite à madame Brissot... c'est elle qui me l'a dit... Il était tard... alors madame Brissot l'a invitée...

— Une visite tard!... exprès!... Ben, elle en a un culot, ta Claudie!...

— Pourquoi « ma » Claudie?...

— Parce que tu la défends toujours!...

— Je la défends parce que, systématiquement, tu l'attaques... On dirait que tu ne peux pas la souffrir?...

— On dirait vrai!... — répond nettement Bernard de Sermaize — je n'aime pas madame de Moissy parce qu'elle a essayé contre moi son extraordinaire coquetterie... oui... extraor-

dinaire par son « excessivité », sa banalité, et son air bon enfant et sincère... et que je me suis laissé prendre comme un nigaud...

— Comment, tu es amoureux de Claudie!... toi?...

— Je ne le suis pas, ah! non, certes!... Mais je l'ai été passionnément... bêtement... Oh!... c'est ancien!... c'est quand j'étais à Saint-Cyr!...

— Comment n'ai-je rien vu?...

— Parce que tu n'étais pas là, vieux Toinon!... tu étais restée à Versailles pour soigner p'pa et moi j'étais à Pornichet avec m'man...

— Et Claudie était chez sa tante de Salindre cette année-là?...

— Tu l'as dit!... C'était la plus jolie femme de la plage... la plus élégante aussi... Et élégante sans avoir l'air!... avec des petites robes de quatre sous!... Bien que nous soyons du même âge, ou presque, je me considérais comme un gosse à côté de madame de Moissy...

— C'était d'ailleurs vrai...

— Encore plus que tu ne penses!... Donc, je me sentais, devant elle, timide et empoté... Mais elle eut vite fait de me mettre à l'aise en me traitant précisément en gosse... Elle était, avec moi, d'une familiarité extrême... au bain, elle

me chatouillait et, au tennis, elle me flanquait d'énormes coups de raquette sur le... dos... D'autres fois, elle fondait sur moi et nous nous livrions à des luttes, au cours desquelles elle me faisait saigner les poignets...

— Tout ça n'était pas de la coquetterie?...

— Que tu crois!... Et dans ce temps-là, je croyais comme toi... Je n'imaginais pas, quand je recevais sur le derrière un coup de raquette qui me donnait envie de hurler, que c'étaient les avances d'une coquetterie toute spéciale?... Eh bien, si!... Ça voulait dire : « Allez-y ?... vous pouvez marcher!... »

— Enfin, tu as fini par comprendre?...

— Non!... elle a changé ses batteries... Elle a commencé par me faire de l'œil. . mais je nous considérais tellement comme des camaros que, là encore, je n'ai pas compris!... Alors elle m'a frôlé... et puis elle s'est mise à ramasser les bouts de cigarettes que je jetais et à les fumer avec extase... ou encore, elle semblait prête à défaillir en respirant, la bouche entr'ouverte et les yeux révulsés, une fleur qu'elle avait prise à ma boutonnière... Alors, moi, comme tu penses, j'ai été fier et radieux... Après, elle m'a embrassé dans tous les coins... derrière les cabines ou les piliers de la pierre au Poisson... au cime-

tière... et jusque dans les tamaris du jardin, juste sous la fenêtre de m'man!... j'avais une de ces frousses!... D'autant que m'man, qui remarquait que je soignais beaucoup plus ma toilette, me répétait sans cesse : « Mais c'est pas possible, tu as un flirt!... » et tiquait sur toutes les jeunes filles et les jeunes femmes de la plage...

— Et ma tante non plus n'a pas deviné?...

— Rien du tout!... Quand nous sommes revenus, j'étais fou!... Madame de Moissy était restée à Pornichet... et je suis rentré à Saint-Cyr sans l'avoir revue!... Pendant deux mois elle m'a écrit des lettres... Ah! mâtiche! quelles lettres!... Note bien que si il y avait jamais eu quoi que ce fût de sérieux entre madame de Moissy et moi, je ne te raconterais pas tout ça...

— Je le pense bien!... Va donc!...

— Eh bien, j'avais fini par ne plus manger... ne plus dormir... j'étais maigre comme un coucou... Enfin, j'apprends que Claudie est à Versailles... Depuis trois semaines je ne recevais plus rien!... je devenais enragé... Un Dimanche j'aboule chez elle... Elle était là... seule dans son salon... en robe d'intérieur... je crois que ça s'appelle comme ça, ces robes exquises qui plaquent, qui flottent, qui dessinent tout, en ayant l'air de tout voiler?...

— Oui!... Continue...

— Elle n'a pas l'air ravi de me voir... Je veux lui baiser la main, elle la retire!... Je m'approche ahuri... elle se dresse d'un jet... et me regarde d'un air narquois que je n'oublierai jamais, en me disant tout bonnement :

— Monsieur de Sermaize... nous nous sommes conduits comme des gosses à Pornichet!...

Au moment où elle allait me débiter la fin de son boniment, la porte s'ouvre et le capitaine de Gallande qui entre, paraît tout à fait vexé de me trouver là... si vexé même qu'il ne le dissimule pas suffisamment... Il me roulait des petits pistolets d'yeux qui m'embêtaient beaucoup!... J'aurais dû m'en aller...

— Ah! oui! plutôt!...

— Mais je ne me rendais pas compte que le capitaine ne savait pas que je ne m'étais pas encore assis... Je croyais qu'il fallait faire au moins un semblant de visite... Alors je prends une absurde petite chaise dorée, qui se met à gémir comme une harpe quand je m'asseois dessus... J'aurais voulu être à Montmartre!...

— Mon pauv'bonhomme!... — fait Antoinette amusée — je te vois d'ici avec tes grandes jambes...

— Oui... je ne savais qu'en faire, de mes

grandes jambes!... Et j'étais là, à tourner bêtement mon casoar en pensant, tandis que je regardais avec envie le capitaine de Gallande, qui se tassait victorieusement dans un fauteuil : « — C'est maintenant lui qui l'embrasse dans les coins et dans le cou,... lui dont elle fume les vieux bouts de cigarettes... lui qui reçoit, si l'occasion s'en présente, des coups de raquette révélateurs... Enfin c'est lui qui est aimé!...

— Dieu que tu es bête!...

— Je l'étais surtout!... Car si je blague aujourd'hui, dans ce temps-là ça ne me faisait pas rire, va!...

— Ça ne devait tout de même pas être bien sérieux?...

— Pas sérieux!... Alors c'est que tu ne te rappelles pas le Dimanche où je suis rentré à la maison vers six heures... en claquant des dents... même qu'on m'a fait coucher *illico* et que p'pa n'a fait qu'un saut au bahut, après le dîner, pour dire qu'on croyait que j'allais avoir la fièvre typhoïde?...

— Oui... je me rappelle très bien ce soir-là... mais ça n'a été rien du tout!...

— Rien du tout?... enfin, si on veut!... Ben, c'était le jour où j'avais trouvé le capitaine de

Gallande installé chez madame de Moissy... Deux jours après, j'ai réintégré Saint-Cyr... mais j'ai plus fichu une secousse... et, si j'avais pas repêché le gosse d'un ouvrier qui se noyait dans le canal, j'arrivais dans les derniers... C'est grâce à ce beau trait, nullement prémédité, qu'on m'a collé des points de faveur...

— Pchttt!... Pas si haut!...

Antoinette a posé sa main sur le bras de son cousin. Elle lui montre Mme de Moissy qui vient de sortir du salon et descend dans le parc, bientôt suivie de Fernand Brissot.

— Dis-donc... je crois que c'est le moment de rentrer?...

— A moins que nous ne les suivions... ça serait peut-être rigolo?...

— Fi!...

— « Fi » pour le geste... que tu ne trouves pas suffisamment décoratif?... ou pour... pour ce que nous pourrions surprendre qui ne nous est pas destiné?...

— Mademoiselle Antoinette!... — appelle la voix éclatante de Pierre Brissot... — Maman vous réclame!... elle demande si vous voulez bien nous chanter quelque chose...

— Comment?... — dit Jacques qui s'avance à

son tour dans le cadre lumineux de la porte — vous êtes là dans le noir?...

Dans l'allée apparaît comme un ver luisant le feu du cigare de Fernand. Antoinette craint que Moissy n'ait l'idée de marcher vers cette sorte de feu follet qui s'éteint et se rallume dans la nuit. Alors, au lieu de répondre, elle s'élance vers la porte, saisit le bras de Jacques et répond d'une voix blanche en l'entraînant dans le salon :

— Justement !... nous rentrions !...

X

L'été a passé, monotone et attristé pour Jacques. Il n'a pas quitté Versailles et a travaillé d'arrache-pied pendant ces chaleurs qu'il exècre. Claudie est allée, villégiaturer chez des parents et des amis, et son mari qui, d'habitude, la laissait partir à regret, l'a vue s'en aller, cette fois, avec une paisible indifférence.

Depuis quelques jours, Mme de Moissy est revenue et la petite maison de l'avenue de Paris est égayée de nouveau par des rires frais et des robes claires. La vie, peu à peu, a repris son cours.

La Comédie rouvre avec *La Fêlure* et, quelles que soient les conditions où la pièce est jouée, c'est, en somme, une aubaine inespérée pour Moissy. L'affiche annonce la 81e représentation

et M. Raab a déclaré à Jacques que la pièce tiendrait l'affiche jusqu'au nouveau spectacle, c'est-à-dire, plus d'un mois. Un nouveau roman a paru et, cahin-caha, les choses marchent à peu près bien.

Mais Jacques se sent malade. Une lassitude immense, une sorte de perpétuelle courbature le terrasse absolument. Il a la tête douloureuse, les mains brûlantes et les pieds glacés. Tout travail un peu dur le fatigue et l'énerve.

Enfin, un beau matin, comme il veut se lever et se lève en effet, une sorte de syncope le force à se recoucher bien vite et Claudie, prévenue, envoie chercher le médecin.

— Qu'est-ce que j'ai, docteur ?... — demande Jacques dès que madame de Moissy est sortie de sa chambre, emportant l'ordonnance qu'elle va envoyer chez le pharmacien.

— Une extrême dépression nerveuse causée par la fatigue, le surmenage et tout ce qui s'en suit... Et puis, dites-moi ?... n'avez-vous pas eu quelque gros ennui ?... quelque contrariété très forte ?...

Il répond évasivement :

— J'en ai toujours !...

— Oui... Eh bien, il faudrait tâcher de vous reposer absolument...

— Ça, c'est impossible !...

— Il faut que ça soit, vous m'entendez ?... il le faut absolument... Vous ne travaillerez pas du tout, au moins pendant quelques semaines...

— Quelques semaines ?... Mais mon bon Docteur, vous êtes fou !...

— Bon... Et bien, essayez de travailler... Vous m'en direz des nouvelles ?...

— Je sais bien que je suis incapable de faire, pour l'instant, quoi que ce soit !... il est impossible que ça se prolonge...

— J'espère que ça ne se prolongera pas !... mais il faut vous soigner... ou alors vous deviendrez complètement neurasthénique !...

— Comment, complètement... je le suis donc un peu ?...

— Dame !... Comment appelez-vous le monsieur qui, sans avoir de maladie formelle, cesse tout à coup de boire, de manger, de dormir, et projette de ne plus se lever ?...

— Oui, je sais bien !... Mais ce mot de neurasthénie me dégoûte et m'effraie...

— Raison de plus pour vous soigner pendant qu'il en est temps !... Je vais vous faire des piqûres de cacodylate...

— Ça, jamais de la vie !...

— Parce que ?...

— Parce que l'idée de m'introduire des machins étrangers me fait horreur !... les piqûres de morphine, les sérums, même le vaccin, m'impressionnent désagréablement... Le remède serait pire que le mal...

— Ah ! bon !... très bien !... Comme c'est facile !... Voulez-vous prendre des gouttes ?...

— Oui... tout ce que vous voudrez !...

— Alors je vais vous donner du cacodylate en gouttes, mais l'effet sera beaucoup plus lent, je vous en préviens...

— Sans blague, Docteur, sans me ménager, sans me raconter des couleurs, dites-moi vraiment pour combien de temps j'en ai à ne pouvoir remuer ni pied ni patte... C'est pas par curiosité que je vous demande ça... ni par impatience... C'est tout bonnement parce que je n'ai pas d'autre argent que celui que je gagne... au jour le jour, c'est le cas de le dire !... Alors, vous comprenez, il faut que je sache à quoi m'en tenir... que je le sache positivement...

— Positivement, ce n'est pas possible, ça peut durer six semaines... ou six mois...

— Bigre !...

— La durée de la maladie dépend d'ailleurs beaucoup de vous... Si vous vous acharnez à vou-

loir faire un travail — qui sera inutile, je vous en préviens — vous pourrez traîner ça indéfiniment... si, au contraire, vous consentez à vous tenir tranquille, ça cédera vite... relativement...

La résignation et la patience ne sont pas les qualités familières de Jacques de Moissy. La pensée d'être malade, arrêté dans son travail, inutile en un mot, le désespère et l'affole.

Après le départ du médecin, il se laisse aller à une crise de découragement. Comment va-t-il faire pour trouver de l'argent?... Il a déjà tant de choses promises, payées, et pas faites, qu'il ne peut plus avoir recours de nouveau à des éditeurs. Les recettes de *La Fêlure* sont mauvaises et ce qui lui en revient est presque nul.

Enfin, il va écrire aux fournisseurs pour leur demander de ne les payer que dans trois mois, au lieu de les payer comptant. C'est ainsi que la plupart des gens règlent leur dépense. C'est ainsi que lui-même réglait lorsque Mme Dubreuil tenait la maison. C'est bien embêtant d'écrire ces lettres-là! Quel effort pour ses nerfs malades! Et parler à Claudie, donc!... ou à Frasie?.. A laquelle vaut-il mieux parler?...

— Le docteur Granval assure que ça n'est rien du tout!... — dit Mme de Moissy, qui rentre fraîche et pimpante dans la chambre de son mari —

Est-ce que tu ne vas pas descendre pour dîner?...

— Je descendrais volontiers si je pouvais... mais vrai, je ne peux pas !... — murmure Jacques énervé malgré lui — d'ailleurs, je ne mangerais rien... Si tu veux bien me faire monter du lait...

— Tu ne prendras que ça ?...

— Que ça... merci !... Et puis après je vais dormir...

— Bonsoir !... Si tu as besoin de quelque chose tu sonneras... Frasie et Thomas entendront très bien ta sonnette...

Claudie s'éloigne sans bruit, souple et discrète. Elle est bien trop intelligente et avisée pour contrarier son mari par des offres de service qui l'agaceraient sans plus. En effet Jacques, dès qu'il est malade, ne supporte dans sa chambre, ni la lumière, ni le va-et-vient. Il tient à être seul dans le silence et l'obscurité, et comme il ouvre toujours les fenêtres toutes grandes, il met entre elles et lui de hauts paravents qui empêchent le jour de lui fatiguer les yeux.

A peine Claudie est-elle partie que l'on frappe doucement :

— Entrez !... — crie Moissy qui, pour répondre, est obligé de faire un violent effort.

C'est la jeune femme qui revient. Elle semble gênée et demande d'une voix douce :

— Est-ce que tu pourrais nous donner un peu d'argent?... Nous n'avons plus rien... rien du tout!...

— Plus rien?... Attends!... C'est que je ne toucherai que demain... c'est-à-dire je toucherai... c'est une façon de parler!... Je ne pourrai pas aller à Paris demain... Enfin... je demanderai à Brissot d'y aller à ma place... Pour aujourd'hui... prends ma clef... là... dans le tiroir... as-tu mon portefeuille ?...

— Oui...

— Qu'est-ce qu'il y a dedans ?...

— Ce qu'il y a?... Attends... un billet de cinquante francs... et deux de cent...

— Eh bien prends ces billets... Et puis, écoute !... pendant que je suis en train, autant t'expliquer tout de suite... Demain soir je te donnerai mille francs que tu tâcheras de faire durer un peu...

— Mais c'est que...

— Attends!... Laisse-moi t'expliquer!... Comme je vais être malade pendant un certain temps et que, pendant ce temps, je ne pourrai pas me débrouiller comme à l'ordinaire, on ne paiera pas les fournisseurs... on fera, momentanément, comme faisait madame Dubreuil...

— Oh!... c'est bien embêtant!... Dans ce temps-là, on disait dans Versailles que la maison était une boîte...

— On dira ce qu'on voudra!... je m'en f...! — fait Jacques horripilé.

— Ne te fâches pas!...

— Je ne me fâche pas!... On fera ce que je dis... Demain, j'écrirai moi-même aux fournisseurs pour les prévenir que je suis malade et que je les prie d'attendre trois mois pour toucher leurs notes...

— Bon!... Ça sera comme tu veux!...

— Comme je peux, surtout!...

Mme de Moissy s'en va. Jacques la devine mécontente et il est embêté de ce mécontentement. Savoir que quelqu'un est contrarié par sa faute lui est odieux. Pourtant il a beau envisager la situation, chercher des combinaisons diverses, rouler des tas de projets dans sa tête alourdie, il ne trouve rien de mieux que sa première idée : demander un délai aux fournisseurs.

Et, dès le lendemain, il écrit les quelques lettres nécessaires et les remet à sa femme, ainsi que les mille francs que Brissot est allé toucher pour lui à Paris.

Puis, il s'engourdit. Il somnole des journées entières, sans voir personne, sans prendre autre

chose que du lait. Le moindre bruit le fatigue. Il ne peut s'intéresser à quoi que ce soit, ni même penser vaguement. Il lui semble que jamais plus il ne suivra une idée, il n'écrira une ligne. C'est à peine s'il lit les journaux. Il est formellement incapable du plus petit effort.

Claudie est très gentille pour lui. Elle vient chaque jour lui montrer sa mine fraîche et futée et, si elle ne reste pas auprès de lui, c'est qu'il ne supporte ni elle ni personne.

Il est visible que la présence de sa femme le fatigue. Sauf Hibou, immuablement couché au pied de son lit, il n'accepte aucun être vivant dans sa chambre et c'est sur la pointe des pieds que Thomas, ou Florine la femme de chambre, font l'appartement et apportent les bouteilles de lait.

Moissy se lève chaque matin pendant une heure pour faire sa toilette et laisser faire son lit et, chaque nuit, pendant une heure aussi pour promener son chien sans apercevoir personne.

Deux fois Pierre Brissot, venu pour le voir, a été congédié. Et lorsque Jacques s'est enfin décidé à le recevoir, ça été pour lui dire :

— Je t'aime bien, va, mon vieux Pierre, mais

je t'aimerais encore bien mieux si tu n'étais pas là !...

Toute préoccupation lui est devenue lointaine.

Son cerveau est vide, vide, et si léger! L'espèce de torpeur dans laquelle il vit lui paraît à présent très douce, très voisine de la mort. D'où il conclut que la mort doit être, en somme, une assez agréable chose, vers laquelle on glisse facilement et sans regret.

Cet état bizarre dure à peu près six semaines.

Et, tout à coup, un matin, Jacques après avoir fait sa toilette et tournaillé dans sa chambre, n'éprouve pas, comme de coutume, le besoin de se recoucher. Il lui semble qu'il a faim !... Il mangerait bien un œuf, du pain et du beurre. Il caresse Hibou avec plaisir et se dit que, par ce joli temps gris et humide qu'il adore, on serait bien dans le jardin pour lire les journaux. Il s'approche de son bureau et pense, en regardant le monceau de lettres duquel, ces jours passés, il se détournait avec horreur :

— Il va pourtant falloir ouvrir tout ça !...

Et quand le docteur qui passe, comme il a pris l'habitude de le faire, tous les cinq ou six jours, aperçoit en descendant de voiture son

malade installé sur un banc dans le jardin, il le salue de cette exclamation joyeuse :

— Eh bien !... Ça y est !... Sapristi !... vous pouvez vous vanter d'y avoir mis le temps, vous !...

Le docteur Granval est un ami intime des Moissy ou, du moins, de Jacques, car Claudie depuis quelque temps parle de lui avec aigreur.

Il regarde son malade en riant, lui tâte le pouls, et déclare :

— C'est parfait !... Vous voilà comme avant !...

Moissy proteste :

— Oh !... comme avant !...

— Oui, dans trois jours il n'y paraîtra plus !... mais je commençais à être embêté... C'était tenace...

— Alors docteur... — demande Jacques à qui, en même temps que la pensée, revient l'inquiétude du présent et de l'avenir — je vais pouvoir retravailler ?...

— Ah ! mais non !... — déclare nettement le docteur Granval — vous n'allez faire quoi que ce soit... Vous m'entendez bien, quoi que ce soit ?...

— Mais docteur...

— Il n'y a pas de... « Mais docteur... » Vous allez m'écouter, n'est-ce pas ?... Vous êtes guéri,

ou presque... Mais vous n'êtes pas remis de la secousse que vous venez d'avoir!... Songez donc que, hier encore, vous étiez dans un fichu état... Vous n'aviez pas de pouls, vous étiez absolument raplapla... Il faut, pour l'instant... et pendant longtemps encore... vous reposer absolument... absolument... Vous avez compris?...

— J'ai compris, mais...

— Sinon, vous allez retomber... Il vous faut trois bons mois de repos absolu... Vous ne ferez rien, rien que vous distraire le plus possible...

— Me distraire comment?...

— Comme vous voudrez !... Voyez des amis, allez au théâtre, promenez-vous beaucoup... et n'écrivez pas une ligne, pas une!... Est-ce clair?...

— Trop clair !...

— Si vous vous fatiguez, même un peu, très peu... vous allez nous faire de l'anémie cérébrale... Ah ! mais c'est que je ne plaisante pas, vous savez !...

— Mais, mon bon docteur, si je ne fais rien à présent, songez donc à ce que ce sera ensuite?... Je serai obligé de me tuer pour rattraper le temps perdu ?...

— Il vaut mieux vous tuer quand vous serez

tout à fait remis que vous fatiguer pendant votre convalescence...

Et agacé, le docteur Granval ajoute, bourru :

— Et puis, après tout, faites comme vous l'entendrez!... Vous êtes prévenu... et puis voilà!...

— Voulez-vous venir dîner avec nous jeudi pour fêter ma résurrection, Docteur ?...

— Oui, à jeudi!... Madame de Moissy est très enrhumée, il paraît?...

— Je ne sais pas?... — fait Jacques qui se reproche de s'être ainsi désintéressé des choses — est-ce qu'elle vous a fait demander ?...

— Non... c'est chez madame du Frénoy que j'ai su ça.. Alors, pendant que je suis là...

— Joseph!... — crie Moissy qui aperçoit près de la maison le petit domestique. — Joseph!... prévenez madame la marquise que le Docteur est là ?...

Le docteur Granval s'est assis de nouveau. Au bout d'un instant Joseph, un garçon de vingt ans à l'air un peu sournois, revient en disant.

— Madame la marquise s'habille... Elle viendra dès qu'elle sera prête dire bonjour à monsieur le docteur...

— Ah ! bon!... — fait le docteur Granval

qui se lève vivement — Si ce n'est que pour me dire bonjour, alors je me sauve... je suis pressé !...

Lorsque, quelques minutes plus tard, Claudie descend dans le jardin, elle est stupéfaite d'y trouver son mari. Et elle demande, souriante :

— Ça va donc mieux?...

— Ça va bien!... Tout à coup, je me suis senti presque comme avant cette maladie stupide...

— Tu vas déjeuner à table?...

— J'te crois!...

— Ça ne te contrarie pas que Marcelle déjeune?... Comme je ne pouvais pas me douter que tu serais là, je l'ai invitée...

— N'ai-je donc jamais déjeuné avec madame Douville?...

— Si, mais... comme tu es souffrant... ça va peut-être t'agacer ?...

— Pas du tout!... d'ailleurs, quand je dis que je vais déjeuner, c'est pas si sûr que ça!... Je préjuge peut-être un peu trop de mes forces... je suis tellement flapi... Et toi ?... il paraît que tu es très enrhumée?...

— Oui... depuis quinze jours...

— Tu ne me l'as pas dit... et, la maladie rend si égoïste que je ne m'en suis pas aperçu!... Pourquoi as-tu fait dire à Granval que tu des-

cendrais « pour lui dire bonjour » ?... Naturellement, il a conclu que tu n'avais rien à lui dire pour ton rhume et il est parti...

— Il a bien fait !... car je ne voulais effectivement rien lui dire...

— Tu ne voulais rien lui dire ?... — fait Moissy stupéfait — mais pourquoi ça ?...

Claudie lève la tête, avance les lèvres et répond délibérément :

— Parce que le docteur considère comme négligeable et insignifiant tout ce que je peux avoir, et qu'il dédaigne de me soigner....

— Pourquoi dis-tu ça ?...

— Parce que c'est vrai ?... Quand je lui explique ce que j'ai, il me fait : Pott !... pott !... pott !...

— Il te fait quoi ?...

— Cette espèce de petit grognement qu'il pousse quand il se fiche de quelque chose ou de quelqu'un... Alors je trouve inutile de lui parler de ma santé... et l'autre jour, je suis allée voir Boudier...

— Boudier ?... — murmure Jacques ahuri — Boudier ?...

— Oui !... — fait Claudie avec un peu d'embarras.

Si souvent elle a blagué cet excellent docteur Boudier, qui était le médecin de ses parents et

la soignait avant son mariage; si souvent elle a tourné en ridicule ses pronostics effrayants et ses remèdes anodins, que Jacques n'imagine pas qu'elle ait consulté ce brave homme qu'elle n'a pas revu depuis plus de dix ans et qu'elle déclarait volontiers jadis « un médecin pour rire ». A la fin, il répond :

— Tu as très bien fait d'aller consulter le docteur Boudier, puisque tu as plus confiance en lui que dans le docteur Granval...

Et après un silence, Moissy ajoute :

— Il viendra dîner jeudi, Granval !... Je vais demander aux Grèges de venir aussi... et aux Sermaize et à Pierre...

Claudie regarde attentivement le sable de l'allée. Elle ne semble pas avoir entendu. Alors, son mari demande, presque timidement :

— Ça ne gênera pas ?...

La jeune femme répond sèchement :

— Pourquoi veux-tu que ça gêne plus qu'à l'ordinaire ?...

— On ne sera pas trop nombreux, je pense ?... quatre Sermaize et deux Grèges, six... le docteur sept, Pierre huit et nous deux dix... Non !... c'est le compte habituel !... — murmure Jacques qui, décidément, se sent de moins en moins d'aplomb.

A mesure que lui revient la force physique et l'appétit de vivre, il lui semble que sa force morale diminue rapidement. Maintenant qu'il sort de cette torpeur, si profonde qu'elle l'empêchait même de penser, tous les tracas, tous les embêtements, toutes les tristesses qui l'assaillaient au moment où il est tombé malade, se pressent en foule dans sa tête encore meurtrie.

Il se dit que sa femme — qui ne l'aime pas et le trompe sans doute — est hostile à ses amis; que sa maison est mal tenue et que, de plus en plus, il lui sera difficile de mener le genre de vie duquel, pourtant, il ne saurait pas se passer.

La pensée de travailler pour mener une existence miteuse lui est insupportable. Il sent bien que si il en fallait venir là, alors il ne ferait plus rien du tout. Non parce qu'il ne voudrait plus rien faire, mais parce que, dans de telles conditions, il ne pourrait plus travailler.

— Est-ce toi qui feras le menu ou bien nous?... — demande Claudie.

— Je le ferai... Je le donnerai après le déjeuner...

— Bon ! bon !..

— Tu es bien belle !... — remarque tout à coup

Moissy, qui depuis un instant regarde sa femme — tu sors?...

— Oui... Nous devons aller au Salon d'automne cet après-midi, Marcelle et moi!...

Il semble à Jacques que Claudie a rougi.

Elle est très jolie dans son petit costume de foulard bleu à pois blancs, et elle serait tout à fait élégante si trop de bijoux ne lui donnaient un peu de vulgarité. Une lourde broche émaillée tire en avant le col ajouré de sa guimpe; une grosse gourmette, d'où pend un papillon de pierreries multicolores, entoure son cou, et une longue chaîne, coupée çà et là de perles, supporte une bourse d'or qui sort à demi d'une ceinture faite de mailles d'argent qui reluisent au soleil comme des écailles de poisson.

Au milieu de cet amalgame bizarre auquel son œil est accoutumé, Jacques croit apercevoir une note nouvelle. Cette chaîne coupée de perles?... Il ne l'avait pas vue encore! Et, machinalement, il demande :

— Tu as une nouvelle chaîne?...

— Nouvelle?.. Mais non!... — bafouille rapidement Claudie — tu l'avais vue déjà... C'est une chaine que j'ai eue chez Rambourg, tu sais bien?.. pour des vieux débris... un bracelet cassé,

une vieille montre... J'ai ajouté vingt francs et j'ai eu ma chaîne...

— Ah!... je ne savais pas!... et je n'avais sûrement pas vu cette chaîne...

— La trouves-tu jolie?...

— Très jolie!... Mais moi je déteste les bijoux dans la rue...

— Tout le monde en met!...

Quand Mme de Moissy a dit « Tout le monde fait telle ou telle chose! » elle a tout dit. Pour elle, la robe ou le chapeau que tout le monde porte; la pauvreté que tout le monde répète à satiété; le voyage que tout le monde fait; l'air que tout le monde chante, sont la robe, le chapeau, la phrase, le voyage ou l'air parfaits.

« Tout le monde », c'est, pour elle, à la fois l'autorité respectable, l'esprit subtil, et l'amateur éclairé.

Jacques répond :

— Je ne dis pas que tout le monde n'en met pas... mais ça n'en est pas plus joli pour ça!...

— Voilà Marcelle!... — s'écrie Claudie.

Et elle court au devant de la jeune femme qui s'avance dans l'allée.

Mme Douville est habillée très simplement. Son petit costume tailleur est fatigué, son chapeau fané. Et Jacques pense :

— Elle ne va pas aujourd'hui où va Claudie... Si elles devaient sortir ensemble, elle serait habillée autrement que ça !...

En apercevant M. de Moissy installé dans le jardin, la mine souriante de Marcelle se rembrunit soudain. Mais après réflexion, elle vient, d'un air heureux, le féliciter de sa guérison.

— Vous voilà tout à fait remis ?... A la bonne heure !...

Jacques s'est levé pour saluer la jeune femme. Il ne se sent pas très solide encore. Et comme le premier coup du déjeuner sonne, il dit à Claudie :

— Eh bien, je ne me trouve pas encore assez vaillant pour déjeuner à table... Veux-tu demander qu'on me fasse des œufs que Joseph me servira ici ?...

Par politesse, Mme de Moissy se croit obligée d'insister :

— Tu ne veux pas essayer de déjeuner avec nous ?... Je suis sûre que ça te ferait du bien... tu ne crois pas ?...

— Non, je ne crois pas !...

Jacques déjeune dans son coin avec beaucoup d'appétit. Il fait quelques pas dans le jardin et se promet d'essayer mieux tantôt ses forces... Il est si près du Parc !... En y entrant par la cour,

il en a pour cinq minutes à peine de marche. Un besoin de vivre, de remuer, de s'agiter le prend soudain.

Vers une heure, il pense au menu du dîner qu'il doit donner à Frasie, et se dirige vers la porte de son cabinet. Mais, au moment d'y entrer, il s'arrête et écoute. On parle au premier dans la chambre de Claudie, dont les fenêtres sont ouvertes, et les phrases qui arrivent à ses oreilles l'intéressent malgré lui.

— Alors... — crie la voix perçante de Mme Douville — je me sauve !... Jamais je ne serai à l'heure pour peu que je rate le premier tramway...

— Attends-moi une minute... — répond Claudie — je t'en prie, mon Marcellon !.. je lui ai dit que je sortais avec toi !... Ah ! à propos !... nous allons au Salon d'automne, tu sais ?...

— Ah ! bon !... Tu fais bien de me prévenir !... — répond la jeune femme en riant.

Jacques se demande pourquoi Claudie lui a menti, pourquoi elle lui ment toujours, puisque jamais il ne la questionne formellement. Tout à l'heure, quand il lui disait : « Tu es bien belle, tu sors ?... » il parlait pour parler et n'attachait aucune importance à cette question banale. Pourquoi donc lui a-t-elle répondu qu'elle allait au Salon d'automne avec Marcelle ?...

Et il se souvient du mensonge de l'été! De ce jour où, lui ayant dit qu'elle allait à Trianon, elle partait pour Paris dans le tramway où il venait de monter lui-même.

— Puisque, cette fois, elle m'a dit qu'elle allait à Paris, c'est évidemment qu'elle reste à Versailles!... — pense Jacques énervé.

Il regrette presque la torpeur des jours passés. Cette sorte d'engourdissement pendant lequel il n'a pensé à rien, souffert de rien, lui semble à présent très doux.

Il s'asseoit à son bureau et, avec peine, écrit le menu, tout simple et très court, qu'il doit donner à la cuisinière. Et tandis que sa main alourdie trace lentement les mots, il se dit, désolé :

— Il a raison, le docteur!... je serais, pour l'instant, incapable de tout travail!...

On gratte à la porte. C'est Claudie qui vient lui dire adieu. Et, en partant, elle demande :

— Toi, tu ne sors pas, naturellement?...

Et Jacques ment à son tour :

— Naturellement!... — affirme-t-il — je ne tiens pas debout!...

Dès que les deux jeunes femmes sont parties, il porte lui-même le menu à Frasie. La grosse petite femme va et vient affairée dans la

cuisine terriblement sale, où seuls les cuivres paraissent assez brillants. Elle promène sur son maître son petit œil luisant, et il semble à Moissy que ce regard lui rabote la peau. Puis elle constate :

— Alors, voilà Monsieur le marquis tout à fait bien?...

Et, aussitôt, elle ajoute :

— Ça ne va pas le fatiguer d'avoir tout de suite comme ça du monde ?...

Au fond, elle est enchantée de la reprise des dîners qui lui permettent de faire ses foins plus à l'aise. Mais c'est les convives qui ne lui plaisent pas puisqu'ils déplaisent à Mme la marquise. Elle fait remarquer d'un ton rogue, après avoir regardé le menu :

— Si nous avons encore monsieur et madame Grèges, il ne faudrait pas mettre un pâté... ils en avaient déjà un la dernière fois !...

— C'est bien loin, la dernière fois !... et d'ailleurs ça n'a aucune importance !... — répond Jacques agacé.

Mais Frasie riposte :

— C'est vrai qu'ils viennent si souvent qu'on est bien obligé de leur redonner les mêmes choses... C'est impossible de toujours les varier !... C'est comme pour monsieur Brissot et le Docteur... C'est la même chose !...

Et comme Moissy qui ne veut pas répondre s'apprête à sortir, elle le suit jusqu'à l'escalier et ajoute, cauteleuse :

— Que Monsieur le marquis prenne bien garde de ne pas se fatiguer, parce que, avec tout ça, va nous falloir de l'argent... Jusqu'à présent, on s'est arrangé, mais...

Elle s'arrête, parce que son œil suit le regard de Jacques qui semble s'attacher sur deux verres à demi pleins de vin blanc placés sur la table de la cuisine. Évidemment ces verres viennent d'être posés là. Une goutte coule encore lentement le long des parois. Or, Frasie sait que M. de Moissy ne veut pas que la cuisine soit transformée en zinc de marchand de vin. Il a l'horreur des beuveries et, d'autre part, Frasie qui a pris l'habitude de ne presque jamais aller ni au marché, ni chez le boucher, se fait tout apporter par les garçons des fournisseurs qu'elle paie ensuite, à moitié en argent, à moitié en consommations diverses. Jamais Jacques n'a fait lui-même d'observation à ce sujet parce que toujours il s'adressait à Mme Dubreuil, laquelle, terrifiée par la cuisinière, se gardait bien d'en souffler mot.

Depuis le départ de la gouvernante, c'est Claudie qu'il a priée de transmettre ses ordres,

puisque c'est elle qui, soi-disant, s'occupe de la maison. La jeune femme n'a pas donné d'ordres, mais elle a amicalement averti son amie Frasie qu'« il avait grogné et qu'elle eût à ouvrir l'œil. » « Il », pour la cuisinière et pour la marquise, c'est Moissy. Jamais elles ne le désignent autrement quand elles parlent de lui et, déjà à plusieurs reprises, il s'en est aperçu.

Pour l'instant, Frasie a cherché et trouvé un mensonge explicatif. Et c'est avec aplomb qu'elle déclare :

— C'est du vin qu'on nous a fait cadeau et que nous goûtions, nous deux Thomas !...

Malheureusement, elle ne parle pas assez haut pour être entendue de la pièce voisine. Croyant que le patron s'est éclipsé, un soldat sort de l'office. C'est un ignoble garçon, à la mine canaille tachée de son, à la bouche mauvaise, au regard sournois. Et comme il recule, gêné de se trouver en présence de M. de Moissy, Frasie, qui comprend qu'il faut payer d'audace, fait avec aisance les présentations.

— Ne vous cachez pas !... c'est Monsieur le marquis !... Monsieur le marquis c'est un *povre* garçon qui vient d'avoir bien peur !... Il arrive des grèves... il aurait pu attraper du mal...

— C'est un de vos parents?... — demande Jacques d'un air rogue.

— Oh! non, Monsieur le marquis!... C'est le garçon de chez madame Bourdin... qu'il fait son service militaire... Il est pour passer quelques jours chez ses patrons... Alors c'est lui qui est venu m'apporter un lapin que j'avais commandé...

— Ah! bon!...

— Ce *povre* garçon!... — reprend la cuisinière tendrement apitoyée — était en train de nous raconter comme il avait eu peur!...

Et comme Moissy garde le silence, elle conclut :

— Les grévistes auraient pu lui faire du mal si il n'était pas resté caché pendant trois jours au fond d'un fossé... Alors, on lui a offert un verre de vin pour le réconforter...

A côté du verre de vin, destiné à réconforter le lâche poltron qui sourit d'un air béat, Jacques aperçoit maintenant une pièce de vingt sous destinée sans doute à achever ce réconfort.

Et il s'en va, car il se sent une irrésistible envie de flanquer une pile à l'individu qui continue à sourire avec satisfaction. Mais lorsqu'il passe dans le jardin, devant les fenêtres de la cuisine qui est en sous-sol, il aperçoit, attablé

maintenant devant un morceau de fromage, l'immonde voyou au visage taché de son.

Narquois par tempérament, il ne peut s'empêcher de se blaguer lui-même, et il se fait cette réflexion :

— C'est tout de même cocasse !... Chez moi Claudie a ses amis, les domestiques ont les leurs... Il n'y a que moi qui ne peux pas avoir les miens !...

XI

Dans le Parc, le long du parterre d'eau, Claudie trottine pour rejoindre le comte Brissot, qui, depuis un moment déjà, fait les cent pas en l'attendant. Le beau Fernand paraît nerveux et inquiet. Mais à la vue de la jeune femme, son visage régulier se rassérène et il court à elle en disant d'une voix émue :

— Enfin!... Je croyais que vous ne viendriez pas!...

— C'est mon mari qui m'a retenue!... — déclare avec aplomb Claudie, qui s'est mise en retard tout bonnement en accompagnant son amie Marcelle au tramway.

— Ah!... — demande avec empressement le beau Fernand — il va moins bien?...

— Il va mieux!...

Le visage du jeune homme se rembrunit :

— Ah!... je croyais... je...

— Dites tout de suite que vous espériez?... — fait Claudie en riant.

— Eh bien oui, là!... Je mentirais si je disais le contraire... J'avais fini par m'accoutumer à cette idée que vous seriez bientôt veuve...

— Eh bien, je ne le serai pas!... Mon mari va bien... Ce matin, je l'ai trouvé installé dans le jardin où il lisait les journaux... et il aurait certainement déjeuné à table, s'il n'y avait eu à déjeuner Marcelle Douville qu'il déteste...

— Nous qui étions si tranquilles!... — murmure le comte Brissot avec regret.

— Ça n'est pas Jacques qui nous gêne beaucoup!.. — répond Claudie qui est en veine de sincérité.

— Non!.. mais enfin!... Vous ne lui avez pas encore parlé de divorcer?..

— Non!... Comment aurais-je fait?.. Hier encore, il avait le nez tourné contre le mur et ne disait pas un mot... Et ce n'est pas depuis ce matin que j'ai pu lui parler de quoi que ce soit, vous pensez?...

— Qu'est-ce que vous croyez qu'il dira?...

— Il poussera des cris de putois... je vous l'ai déjà dit!... Le divorce le dégoûte!... Ça heurte toutes ses idées religieuses...

— Il est si religieux que ça?...

— Il est très croyant... très catholique... Alors, naturellement, il ne peut pas accepter le divorce... et il ne l'acceptera pas facilement...

— Mais si je suis sûr de faire casser le mariage à Rome?...

— Il ne s'y prêtera pas!... du moins, je ne le crois pas... Et d'ailleurs, comment pourrait-on le casser, ce mariage?...

— Quant à ça, peu importe!... ça n'est pas notre affaire... Pourvu qu'on le casse, c'est tout ce qu'il faut, n'est-ce pas?...

— Évidemment!...

— Qu'est-ce que vous regardez?...

— Rien!... J'avais cru apercevoir des gens de Versailles que je connais... Dites donc?...

— Quoi?...

— Vous êtes sûr que votre tante Brissot ne se doute de rien?...

— Comment se douterait-elle?... Depuis que j'ai quitté Vigneux, je ne lui ai pas donné signe de vie... non plus qu'à Pierre!...

— C'est maladroit, ça!. .

— Possible!... mais j'ai la tête à l'envers... Je ne pense qu'à vous!...

— On a pu vous rencontrer quand vous venez

ici comme aujourd'hui... ou bien nous apercevoir quand nous nous voyons à Paris...

— Mais qu'est-ce qui vous fait penser ça, ma jolie chérie?...

— Je ne sais pas !... il me semble que votre tante Brissot me regarde d'un drôle d'air!... Quant à votre butor de cousin, il est à gifler...

— Qu'est-ce qu'il a fait?...

— Oh! rien de précis!... Il affecte de ne pas prendre garde à moi!...

— Il prétend que c'est vous qui prenez avec lui une attitude singulière...

— Moi?... Ah! Ouiche!... Avec ça que je me donnerais la peine de prendre une attitude quelconque avec ce monsieur!... Oh! la la!... La vérité, c'est que je ne peux pas le voir en peinture!... mais c'est tout!...

— Vous avez tort!... Jamais il ne m'a rien dit de désagréable sur vous...

— Je me demande ce qu'il pourrait dire?...

— C'est juste!...

— Il y a aussi votre famille à vous... Votre mère... votre frère, qui ne verront peut-être pas non plus ce mariage d'un œil bienveillant?...

— Oh!... pourquoi?... — répond mollement le beau Fernand.

— Mais parce que, sans doute, on aimerait

mieux vous voir faire un mariage riche?... Je sais bien que vous avez de la fortune pour deux, mais enfin...

— Je n'ai pas précisément de la fortune pour deux... mais puisque vous avez trois cent mille francs, votre dépense personnelle sera largement payée...

— Évidemment!... Mais on préférerait peut-être aussi que vous épousiez une femme plus jeune que moi... je vais avoir vingt-neuf ans bientôt, vous savez?...

— Vous avez l'air d'une gosse!...

Il est très vrai que Claudie, dans cette petite robe bleue toute simple, sous ce chapeau moins chargé d'ornements que ceux qu'elle a coutume de porter, paraît, avec ses yeux clairs, sa bouche fraîche et son teint rose, avoir à peine vingt ans.

Le comte Brissot la regarde avec satisfaction. Il pense que, non seulement il aura en Claudie une femme qui lui plaît beaucoup physiquement, mais encore que ce mariage, avec une personne aussi bien née, lui ouvrira d'emblée tous les salons du Faubourg. Il songe aussi que les trois cent mille francs de Mme de Moissy, joints aux cent mille qu'il possède, permettront de vivre à peu près confortablement,

à condition de villégiaturer chez les uns et chez les autres pendant la belle saison.

En faisant des placements avantageux, ces quatre cent mille francs pourront rapporter vingt mille francs de rente, lesquels vingt mille francs, dépensés en six mois, feront l'équivalent de quarante mille francs de revenu.

Car si le beau Fernand a, pour tout potage, cent mille francs, et si Claudie s'imagine qu'il a — comme elle dit — « de la fortune pour deux », ce n'est pas qu'il ait jamais cherché à faire naître chez elle cette illusion. Mais comme il est infiniment snob, comme il parle toujours de vie élégante, de gens chics, et qu'il semble étroitement mêlé au gratin mondain — qu'il n'a d'ailleurs jamais fréquenté — elle en a conclu, avec sa légéreté habituelle, qu'il devait être très riche. Et puisque les Brissot, ceux de Vigneux, ont une énorme fortune, il doit en être de même de leur cousin ! C'est, le plus souvent, de cette façon sommaire que se fabriquent toutes les convictions de Mme de Moissy. Elle donne volontiers à toutes choses les qualités et les proportions qu'elles doivent avoir, pour cadrer exactement avec l'usage qu'elle en prétend faire, ou le parti qu'elle en veut tirer.

Elle n'est, d'ailleurs, ni intéressée ni calcula-

trice. Ayant toujours eu de l'argent à peu près autant qu'elle en a voulu, elle en ignore totalement la valeur. Cette ignorance ne l'empêche pas de prêcher au besoin l'économie à son mari, de poser devant ses amies pour la femme économe et raisonnable avant tout, et d'affirmer — lorsque Jacques trouve la dépense excessive, — que, au contraire, grâce à Frasie, la maison ne coûte presque rien.

Aussi, n'est-ce pas la fortune qu'elle suppose au comte Brissot qui a entraîné Claudie vers lui. Pas un instant, cette fortune imaginaire n'est entrée pour elle en ligne de compte. C'est par son extrême vanité que le jeune homme a su la prendre. C'est en la regardant avec des yeux cuits — selon l'expression d'Antoinette de Sermaize — c'est en la bombardant de compliments exagérés, et surtout de compliments qui avaient pour objet et pour résultat de diminuer ses amies.

Que de fois il a répété, par exemple, en regardant d'un air de commisération profonde, la petite Lizon Cernay, qui a la peau un peu grise et quelques taches de rousseur, que : « la première beauté d'une femme est une belle carnation ». Or Claudie a une peau satinée et un teint éblouissant. Mais elle a aussi l'oreille fausse et

elle chante comme une seringue. C'est pourquoi, en écoutant l'admirable voix d'Antoinette de Sermaize, le beau Fernand déclarait que la musique est un art inférieur et la voix un article d'exhibition.

Ces compliments détournés, qu'elle jugeait délicats, ravissaient la jeune femme. Elle était profondément flattée qu'un homme aussi lancé, aussi beau, aussi chic, aussi supérieur que le comte Brissot, condescendît à l'apprécier et à la comprendre. Elle éprouvait pour lui une sorte de reconnaissance admirative qui, pour la première fois, faisait vibrer une note presque émue dans son petit cœur égoïste et sec.

C'était donc de très bonne foi et sans aucun calcul, aucune arrière-pensée, qu'elle s'était donnée au beau Fernand. Et maintenant encore elle l'admirait. Bien que le premier emballement eût pris fin presque tout de suite, Claudie continuait à gober cet ami si mal assorti à sa petite personne, spirituelle et primesautière avant tout. Et si parfois elle trouvait le comte Brissot ennuyeux, elle jugeait aussitôt que c'était parce qu'il est supérieur qu'il lui semblait tel.

Quant à Fernand, il avait tout d'abord courtisé Claudie parce qu'elle était, sans contredit,

la femme la plus chic, la plus réussie, du milieu dans lequel il la rencontrait régulièrement, avant de la retrouver à Versailles et à Vigneux. Puis, comme le charme de Mme de Moissy est très capiteux et très enveloppant, il s'était malgré lui laissé prendre par la gracieuse petite créature qui, avec une bonne grâce vraiment touchante, s'ingéniait à lui plaire et se complaisait à l'adorer. Et, peu à peu, était née cette idée de mariage, que la maladie inopinée de Jacques avait semblé d'abord favoriser.

— Qu'est-ce qu'il a eu, en somme, Monsieur de Moissy?... — demande le comte Brissot, que cette brusque guérison dérange dans ses projets.

— Je ne sais pas!... Le docteur Granval avait parlé d'une crise aiguë de neurasthénie, mais il avait annoncé que ça durerait beaucoup plus longtemps... Aujourd'hui Jacques m'a paru guéri... alors ça ne doit pas être ça!...

— Quand nous reverrons-nous, ma chérie?...

— Nous revoir?... déjà?... — dit Claudie en souriant.

— Mais aujourd'hui, ça ne compte pas!...

— Comment, ça ne compte pas?...

— Non!... dans ce Parc humide!... c'est sinistre!... Et puis, nous n'avons parlé que de

choses tristes... Voyons, Chérie?... dites?... quel jour?...

— Eh bien... Vendredi, si vous voulez?...

— Comme c'est long!... Vous ne voulez pas plutôt jeudi?...

—Impossible, jeudi !... Nous avons du monde à dîner !... Jacques est enragé pour inviter des gens !... C'est une monomanie !

— Si il m'invitait, au moins ?...

— Quant à ça !... — fait Claudie, qui éclate de rire malgré elle — je crois que vous auriez tort de l'espérer !...

— Ah !... il ne m'aime pas?...

— C'est pas qu'il ne vous aime pas... — commence étourdiment la jeune femme — mais il...

Elle s'arrête court, et le beau Fernand répète interrogativement :

— Mais il... quoi ?...

— Rien !... — murmure Claudie qui est devenue toute rouge — je ne sais plus du tout ce que je voulais dire !...

— Vous le savez très bien au contraire !... et vous ne voulez pas me le dire parce que c'est probablement très blessant...

— Oh !... blessant n'est pas le mot !... mais...

— Mais quoi ?... Allons !... dites ?...

— A quoi bon ?...

— Je vous en prie?...Vous voulez donc que je suppose que monsieur de Moissy tient sur moi des propos abominables ?...

— Oh ! pas du tout !... Il dit que vous êtes embêtant comme la pluie !... un point, c'est tout !... et ça n'est pas bien méchant ?..

— Comment donc !... mais c'est charmant !...

— Vous voyez bien que vous êtes vexé ?...

Tout à coup Claudie s'arrête brusquement, se jette dans les arbres et saisissant brusquement le bras du Comte Brissot l'y entraîne avec elle.

— Mais... mais... prenez garde !... On peut nous voir !... — observe Fernand interloqué.

Mme de Moissy hausse les épaules.

— Aimez-vous mieux vous jeter dans Antoinette... Elle arrivait droit sur nous !...

— Antoinette ?...

— Antoinette de Sermaize !...

— Ah ! Oui !... C'est une de vos amies ?...

— C'est surtout une amie de mon mari !... — répond Claudie d'un ton si coupant que le beau Fernand, d'ordinaire peu perspicace, est frappé de l'intonation et questionne :

— Vous avez dit ça drôlement ?... est-ce que...

— Est-ce que quoi ?...

— Enfin, vous avez mis dans ce que vous disiez, ou du moins j'ai cru voir que vous mettiez une intention qui... une... une.....

— Voulez-vous un peigne ?...

— Plaît-il ?.... — fait le Comte Brissot, les sourcils relevés dans l'effort qu'il fait pour comprendre, car l'argot est pour lui lettre morte — je n'ai pas saisi ce que vous avez dit... je vous demande pardon de vous faire répéter ?...

— Il n'y a pas de quoi !... Je vous ai offert un peigne pour démêler vos paroles et peut-être bien aussi vos idées?...

— Un peigne ?... — répète le beau Fernand ahuri.

— Pchutt !.. — murmure Claudie — la vlà !...

Antoinette de Sermaize vient de dépasser le massif derrière lequel Mme de Moissy et le Comte Brissot se sont cachés. Elle file d'un pas élastique et allongé et disparaît bientôt au tournant de l'allée.

— C'est singulier !... — murmure Fernand étonné — elle n'a pas la taille fine et pourtant elle est magnifiquement faite... Cristi !... Quelle allure !... Elle marche comme un grand fauve !...

— Ah !... — fait ironiquement Claudie — c'est joli de marcher comme un grand fauve ?...

— Joli... je ne sais pas... c'est plutôt beau...

très beau !... On n'est plus habitué, avec les corsets si longs et si serrés des hanches, à ces démarches souples et harmonieuses... et dame ! ça vous change des petits pas serrés... des genoux qui tricotent, etc... etc...

— J'ai comme une vague idée que mon mari est de votre avis ?...

— Ah !...

— Oui !... Il affecte comme vous de priser tout particulièrement les corps très souples et très libres... probablement parce que j'ai l'habitude de porter un corset... comme tout le monde !...

— Vous avez bien raison, car, telle que vous êtes, vous êtes exquise !... et vous le savez bien !...

— Moins exquise sans doute que si je marchais comme un grand fauve et sans corset ?...

— A quoi bon comparer ce qui n'a pas le moindre point de ressemblance ?... — bafouille le pauvre Fernand qui s'aperçoit qu'il a gaffé.

Mais Claudie, froissée dans sa vanité, insiste :

— Vous voyez bien... Vous répondez à côté ?... Voulez-vous répondre à ma question, oui ou non ?...

— Oui... Oui...

— Eh bien, qu'est-ce qui vaut le mieux, qu'est-ce qui, en général, plaît le plus : une jolie taille — ou du moins ce qu'on est convenu d'appeler une jolie taille — ou une taille carrée, mais libre comme celle d'Antoinette de Sermaize?...

— Une jolie taille, naturellement!... — dit précipitamment le jeune homme qui tient à réparer sa maladresse — la taille de mademoiselle de Sermaize en tant que taille n'existe pas... Elle-même est d'ailleurs plutôt laide...

— Il y a des hommes qui ne sont pas de votre avis!...

— Alors pourquoi, à vingt-cinq ou vingt-six ans, n'est-elle pas encore mariée?... Ma tante Brissot m'a dit qu'elle a une jolie fortune...

— Si Antoinette n'est pas mariée, c'est qu'elle est trop difficile...

Et après une pause, Claudie conclut :

— Ou qu'elle a une passion malheureuse!...

— Une passion malheureuse?... — répète le beau Fernand qui n'entend pas à demi-mot les choses — et pour qui donc, mon Dieu?...

— Ah!... voilà!... — fait Mme de Moissy d'un petit air méchant — on ne sait pas!... Il n'y a que moi qui, peut-être, m'en doute un peu...

— Pourquoi vous?...

— Parce que je suis aux premières loges pour voir...

Tout à coup, Claudie met sa main en abat-jour sur ses yeux, regarde au loin et s'écrie :

— Ah!... Zut!... mon mari qui s'amène!... Mon mari avec Antoinette!... Ah! Chouette!... nous n'avons plus besoin de nous cacher!...

Mais le beau Fernand, toujours correct, se précipite dans une petite allée et détale sans se retourner, en criant à Mme de Moissy stupéfaite :

— Faites ce que bon vous semble!... mais moi, je ne veux pas me mettre dans mon tort!...

Un instant Claudie hésite. Puis finalement elle le suit, en se disant à part elle :

— Quel pleutre!...

XII

Vers quatre heures, Jacques de Moissy s'est décidé à sortir. Sa conversation avec Frasie l'a écœuré. Cette lutte, qu'il lui faut soutenir chaque fois qu'il veut recevoir ses amis, le fatigue terriblement.

Il appréhende maintenant ce dîner qu'il a voulu donner, malgré la résistance de sa femme et de sa cuisinière, les deux personnes dans la dépendance desquelles il est en train de tomber de plus en plus.

Certes, s'il n'avait à la première heure écrit à ses amis pour les inviter, il reculerait devant les ennuis qu'il sait inévitables.

Et, en même temps qu'il regrette d'avoir agi avec trop de précipitation, il se dit qu'il lui faut prendre une décision qui lui assure, au point de vue de ses relations, une relative indépendance.

Qu'est-ce qu'il peut faire? Avouer franchement à ses amis préférés que sa femme ne peut pas les sentir et s'organiser pour les recevoir ailleurs que chez lui. Ça serait terriblement ridicule! Mais quoi?... Il lui faut, ou prendre ce parti, ou renoncer à son unique distraction, qui est de causer chaque semaine pendant quelques heures avec les amis intimes qu'il aime et ne peut voir que de cette seule façon.

Alors, il se dit :

— Je vais passer aux Réservoirs et demander ce que coûterait un dîner très modeste, analogue à ceux que je donne chez moi?...

Quand il se trouve dans l'avenue de Paris, il semble à Jacques que ses jambes flageolent. La tête lui tourne et son cœur bat à coups pressés. Décidément il n'est pas encore très d'aplomb et il lui faudra du temps pour se remettre.

L'idée de traverser la cour du Château l'effraie. Il marche difficilement sur les gros pavés inégaux. Le sifflet des trains et les sirènes des tramways déchirent ses oreilles. Tout son corps lui semble douloureux et meurtri.

Lentement, avec une peine infinie, il se traîne jusqu'à l'hôtel des Réservoirs.

A la porte et dans la cour, les autos bourdonnent, les chauffeurs grouillent et s'interpellent.

Jacques assourdi, effaré, voudrait bien n'être pas sorti. Il craint de s'évanouir. C'est ça qui serait ridicule!...

Enfin il est dans un des bureaux de l'hôtel. Heureux d'être assis, il explique paisiblement ce qu'il désire, mais, comme il est connu, il n'ose pas dire que c'est de lui qu'il s'agit. Un de ses amis voudrait donner, régulièrement, une fois par semaine, un petit dîner tout simple... Rien n'est plus facile, lui dit-on. S'il veut bien attendre un instant, on va établir le prix.

S'il veut attendre?... Mais il ne demande que ça!... L'idée de se remettre en route lui est insupportable, à tel point qu'il a presque envie de coucher aux Réservoirs. Il se sent le cerveau vide et le corps profondément las.

Le maître d'hôtel revient, trop tôt à son gré, rapportant les prix, et ces prix sont si modérés que Moissy se dit stupéfait :

— Ça me coûterait moins cher de recevoir mes amis aux Réservoirs que chez moi!... Faut-il que je sois poire, tout de même, de me laisser voler comme ça!...

Puis il réfléchit que, s'il est volé, du moins il est tranquille... relativement, ce qui, pour lui, est nécessaire avant tout. Jamais de criailleries, de discussions entre les domestiques. Jacques ne

demande qu'une chose, c'est que, chez lui, tout demeure dans l'état actuel.

Oui, mais quand Claudie et Frasie — qui, à elles deux, ont bien fait tout ce qu'il faut pour amener Moissy à une décision quelconque — sauront que c'est aux Réservoirs que les dîners ont lieu, elles feront de la musique, certainement.

Et quel ennui aussi pour Jacques, de mettre tout le monde au courant des difficultés qu'il a chez lui.

Tandis qu'il ressasse toutes ces choses, M. de Moissy s'est remis en chemin. Le Parc, si beau au soleil couchant, l'attire, et, malgré sa lassitude infinie, il se décide à le traverser avant de rentrer. Et il s'asseoit sur un banc le long d'une charmille. L'air du soir lui fera du bien.

Sa maison, lorsqu'il travaille, lui est agréable en dépit des chagrins et des contrariétés qu'il y rencontre depuis quelque temps. Claquemuré dans son appartement où il vit seul avec Hibou, il voit fuir le temps très vite. D'autre part, le jardin qu'il adore et où il ne va guère que la nuit, ou de si bonne heure qu'il n'y rencontre jamais personne, et la nuée de moineaux qu'il nourrit, suffisent largement à occuper ses heures de repos.

Mais dans l'impossibilité momentanée où il se trouve de travailler, l'idée de rentrer chez lui est pénible à Jacques, et il recule tant qu'il peut l'heure du retour. Effondré sur le banc, la mine tirée, les membres las, il regarde avec envie les bébés joufflus qui se poursuivent dans l'allée et viennent se cogner contre lui. Les étrangers élégants qui villégiaturent depuis quelques années à Versailles, amènent quelquefois dans le Parc de merveilleux enfants.

Ces bébés anglais fermes et roses, si beaux tant qu'ils sont petits, avec leurs nurses vêtues de piqué blanc et coiffées du petit béguin noir qui rend gentilles les plus laides, amusent monsieur de Moissy.

Il aime passionnément les enfants, les animaux et les fleurs. Sa joie eût été d'avoir de beaux garçons, et c'est avec cet espoir qu'il s'est marié. Mais, tout de suite, il a compris que Claudie ne voulait pas d'enfants et elle n'a d'ailleurs pas cherché à lui donner le change. Très nettement elle lui a déclaré que, d'abord, elle tenait à sa taille, et que, ensuite, la pensée de « demeurer estropiée » lui était insupportable. En vain Jacques a-t-il essayé de lui démontrer que, grâce à Dieu, les femmes « estropiées » étaient rares, et que la conservation de la taille est uniquement une

affaire de soins, Claudie n'a rien voulu savoir.

Et le plus drôle, c'est que le monde la plaint de n'avoir pas d'enfants! Les mamans, qui voient leurs moutards accablés de caresses et de cadeaux par la jeune femme, s'apitoient volontiers sur « le chagrin de cette pauvre petite madame de Moissy ». Jacques se sent méprisé pour cause d'incapacité. Il est notoire qu'il ne peut donner à sa charmante petite compagne qu'un bonheur incomplet. Lui, naturellement, ne peut pas sans ridicule, protester contre des accusations qui ne se formulent pas de façon précise.

Et lorsqu'une amie ou une admiratrice de Claudie, lui dit au cours d'une quelconque conversation : « Vous qui n'aimez pas les enfants! » c'est tout au plus s'il ose répondre : « Moi... mais je les adore!... »

Il n'a d'ailleurs pas souvent l'occasion de répondre cela. De plus en plus, les relations de Claudie ne sont pas celles de Jacques. Il n'entend parler que de gens qu'il ignore totalement. Peu à peu, il se rend compte de la singulière situation que lui fait la nouvelle attitude de sa femme. Elle vit, non plus avec lui, mais à côté. Seulement, tandis qu'elle colporte sur lui des légendes plus ou moins vraies, Jacques s'est

abstenu de dire d'elle un seul mot jusqu'ici.

Sauf à Pierre Brissot, qu'il a interrogé pour connaître l'opinion que le monde a de Claudie, il n'a jamais parlé à qui que ce soit de ses déboires et de ses chagrins. Déboires et chagrins négatifs, d'ailleurs! Car, avant de se savoir trompé, Moissy n'avait aucun reproche grave à faire à la jeune femme. Certes, elle s'est toujours désintéressée complètement de sa maison et de son mari, mais elle a un gentil caractère, aimable et égal. Elle ne se gêne pour personne, mais n'exige pas non plus que l'on se gêne pour elle, et jamais, ou presque, elle ne fait de scènes, ne crie et ne se plaint.

Elle vit dans la contemplation de soi et la fréquentation continuelle des relations qui ont, pour l'instant, l'heur de lui plaire.

Moissy est tiré de ses réflexions par un choc, et son chapeau de paille roule dans l'allée. Un petit garçon tout drôle, l'air malin, la frimousse ruisselante de santé et de joie, vient de lancer exprès sur lui son ballon. Jacques s'en empare et demande :

— Si je le gardais, ton ballon... qu'est-ce que tu dirais ?...

— C'que j' dirais — répond le petit qui fait un

trou avec son pied dans le sable — j'dirais qu'vous êtes un voleur !...

— Vraiment !... — fait Moissy amusé — Dis donc, puisque tu sais si bien donner un nom au monsieur qui prend le ballon, comment appelles-tu le petit garçon qui jette exprès son ballon sur la tête du monsieur ?...

— L'ai pas jeté exprès !...

— Répète-moi un peu ça sans rire ?...

— C'est pas exprès, que j'vous dis !... — répète le gamin parfaitement sérieux.

— Oh ! oh !... Ça n'est pas très joli d'être un petit garçon effronté, mais c'est très laid d'être un petit garçon menteur...

— Ben, oui !... C'était pour voir si vous dormiez !... y avait si tellement longtemps qu'vous aviez bougé !...

— A la bonne heure !...

Une bonne s'approche, une bonne française et très simple qui constate, étonnée :

— Comment ?... Tu es là à ennuyer ce monsieur !...

— Il ne m'ennuie pas !... — affirme Jacques — au contraire... Il est bien gentil !...

Et, se tournant vers le gosse, il demande :

— Quel âge as-tu ?...

— Cinq ans...

— Comment t'appelles-tu?...

— Jean Mézeray...

Mézeray!... Moissy sait ce nom comme il sait beaucoup d'autres noms de Versailles, mais sans connaître les gens qui les portent. Il vit tellement isolé par son travail qu'il a fini par n'avoir plus avec le monde aucun contact.

— Allons! Viens Jeannot!... — dit la bonne.

Mais le petit bonhomme, qui est venu s'appuyer contre les jambes de Moissy, ne semble pas disposé à obéir. Et comme la bonne insiste, il se cramponne au banc et explique.

— Non!... pac'que c'est ici qu'la tante Nette va apporter l'ballon!...

— Encore un ballon!... — fait Jacques en riant.

Le petit qui comprend l'allusion répond, en riant aussi:

— Pas un pour vous j'ter!... un qui vole!... un gros!... un rouge!...

— Tante Nette ne viendra peut-être pas?... — insinue la bonne.

Mais le gosse affirme, résolu:

— Pisqu'elle a promis, elle viendra!... et d'abord, la v'là, la tante Nette!...

Et il s'élance vers Mlle de Sermaize qui arrive presque en courant au-devant de lui.

En apercevant Jacques, Antoinette s'est brusquement arrêtée. Son fin visage se colore, et c'est d'une voix un peu enrouée qu'elle murmure :

— Comment?... Vous voilà debout!... Oh! que je suis contente!...

Des larmes roulent dans ses yeux clairs. Elle regarde Moissy d'un air ravi, sans plus rien dire.

Contre la jupe de « la tante Nette », le petit Jean doucement se frotte. Et, lassé enfin de voir qu'elle ne fait pas attention à lui, il demande craintivement :

— Et l'ballon, tante Nette?...

La jeune fille tend vers lui un paquet et explique :

— Le ballon, mon pauv'gros!... J'ai pas pu l'avoir... ça sera pour un autre jour.. Voilà un fouet et une toupie pour te consoler...

Puis, se tournant vers Moissy, elle demande étonnée :

— Comment diable se fait-il que vous soyez ici avec Jeannot?...

— Comment diable se fait-il que vous ayez un neveu dont j'ignorais l'existence?...

— Jeannot n'est pas mon neveu!... c'est le fils d'une amie intime à moi... Il m'appelle la

tante Nette, parce que je ne veux pas qu'il m'appelle mademoiselle, et que sa maman ne veut pas qu'il m'appelle Antoinette tout court... Mais parlons de vous?... je suis ahurie de vous trouver là!... Hier, à quatre heures, chez vous, on m'a dit que vous n'alliez pas mieux...

— Qui est-ce qui vous a dit ça?...

— Le petit Joseph!... Il m'a dit que vous ne descendiez pas... qu'on ne vous voyait pas du tout... que vous ne preniez que du lait...

— Tout ça était exact hier à quatre heures... et même plus tard!... C'est ce matin que je me suis senti tout à coup presque bien... Ça est venu subitement... comme était venue la maladie...

— Ce que je suis contente, si vous saviez!...

— Vous êtes gentille!... Moi aussi, je suis content de ne plus me sentir là, abruti, inutile, comme une plaque!...

— Oh!... comme une plaque!

— Eh oui!... absolument!... Je ne suis d'ailleurs pas encore très fringant, vous savez?... et il faut même que je rentre... je me sens horriblement fatigué... je voudrais être arrivé!...

Jacques se lève du banc et Antoinette propose :

— Voulez-vous que je vous accompagne jusque chez vous ?... Il faut que je rentre moi aussi !... au revoir, mon Jeannot !... Tu diras à ta maman que j'irai demain comme c'est convenu... Ou plutôt, vous, s'il vous plaît, Léonie, vous le direz à Madame parce qu'il oubliera sûrement...

Mais le petit se hérisse.

— Pourquoi donc qu'j'oublierais ?... j'oublie jamais c'que tu m'dis !...

Il s'approche càlin d'Antoinette qui l'embrasse.

— Adieu, mon loup !... Adieu, mon gros bonhomme !...

— Adieu, la tante Nette !... tu sais, j'm'amuse avec la toupie normément...

— Normément !... Allons tant mieux !...

— Autant qu'avec le ballon qui aurait été rouge...

— Tu l'auras, tu sais le ballon !... — promet Antoinette qui a compris le rappel.

— Comme elle tourne à gauche, se dirigeant vers la sortie des Réservoirs, Jacques l'arrête :

— Non !... par le Parc, voulez-vous ?...

— C'est bien plus long !... — objecte la jeune fille qui semble tenir à la route qu'elle allait prendre.

— Mais c'est bien plus joli !... — dit Moissy —

et ça me fait plaisir de me promener un peu avec vous... Il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus !...

— Oh ! oui !... il y a longtemps !... Mais ça n'est pas une raison pour faire une imprudence...

Mlle de Sermaize semble troublée. Et, comme elle insiste encore pour le chemin de son choix, Jacques demande en souriant :

— Ça vous ennuie donc beaucoup de faire un petit tour dans le Parc avec votre vieil ami ?...

— Non !... — murmure Antoinette d'une voix changée — Si vous saviez quel plaisir ça me fait !...

Mais Moissy, qui ne remarque pas son trouble, affirme en riant :

— Ben, là, vrai, on ne le dirait pas !...

— A demain, la tante Nette !... — crie une dernière fois le petit Jeannot.

— Il est drôle, ce petit !... — dit Jacques qui le regarde, amusé — Nous avons fait connaissance parce qu'il m'a envoyé son ballon sur le nez... ce qui ne l'a d'ailleurs pas agité le moins du monde... Sa mère est une de vos amies ?...

— Une amie intime... Elle est charmante !... c'est Louise Mézeray... Vous savez bien... la fille du colonel de Prémont ?...

— Parfaitement!... Est-ce que Claudie ne la connaissait pas autrefois?...

— Oui!... je crois... il y a très longtemgs!... Mais depuis son mariage elle a dû la perdre de vue...

— En effet, car c'est la première fois que j'entends parler de cette jeune femme... Est-ce que son mari est bien?...

— Très bien...

— Officier?...

— Non pas!... Riche propriétaire... comme disent les bonnes gens...

— Elle n'a que cet amour d'enfant?...

— Elle en a quatre!... Celui-là, c'est le numéro deux...

— Ainsi il y a à Versailles des jeunes femmes charmantes... et qui ont des enfants... et qui vivent chez elles, normalement, paisiblement?...

— Mais dame?...

— Ben, je ne l'aurais pas cru!...

— Pourquoi?...

— Parce que c'est pas celles-là que je connais!... Celles que je connais, c'est celles qui vivent toujours en l'air, qui débinent leurs maris ou leurs parents, qui n'ont en tête que des pauvretés et des frivolités misérables, qui se rencontrent à des thés mal famés...

— Oh !... mal famés !...

— Parfaitement !... Je tiens au mot, parce qu'il est juste...

— Mais pourquoi parlez-vous aussi sévèrement de ces petites femmes ?... Au fond, elles ne font pas grand mal...

— D'abord, vous n'en savez rien !... Moi je trouve qu'il est clair comme le jour qu'elles font du mal à tout le monde !... Eh ! oui !... Elles en font à leur mari, à leur famille... je ne dis pas à leurs enfants, parce que la première qualité de ces femmes-là est d'être stériles... Des enfants, allons donc !... Quelle cochonnerie !... est-ce qu'on fait de ces choses-là ?...

— Comme vous êtes nerveux, Monsieur de Moissy !... — murmure Antoinette attristée.

— Suis-je nerveux ?... un peu, en effet !... car je ne devrais pas parler comme je vous parle à une jeune fille...

— Oh !... une jeune fille qui a coiffé sainte Catherine peut tout entendre !... Et d'ailleurs vous n'avez rien dit qui ne fût parfaitement convenable...

— Évidemment... le fond est convenable... mais c'est la forme qui ne l'est pas !...

— Bast !... Que ça ne soit pas non plus ça qui vous gêne !...

— Il n'est pas possible que vous, Antoinette, si simple, si saine, si normale, vous ne soyez pas offusquée par cette petite génération déjà fripée, aussi bien au moral qu'au physique, et qui pense mal, vit mal, se porte mal, se conduit mal, et cœtera!...

— Qu'est-ce que peut bien être « et cœtera?... » — demande la jeune fille en riant.

— Ça vous fait rire?... Mais vous êtes tout autre, vous, pourtant!... Et, tenez, il y a une chose qui me surprend...

— Quoi donc?...

— C'est que, parfaitement normale et équilibrée comme vous l'êtes, vous ne soyez pas encore mariée?... Et que même, vous paraissiez hostile à toute idée de mariage?...

— Oui!... — dit Mlle de Sermaize qui rougit violemment — je suis en effet, sinon hostile, du moins opposée à tout projet de mariage...

— Et pourquoi?...

— Mais, parce que je suis très heureuse comme je suis... et que je n'ai pas envie de modifier ma vie... peut-être fâcheusement...

— Très heureuse comme vous êtes?... C'est pas croyable, ça!... Il est impossible que votre oncle, votre tante de Sermaize et Bernard, vous tiennent lieu de mari, d'enfant... et d'amour?...

— Oh! d'amour!... je ne suis pas pour deux sous romanesque et l'amour n'est pas mon affaire... jusqu'à présent...

— Alors, expliquez-moi pourquoi rien que d'en parler vous fait rougir?...

— Mais... je ne rougis pas!...

— Non?... Eh bien, je voudrais vous montrer ça dans une glace!... Vous le verriez, comme vous êtes désintéressée de ce sujet de conversation...

— Mais laissez-le donc, ce sujet!... J'étais si contente de vous revoir... et vous me gâtez tout mon plaisir...

— Pourquoi ça?... N'est-il pas naturel de parler d'amour?...

— Vous y tenez donc bien, à l'amour?...

— Si j'y tenais tant que ça, il faut avouer que je serais vraiment mal loti!...

Et comme la jeune fille le regarde attristée, il conclut.

— Car, sacristi!... Je ne crois pas qu'il y ait un type au monde qui en soit plus privé que moi!...

Antoinette ne répond rien. Alors Moissy reprend :

— Pardonnez-moi de vous ennuyer?. .

— Mais vous ne m'ennuyez pas!...

— Si fait!... je vous ennuie... Je suis un vieil ours... et un ours malade pour l'instant... Alors, plus embêtant et plus mal léché encore qu'à l'ordinaire... J'étais si peu fait pour être ce que je suis!...

— On croit toujours ça!... — murmure la jeune fille — mais je pense qu'on se trompe le plus souvent...

Jacques la regarde étonné.

— Comment, est-ce que vous, Antoinette, vous si calme, si pondérée, si paisible et si gaie, vous avez rêvé d'une vie qui n'est pas la vôtre et de choses que vous ne pouvez pas avoir?...

— Autant que possible, je ne rêve pas!... — répond évasivement Mlle de Sermaize.

— Pour la première fois depuis que je vous connais, j'ai l'impression que vous ne parlez pas avec franchise... Est-ce que vous aussi, vous avez de la peine, ma petite Antoinette?... Est-ce que, par hasard... Mais si je vous pose une question... ça ne vous fâchera pas?...

— Non... ça ne me fâchera pas...

— Eh bien, n'avez-vous pas eu quelque... je n'ose pas dire amour, puisque ce mot vous déplaît... mais quelque sentiment contrarié?...

— Pourquoi?...

— Parce que ça expliquerait beaucoup de choses...

— Quelles choses?...

— Par exemple, votre absence extraordinaire de coquetterie...

— Pourquoi extraordinaire?...

— Parce que, à ce point-là, c'est extraordinaire!... Quand une femme est jeune, jolie et séduisante comme vous, elle... Allons! bon!... voilà que vous rougissez encore!...

— Je rougis parce que vous me faites des compliments... ridicules à force d'exagération...

— Je ne vous fais pas de compliments... Nous causons comme de bons amis que nous sommes... je constate un fait, rien de plus!... Dois-je continuer mon petit exposé?...

— Je vous écoute...

— Eh bien, je vous disais donc, quand vous m'avez coupé...

— Pardon de vous avoir coupé!...

— Il n'y a pas de quoi!... Je vous disais que votre absence de coquetterie était inexplicable... D'autre part, vous avez une sorte d'indifférence aimable, de désintéressement poli, et, enfin, une indépendance de jugement et une netteté de vision, qui pourraient faire croire que vous êtes revenue de bien des choses?...

— Sans y être allée...

— Non... pas sans y être allée, précisément!... Très souvent, ma petite Antoinette, quand je pense à vous... car je pense à vous certainement beaucoup plus souvent que vous ne pensez à moi...

— Vous n'en savez rien!... — dit Antoinette souriante — vous n'en savez rien du tout...

— Soit!... mettons que vous pensez au vieil ours!... Bon!... Ce qu'il y a de certain, c'est que, quand je pense à vous, vous m'apparaissez comme un gentil petit problème...

— Ah! bah!... Je ne suis pas compliquée, pourtant!...

— Que si!...

— Ah!... voyons!... Vous n'êtes pas logique!... Tout à l'heure vous disiez que j'étais simple... à présent, c'est compliquée que je suis... Faudrait choisir?...

— Vous êtes simple de manières, fraîche comme une fleur, et « nature » avant tout... Vous n'avez jamais mis ni corset, ni faux cheveux, ni poudre de riz...

— Qu'est-ce que vous en savez?...

— Comme si ça ne sautait pas aux yeux!...

— C'est donc moralement que je ne suis pas sincère...?

— Je ne dis pas ça!...

— Alors, qu'est-ce que vous dites?...

— Que vous êtes une petite personne beaucoup plus réfléchie, plus sérieuse et plus avertie que vous ne voulez en avoir l'air...

— Et c'est tout ça qui vous fait penser que je suis la victime d'un amour malheureux?...

— Mon Dieu... je...

— Mais depuis... dix ans... si je ne me trompe, vous ne m'avez pas perdue de vue, Monsieur de Moissy?...

— A peu près pas!...

— Alors vous avez dû remarquer, distinguer — comme on chante dans *La Grande Dûchesse* — celui qui cause mon tourment?... pour continuer à parler comme une romance...

— Je n'ai rien remarqué du tout!... Qu'est-ce que vous dites?...

— Rien... je pense que vous n'êtes peut-être pas très clairvoyant...

— Comment, pas très clairvoyant?... Mais si je ne vous ai pas perdue de vue depuis dix ans... comme vous le dites très justement... je n'ai pas non plus vécu dans votre ombre comme si j'étais votre bonne... Alors... vous avez très bien pu... Enfin, vous voyez bien que, tout à l'heure, je viens de vous découvrir une amie intime dont je ne soupçonnais même pas l'existence ?...

— C'est vrai !...

— Eh bien alors ?...

— Alors, vous pensez que j'ai eu une aventure que vous n'avez pas soupçonnée non plus ?...

— Je ne dis pas une aventure...

— Qu'est-ce que vous dites ?...

— Un sentiment...

— Soit !... j'ai eu un sentiment que...

Antoinette s'arrête au milieu de sa phrase et Moissy demande, surpris :

— Qu'est-ce que vous avez donc ?...

Son regard suit celui de la jeune fille et il s'arrête en murmurant :

— Ah !... J'aurais dû m'en douter !...

Au loin dans l'allée, il aperçoit, venant à lui Claudie et le Comte Brissot.

— Si nous retournions sur nos pas ?... — propose Mlle de Sermaize.

— Ah ! non ! par exemple !... Nous n'avons qu'à continuer !...

— Mais... nous les rencontrerons...

— C'est le beau Fernand qui suit le conseil que vous venez de me donner !... — dit en riant Moissy — le voilà qui se terre !...

Puis, comme Antoinette demeure interdite et mal à l'aise, il conclut :

— Je vois, d'après votre attitude embarrassée,

que la situation est plutôt connue, n'est-il pas vrai?...

— La situation... — balbutie la jeune fille — mais...

— Oh! ne cherchez pas à me donner le change, ma pauvre petite!... Vous auriez d'ailleurs tort de prendre cette peine... Cette situation... ridicule ne me bouleverse pas... Je n'ai pas pour deux sous d'amour-propre, alors...

— Mais... si vous n'avez pas d'amour-propre, vous avez du cœur?...

— Mon cœur n'a, par bonheur, rien à voir dans cette vilaine affaire!...

Et comme Mlle de Sermaize fait un geste de surprise, il explique paisiblement :

— J'ai encore pour Claudie une grande amitié... Je crois même que, quoi qu'elle fasse, je l'aimerai toujours... mais je ne l'aime plus de façon à souffrir de sa conduite depuis...

— Depuis?... — demande Antoinette anxieuse.

— Depuis que je me suis aperçu qu'elle n'était pas du tout la femme que je croyais... que j'avais cru aimer...

— Est-ce qu'il y a longtemps que... que vous savez...

— Qu'elle n'est pas cette femme-là?... Oui!... qu'elle me trompe?... Non!...

— Mais!... — s'écrie vivement la jeune fille — vous ne savez pas si elle vous trompe!... Elle peut se promener dans le Parc avec monsieur Brissot, sans que... Nous nous y promenons bien, nous deux!...

— Nous deux, nous sommes, vous une jeune fille, et moi presque un vieil homme qui vous a vue naître... Nous ne pouvons pas être soupçonnés...

— Allons donc!... Ainsi je suis bien sûre que Claudie se doute...

Brusquement, Mlle de Sermaize s'interrompt.

— Se doute de quoi?... — demande Jacques intrigué.

— De quoi?... Mais de rien... Je ne sais plus du tout ce que je voulais dire... — balbutie la jeune fille rouge et décontenancée.

— Qu'est-ce que c'est encore que vous voulez me cacher?... Vous avez commencé une phrase et puis, va te faire fiche!...

— Une phrase peu intéressante, probablement, puisqu'elle m'est aussi complètement sortie de l'esprit... — affirme Antoinette.

Puis, sans transition, elle demande :

— Vous vous sentez bien, n'est-ce pas?... Vous pouvez rentrer tout seul?... Alors je vais vous quitter là, parce qu'il y a du monde à

dîner à la maison et que ma tante a besoin de moi...

Elle serre la main de Moissy et s'éloigne sans même attendre sa réponse.

Lui, la suit des yeux et pense :

— Décidément, toutes les femmes, même les plus gentilles, ont des lubies incompréhensibles !...

XIII

Depuis deux mois Jacques est guéri. Il s'est laissé reprendre par la vie de paresse et de flânerie qu'il adore et pour laquelle — comme le lui disait Pierre Brissot — il était si bien fait.

En comptant le temps qu'a duré sa maladie, il y aura quatre mois bientôt qu'il n'a écrit une ligne, ni fait aucun travail sérieux.

Le docteur Granval vient de lever l'interdiction. Jacques songe avec effroi qu'il va falloir, aujourd'hui même, reprendre le labeur incessant qui le fatigue et l'exaspère. Depuis des semaines, un énorme paquet d'épreuves attend sur son bureau. Il fait un effort et s'asseoit devant la table jonchée de paperasses. A ses pieds Hibou se roule en turban serré, car le froid est venu âpre et rude.

Jacques, dès qu'il est assis, se sent la tête lourde et l'esprit engourdi. Pour travailler exagérément, on a besoin d'entraînement plus que pour aucun exercice physique. Ces quatre mois d'inaction totale ont ankylosé son esprit. Ce travail presque machinal de correction, par lequel il débute, lui paraît plus abrutissant et fatigant que jamais. Il ne parvient pas à s'y absorber. Ses idées vont souvent de côté et d'autre, loin de son livre, loin de tout ce qui devrait l'occuper.

Dans une phrase dont il s'agit de rétablir les mots tronqués, il est question de difficultés matérielles. Et, tout de suite, Moissy abandonnant les aventures de ses héros pour penser aux siennes propres, se dit effaré :

— J'avais demandé aux fournisseurs d'attendre trois mois !... il y en a bientôt quatre que je leur ait fait cette demande !... Et, quoi que je fasse, il me faut être relativement longtemps avant de toucher la moindre chose... Comment diable se fait-il que Claudie ne m'ait pas encore demandé d'argent ?...

Et voici justement Claudie, gracieuse et fraîche, qui vient voir si Hibou est là avant de lâcher son fox. Jacques lui a demandé de ne pas faire au vieux chien ce gros chagrin de

voir un nouveau venu dans la maison où, depuis si longtemps, il règne tout seul. C'est très simple. Hibou ne va jamais dans le jardin sans son maître, sauf aux heures où toute la maison dort.

— Dis donc?... — questionne Jacques — le délai que j'avais demandé aux fournisseurs est passé... je n'y avais pas pris garde... et, l'ennui, c'est que d'ici à la fin du mois je ne toucherai rien du tout...

Mais Claudie, rassurante, lui répond gentiment :

— Ne t'inquiètes pas!... Nous avons fait autrement... Je n'ai pas envoyé tes lettres... Frasie a avancé tout ce qu'il a fallu... On ne doit rien nulle part... et c'est à Thomas et à Frasie que tu dois...

— Oh!... — murmure Moissy désagréablement surpris sans savoir pourquoi.

Puis, se raisonnant, il s'exhorte à penser que tout est beaucoup mieux ainsi. Et, sous l'œil aigu de sa femme qui l'examine sans bienveillance, il bafouille :

— Ah!... Bon... Très bien!... Alors c'est à Thomas et à Frasie que je dois?...

Et, timidement, il ajoute après un silence :

— Combien?...

— Dans ce moment-ci — répond Claudie avec désinvolture — nous sommes à six mille...

Les jambes de Moissy, qui s'était levé et se promenait dans son cabinet, deviennent molles comme des chiffes, et c'est d'une voix changée qu'il répète machinalement :

— Six mille... Ah ! bon !... Bien !... Très bien !...

Puis, tout de suite il reprend :

— Je ne vais pas pouvoir leur rendre ça immédiatement?...

— Qu'est-ce que ça fait !... — s'écrie Claudie — ils n'en ont pas besoin !... Ils aiment mieux que ça soit ainsi... Tu comprends?... ils sont bien contents de faire ça pour te remercier d'avoir pris leurs enfants...

Depuis quelques temps Jacques avait offert aux domestiques de prendre avec eux leurs enfants. Il y avait de la place dans la petite maison, et, dans des pensions au rabais, les pauvres gosses pâtissaient à vue d'œil.

Sans cesse, Claudie faisait de leur régime un tableau terrifiant et très véridique d'ailleurs. Les petits étaient nourris avec deux tartines de graisse par jour et vêtus de chemises qui leur écorchaient le corps. Les vêtements envoyés

par leurs parents disparaissaient pour faire place à des loques sordides, etc. etc.

Quand les petits garçons venaient passer leurs courtes vacances à Versailles, Moissy apercevait avec chagrin les pauvres figures jaunies qui lui souriaient gentiment, avec cette résignation passive et attristante des enfants qui savent bien qu'il leur faut tout accepter puisqu'ils sont les moins forts.

Peu à peu l'idée que les petits, qui ne gêneraient en rien dans la maison de Versailles, s'étiolaient dans quelque coin malpropre et malsain, avait obsédé Jacques à tel point qu'il avait décidé de les prendre tout de suite.

Les parents s'étaient montrés très discrets. Moissy avait dû insister beaucoup pour les décider à faire venir Eugène et Adolphe. « Monsieur le marquis était trop bon !... Ça gênerait Monsieur le marquis... Ce serait abuser... » Enfin Thomas et Frasie avaient cédé et depuis lors les enfants, devenus solides et jolis, vivaient chez les Moissy.

Et il était impossible d'imaginer des petits garçons plus sages et moins tapageurs. Jamais on ne les entendait. Jamais le bruit d'une querelle ou d'une discussion n'arrivait à Jacques ou à sa femme et, sauf aux heures où ils

allaient à l'école ou en revenaient, on ne les apercevait même pas.

Jacques, d'ailleurs, n'existait pas pour les enfants. Mais ils avaient une adoration pour Claudie qui s'occupait beaucoup d'eux.

— Les petits ne sont pas gênants... — dit M. de Moissy répondant à la réflexion de sa femme — Thomas et Frasie n'ont aucune reconnaissance à m'avoir... Et, à ce propos, on leur fait donc peur de moi, à ces gosses?... Pourquoi fait-on ça?...

— Qui est-ce qui leur fait peur de toi?...

— Qui?... je ne sais pas!... Mais hier, comme Adolphe riait et courait un peu dans l'escalier, Eugène s'est précipité sur lui en disant: « — Pchttt donc!... Faut s'taire maintenant qu'il est guéri... y pourrait entendre!! » et comme, sans être très perspicace, j'imagine que *il*, *qui est guéri*, c'est moi... j'en conclus qu'on leur a fait de moi un épouvantail...

— Mais non... mais non!... — répond mollement Claudie — il faut bien les tenir, sans quoi ils deviendraient vite odieux... Adolphe surtout!

— Tiens!... moi, c'est celui que j'aime le mieux, Adolphe!...

— Il est paresseux, propre à rien... tandis

qu'Eugène, c'est absolument Frasie... il est débrouillard comme elle...

— C'est juste!... — pense Jacques, qui ajoute à part lui :

— C'est pour ça que j'aime mieux l'autre!...

Puis, désireux de traiter avec la cuisinière la question de l'argent avancé, il dit à Mme de Moissy qui se dispose à sortir :

— Envoie-la moi, tiens, Frasie!... afin que je sache si elle peut attendre jusqu'à la fin du mois...

— Je te répète... — affirme la jeune femme en s'en allant — qu'elle attendra deux ans si tu veux... ou dix ans si tu le préfères...

— Ah!... Fichtre non!... — murmure Jacques embêté — je voudrais déjà que cet argent fût rendu!...

Frasie, peu après, entra, les mains croisées sur son ventre. Cette entrée étonnait toujours Moissy, qui ne comprenait pas comment la cuisinière pouvait ouvrir et refermer la porte, et replacer si lestement ses mains dans cette position qu'elles semblaient ne l'avoir jamais quittée.

— Je vous remercie beaucoup, Frasie... — commence Jacques très gêné — madame la marquise m'a dit qu'au lieu de donner aux fournis-

seurs les lettres que je leur avais écrites quand je suis tombé malade, vous aviez continué à payer en avançant de l'argent...

— Mais c'est bien naturel!... — interrompt la petite femme d'un ton doucereux — Monsieur le marquis a tant fait pour nous et pour nos enfants que nous sommes bien contents, moi et Thomas, de pouvoir rendre service à la maison...

— Je ne vous en remercie pas moins... A la fin du mois je vous rembourserai cette somme...

Mais Frasie, cette fois, coupe impétueusement :

— Si Monsieur le marquis veut nous faire bien plaisir, il ne remboursera rien du tout maintenant... Quand il sera bien remis... qu'il aura bien rétabli ses écritures... plus tard!... D'autant plus que nous avons beaucoup de mémoires à payer... beaucoup... les peintres... et puis le menuisier... le plombier... Ils sont venus...

— Mon Dieu!... c'est vrai!... — dit Jacques terrifié — j'avais fixé novembre pour le règlement des travaux... et cette maudite maladie m'a fait oublier la date, et tout!... J'oublie tout!... comment vais-je faire à présent?...

Il parle sans plus se souvenir que la cuisi-

nière est là. Cette nouvelle tuile qui lui tombe sur la tête le prend au dépourvu.

— Monsieur le marquis n'a plus besoin de moi?... — demande Frasie insinuante et douce — si je peux être bonne à quelque chose, que Monsieur le marquis ne se gêne pas?...

— Non... merci bien...

Et Moissy se remet à la tâche. Pendant des semaines il travaille sans presque prendre de repos. Et quand il touche enfin une somme assez ronde et veut rembourser ce qui a été avancé pendant sa maladie, Claudie, à qui il a remis l'argent, lui dit, sèchement sermoneuse :

— Au lieu de rembourser Frasie qui n'a pas besoin de ça, tu ferais beaucoup mieux de payer les mémoires... Ça donne mauvais air à la maison de les laisser impayés...

— Mais... — murmure Jacques timidement — il n'y a pas longtemps qu'ils sont dus, ces mémoires... On ne règle généralement pas aussi vite... J'avais donné cette date, parce que je croyais être facilement en mesure de payer... mais je peux...

— Non... non!... Frasie et Thomas aiment beaucoup mieux qu'on paye...

— Mais il me semble que je suis juge de ce que...

— Après ce qu'ils ont fait pour la maison, ça

ne serait pas agréable pour eux qu'on dise qu'ils sont dans une boîte !...

— Je ne crois pas que la maison soit une boîte et je ne sache pas que les domestiques y soient malheureux... Qu'on dise ce qu'on voudra, je m'en fiche !... Ça n'est pas des potins de domestiques qui vont diriger mes...

— Tu agis toujours comme si tu étais seul !...

— J'agis comme je crois devoir agir... étant donné que j'assume la charge de la maison, il est assez naturel que je m'organise pour le mieux... Alors, du moment où je ne rembourse pas aujourd'hui Thomas et Frasie, je préfère, au lieu de payer des mémoires qui peuvent attendre, garder un peu d'argent pour le courant... Je ne suis pas fâché d'avoir du champ, comme on dit, et de ne pas me surmener autant que je viens de le faire...

— Comme tu voudras !... — fait la jeune femme d'un ton pointu — Mais vraiment ça n'est pas agréable d'avoir des dettes quand on n'a pas ce goût-là !...

— Des dettes ?... — murmure Jacques ahuri — nous avons des dettes ?...

— Dame !... ces mémoires ?...

— Ça ne s'appelle pas des dettes... Les règle-

ments de travaux se font toujours avec des délais... Je dois aux domestiques l'argent que tu m'empêches aujourd'hui de leur rendre, voilà tout!...

— Tu avais bien besoin de faire mettre des petits carreaux aux fenêtres... toujours des dépenses inutiles!...

— Il fallait refaire presque toutes les fenêtres dont le bois était vieux et pourri... J'ai profité de ça pour mettre des petits carreaux, ou du moins des carreaux Louis XVI... Je ne vois pas que ce soit une dépense désordonnée... Et puis, je t'en prie, ne discutons pas!... Paye ce que tu voudras et fiche-moi la paix!...

Claudie sort d'un air digne.

Un assez long temps se passe. Jacques continue toujours à travailler éperdument. Sauf les amis du jeudi qui offusquent sa femme et sa cuisinière, il ne voit personne. Il vit absolument cloîtré.

Un soir après le dîner, Claudie déclare :

— Ma tante Salindre m'invite aux Étangs... je compte partir demain...

— Ah!... — fait Jacques indifférent — pour longtemps?...

— Oh! non!... quinze jours ou trois semaines...

— Je souhaite que tu t'amuses, mon petit!... A quelle heure pars-tu?...

— A cinq heures...

— Alors je te verrai demain...

— Bien entendu... Dis donc?... peux-tu me donner un peu d'argent?...

— Comment?... Tu n'en as plus?...

— Plus un sou!... J'ai payé les mémoires...

— Mais sapristi!... pourquoi les as-tu payés?... Je t'avais demandé d'attendre...

— C'était impossible!... Ça faisait trop mauvais effet dans Versailles!...

— Que veux-tu, je n'ai pas un sou!... Demande à Frasie...

— Elle n'a plus rien!... — répond la jeune femme d'un ton sentencieux — toutes leurs économies, Frasie et Thomas les ont données pendant que tu étais malade... et depuis...

— Depuis... Comment depuis?...

— Oui... quand j'ai eu payé les mémoires, je n'avais plus pour le courant... alors ils m'ont donné ce qui leur restait...

— Combien?... — demande Jacques angoissé.

— Deux mille...

— Ah! bon!...

Moissy respire. Comme il sait que les économies de ses domestiques doivent être considé-

rables, il avait eu peur d'un chiffre beaucoup plus élevé. Il ne se demande même plus à quoi on peut dépenser tant d'argent. Tout dans sa maison lui semble si obscur que le mieux — c'est-à-dire ce que sa veulerie lui conseille — c'est de ne pas questionner.

— Faut-il absolument que tu partes demain?... — demande-t-il seulement à Claudie.

— Absolument... Je pars avec l'oncle Hubert... Il m'a donné rendez-vous à la gare... on va fêter les noces d'argent de l'oncle et de la tante... Comme ils se sont mariés aux Étangs, c'est là qu'ils ont voulu faire la petite fête... C'est pourquoi ils y sont encore dans cette saison... Je te demande pardon de te presser comme ça...

— Combien te faut-il?...

— Oh !... Je pense qu'avec deux cent cinquante ou trois cents francs, j'aurai assez !...

— Bon !... Je m'arrangerai pour te les donner demain...

Quand Claudie est sortie, Moissy songe qu'il lui est impossible de perdre une journée pour aller à Paris courir les éditeurs. Il faut absolument, irrémissiblement, qu'il remette à la fin de la semaine un livre promis. Il n'a ni banquier ni notaire puisque sa fortune est nulle. Il ne peut emprunter dans aucun établissement de crédit.

Sa seule ressource est le Mont de Piété où il aura très facilement la somme voulue. Oui, mais c'est Claudie ou les domestiques qui ont la clef de l'argenterie et il ne voit que de l'argenterie à engager. Il lui faut donc avouer à sa femme qu'il va mettre pour trois cents francs d'argenterie « au clou », et cet aveu lui est horriblement pénible, d'autant plus qu'il lui attire cette réponse de la jeune femme :

— Nous sommes dans une jolie situation !...

— Comment, nous sommes dans une jolie situation ?... Qu'est-ce que tu veux dire ?...

— Je veux dire que quand on n'a pas le goût du désordre et des dettes, on ne vit pas très agréablement ici !...

— Ah !... — murmure Jacques consterné, tandis qu'à part lui il ajoute :

— Quelle poire je suis, tout de même !...

Et c'est avec une vraie sensation de délivrance qu'il voit partir le lendemain Claudie à laquelle il a remis trois cents francs.

Depuis huit jours, Jacques vit heureux, ou, du moins, paisible, entre Hibou et le fox dont il s'occupe en l'absence de sa femme. Il s'en occupe parce que Frasie a une façon tout à fait spéciale d'aimer les bêtes, en leur donnant irrégu-

lièrement à manger des soupes mal faites, qu'elle laisse souvent moisir dans l'écuelle sans les renouveler; ou en les bourrant, pendant le repas des domestiques, de toutes les choses qui peuvent leur faire le plus de mal. Moissy s'est astreint à promener trois fois par jour le fox dans le jardin, mais le pauvre animal qui n'a pas l'habitude de sortir, vient, dès qu'il est dehors, s'asseoir devant la porte de la maison où il hurle jusqu'à ce qu'on se décide à le faire rentrer. Le soir, c'est Jacques qui enferme lui-même le petit chien dans la chambre de sa femme puisque, à cause du vieux Hibou, il ne peut pas le prendre chez lui.

Et, entre ses deux chiens, les moineaux de la pelouse et un travail incessant, Jacques mène une vie monotone et qui lui paraît infiniment douce. Il redoute inconsciemment le retour de Claudie. Il espère, sans se l'avouer, que l'oncle et la tante Salindre la retiendront plus de trois semaines aux Étangs. Puis, peu à peu, il regrette d'avoir organisé de travers sa vie qui aurait pu être facile. Il aspire au repos. Non pas au repos physique qu'il ne peut pas avoir, mais au repos moral qui lui devient si nécessaire et qu'il n'aura jamais non plus.

Et tandis que un jour de « belle gelée » qui le

crispe, il rumine malgré lui tout ce qu'il devrait tâcher d'oublier, Joseph, le petit domestique, entre effaré dans la grande pièce claire et dit, haletant :

— C'est madame Brissot qui veut voir Monsieur le Marquis...

— Madame Brissot?... — répète Jacques abasourdi.

— Et elle ne veut pas s'en aller!... — explique Joseph qui sait que la consigne est sévère et qui a peur d'être grondé — j'ai eu beau lui dire que Monsieur le marquis n'était pas là, elle a absolument voulu tout de même entrer...

— Elle est au salon?... — demande Moissy qui se précipite dans le vestibule. Il est stupéfait. Jamais Mme Brissot ne fait de visites à personne. Comment se fait-il qu'elle vienne aujourd'hui chez lui?...

— Mon cher Jacques... — dit la vieille dame en souriant — je viens remplir auprès de vous une mission... pas ordinaire, dirait Pierre... Ah! quant à ça, non!...

— Qu'est-ce que c'est?... — demande Moissy que le bon sourire de sa vieille amie rassure — je ne me doute pas de...

— Je le pense, que vous ne vous en doutez pas!... du moins, en ce qui me concerne...

parce que, autrement, vous devez bien avoir quelques petits soupçons?...

— En vérité... — affirme Jacques un peu agacé — j'ignore absolument ce que vous voulez dire...

— Alors, je n'irai pas par quatre chemins... voici : Claudie veut divorcer...

— Ah!... — murmure Moissy qui sent une joie indécente l'envahir tout à coup — elle veut...

— Divorcer... oui!... pour épouser cet imbécile de Fernand... Ça vous étonne?...

Jacques ne sait plus où il en est. Il bafouille :

— Ça ne m'étonne pas précisément... et pourtant...

— Parfaitement... — fait Mme Brissot qui rit en regardant la tête de Moissy — ça vous étonne... sans vous étonner... tout en vous étonnant?... C'est bien ça, n'est-ce pas?...

— A peu près!...

— Croyez bien, mon cher Jacques, que si je pensais que vous pussiez avoir de cet... accident le plus léger chagrin, je ne prendrais pas la chose avec cette désinvolture et que, surtout, je n'aurais pas accepté de remplir près de vous la singulière mission que Pierre a refusé de remplir...

— Il a eu raison!...

— Alors, moi j'ai tort?... — demande impétueusement la vieille femme.

— Je ne veux pas dire ça... mais...

— Mais, en attendant, vous le dites tout de même?...

— Non!... Si quelqu'un devait absolument me parler de... de ça... j'aime encore mieux que ce soit vous, Madame, que le premier venu!...

— Ce premier venu devait être un homme d'affaires... et, comme je ne savais pas tout à fait, lorsque j'ai appris qu'on allait faire auprès de vous cette démarche, comment vous prendriez la chose... j'ai préféré vous avertir d'abord, et recevoir le premier choc...

— Je vous remercie...

— Il n'y a pas de quoi!...

— Alors c'est décidé... ce... cette séparation?...

— Ce divorce, si vous voulez bien?... La séparation ne servirait en rien les projets de Claudie et de mon crétin de neveu...

— C'est juste!... Alors Claudie... ça lui convient de se remarier civilement?... Je ne parle pas du point de vue religieux qui n'existe pas pour elle... mais, socialement, elle va se trouver dans une singulière situation?...

— Il paraît que le mariage sera cassé... Fernand, qui est déjà comte à Rome, espère, est certain même, paraît-il, d'y faire annuler votre mariage...

— Au bout de douze ans!... Et sans l'ombre d'un prétexte... ou du moins d'un prétexte plausible, car je ne vois pas trop...

— Si!... Vous avez été mariés, non pas à votre paroisse, mais dans une petite chapelle « à côté... » par un prêtre...

— A côté aussi?...

— Non!... mais enfin, il paraît que la chapelle à côté, c'est un cas d'annulation... On dira aussi que Claudie a été forcée par ses parents à faire un mariage qui lui déplaisait absolument... qu'elle a résisté pendant longtemps...

— Ah! bon!... Voilà pour le mariage religieux, mais pour le divorce civil... si je puis ainsi dire?... Quel motif invoquera ma femme pour le demander?...

— Je n'en sais rien... mais elle paraît sûre de l'obtenir...

— Même si je me défends?...

— Mon cher garçon, vous n'aurez pas ce mauvais goût... et, permettez-moi de vous le dire, cette bêtise?...

— Pourtant...

— Voyons?... Vous êtes malheureux, avouez-le?...

— Mais...

— Avouez-le donc?... Est-ce que vous croyez que je ne m'en aperçois pas?... comme Pierre... et les Sermaize... et tous ceux qui vous aiment?...

— Je ne suis pas follement heureux... — dit Jacques qui, depuis un instant, se sent allégé et rajeuni et ne craint rien tant qu'un accroc à ce divorce dont, il y a quelques semaines, il n'aurait pas voulu entendre parler — mais je peux, malgré ça, m'opposer au divorce... par principe... et aussi par... par affection pour Claudie...

— Si vous avez de l'affection pour Claudie, vous devez désirer qu'elle soit heureuse et elle ne l'est pas avec vous... Quant à vos principes, ils n'ont rien à voir là-dedans...

— Comment ça?...

— Dame!... Ça n'est pas vous qui demandez le divorce, n'est-ce pas?... Alors quoi?...

— Et c'est Claudie qui vous a chargée de me signifier ses volontés, Madame?...

— Non!... Je vous ai dit que c'est un homme d'affaires qui en était chargé...

— Officiellement?...

— Officiellement...

— Est-ce que les Salindre sont au courant de la nouvelle fantaisie de leur nièce?...

— Je ne le crois pas...

— Monsieur Brissot est à Paris?...

— Oui...

— Il y a longtemps qu'il est décidé à épouser ma femme?...

— Décidé tout à fait non!... Mais il y a longtemps qu'il y pense et surtout que Claudie l'encourage à y penser...

— Depuis quelque temps je vois, ou, pour parler plus exactement, je sais que Claudie est mécontente de moi... de son intérieur et de la vie qu'elle mène... J'ai appris qu'elle se plaignait au dehors...

Et comme madame Brissot fait un mouvement, Jacques questionne :

— Vous le savez aussi qu'elle se plaignait?... Et moi, je passe pour un égoïste, pour un mufle?... C'est délicieux!...

— Mon pauvre Jacques, il y a incompatibilité d'humeur, d'habitudes, de tout!... Alors que vous êtes obligé à un travail qui vous cloue continuellement chez vous, vous avez une femme qu'il faudrait, comme on dit vulgairement, ne pas lâcher d'un cran...

— Claudie n'avait pas une mauvaise nature...

ce sont ses amies... ses sales amies, qui l'ont rendue telle qu'elle est!...

— Au lieu de vous évertuer à chercher des explications ou des griefs contre votre femme ou contre ses amies... qui ne valent pas cher, je le reconnais... vous feriez mieux de me dire ce que je dois répondre à Fernand?...

— Vous dire comme ça... tout de suite?...

— Pourquoi pas?... Est-ce que vous avez de l'hésitation?... Allez-vous vous cramponner et prolonger ainsi une situation qui n'a pas d'autre issue que celle qu'on vous offre?...

— Je n'ai pas la moindre envie de me cramponner, mais enfin, laissez-moi respirer... voir Claudie...

— A quoi bon?...

— Mais... il y a des questions matérielles... des questions d'intérêt...

— Ça, ça ne me regarde pas!... Et c'est ici que l'homme d'affaires entre en scène... moi, j'ai rempli ma mission...

Et comme Jacques demeure abasourdi, la vieille femme, qui prend cet ahurissement pour de la contrariété, ajoute :

— Allons!... allons!... Secouez-vous un peu, mon bon Jacques!... C'est un ennuyeux moment à passer... à cause des journalistes, des procé-

dures, etc... Mais après vous serez si tranquille!... Et puis, vous êtes assez jeune pour refaire votre vie...

— Refaire ma vie!... — murmure Moissy — je ne suis ni d'âge ni d'humeur à ça...

— Ne dites donc pas de bêtises, mon garçon!... vous êtes encore charmant... et quand vous serez débarrassé de vos soucis, vous redeviendrez le moineau franc que vous étiez autrefois...

— Un moineau de quarante-cinq ans!... ça manque de charme!...

— Nous verrons ça!...

Mme Brissot remonte en voiture, leste et gaie, dans un joyeux frou-frou de soie. Et Jacques se dit, en lui baisant la main :

— Elle est bien plus jeune que moi!...

Mais, rentré chez lui, il pense à ce que lui a dit sa vieille amie. Se refaire une vie?... Est-ce que vraiment il le pourrait?...

Longtemps il demeure immobilisé dans un rêve que traversent les silhouettes de la petite Luce et d'Antoinette de Sermaize. Et lorsque la cloche du dîner l'éveille enfin et le force à sortir de cet engourdissement qui lui semblait très doux, il murmure, las et découragé :

— Quel vieux fou je fais!...

XIV

Lorsque, après six semaines de séjour aux Étangs, Claudie est rentrée à Versailles, Jacques qui s'attendait à une explication ou, du moins, à une détente quelconque, a été surpris de son attitude plus indifférente et artificielle que jamais.

Après avoir espéré vainement l'explication, qui n'arrive pas plus que la visite annoncée de l'homme d'affaires du Comte Brissot, il commence à craindre que sa vieille amie n'ait pris pour une décision absolue ce qui n'était qu'un projet en l'air. Et une terrible peur lui vient que Claudie n'ait renoncé au divorce. Maintenant qu'il s'est habitué à l'idée de vivre seul et tranquille, il ressent une gêne qui va jusqu'au malaise en face du petit visage fermé et mauvais de Claudie, c'est-à-dire de la Claudie

de la petite maison de l'avenue de Paris, car celle que l'on connaît aux Étangs et chez les nombreux amis que Jacques ignore, est — paraît-il — souriante, aimable et amusante comme tout.

Mais comme Moissy est franc et « en dehors » autant que sa femme est dissimulée et sournoise, les rares relations qu'ils sont obligés d'avoir ensemble chaque jour, ne fût-ce qu'aux repas, lui deviennent difficiles et pénibles. Il attend nerveusemeut une allusion. Elle est bien décidée à n'en pas faire.

Enfin, n'y tenant plus, il prend son parti et demande :

— Sais-tu qu'en ton absence madame Brissot a fait auprès de moi une démarche qui te concerne ?...

— Oui... — répond la jeune femme après un instant d'hésitation.

— Ce qu'elle m'a dit est vrai, alors ?...

Claudie hésite encore. Mais jamais elle ne répond immédiatement, même à la plus simple et banale question.

— Est-ce vrai ?... — répète Jacques inquiet.

— Oui... c'est vrai !...

— Pourquoi ne m'as-tu pas mis toi-même au courant de tes projets ?...

Encore un silence. Puis Claudie murmure :

— Tu es tellement violent que...

— Je suis violent ?... — dit-il stupéfait.

— Oui !... Enfin tu cries pour rien... et moi j'ai horreur de ça !...

— Si, cette fois, j'avais envie de crier... — observe Jacques en souriant — il me semble que ce ne serait pas tout à fait pour rien ?...

Claudie ne répond pas et à son tour, elle questionne :

— Est-ce que tu vas faire des difficultés ?...

— Aucune...

— Ah !... — balbutie la jeune femme surprise — je croyais... je craignais...

— Tu n'as rien à craindre... Je ferai tout pour faciliter le divorce que tu veux... Mais j'attendais la visite d'un homme d'affaires qui devait me donner des tuyaux sur les procédés que vous comptez employer pour arriver à une solution... que je souhaite la plus rapide possible...

— Je ne sais pas encore ce que Fernand a décidé... — répond Claudie

— Fernand !... — pense Jacques à part lui — ben, à la bonne heure !... Elle ne cherche pas à me donner des illusions !...

Et il dit :

— Dès que monsieur Brissot aura décidé quel-

que chose, je te serai obligé de m'en avertir... J'ai, moi aussi, des dispositions à prendre...

— Quand veux-tu que l'on vienne te voir ?...

— Demain, si ça te chante... Il me semble que le plus tôt sera le mieux... Puisque la chose doit se faire, il est inutile de prolonger une situation très fausse... d'autant plus que, tu sais, il faut attendre dix mois après le divorce pour se remarier...

— Ah !... — murmure Claudie d'un air ahuri — tu es sûr ?...

— Sûr ?... Mon Dieu non !... Mais je crois que le délai est le même que pour le veuvage...

— C'est joliment long !...

— Très long !...

Quelques jours se passent. L'homme d'affaires du comte Brissot ne se montre toujours pas. La vie continue apparemment la même. Pourtant l'intimité étrange de Claudie et de la cuisinière semble s'être resserrée encore. Leur air de complicité est plus flagrant, plus absolu. Et Jacques craintif attend, impatient et silencieux, la visite libératrice. Il piétine, un peu anxieux, redoutant quelque accroc. Le divorce, sans motifs plausibles, lui semble incertain, et la vie telle qu'elle est à présent lui paraît impossible.

Claudie n'est pas gênante pourtant. De plus en plus « sortie », elle n'est guère à la maison que pour la nuit et les repas. Et encore pas pour tous les repas. Elle déjeune ou dîne fréquemment dehors. Et le bruit de son divorce commence à se répandre. Il semble à Jacques qu'on l'examine avec curiosité. Alors il se terre et s'arrange pour déjeuner à Paris quand Claudie a ses amies.

Un jour, Antoinette de Sermaize qu'il n'a pas aperçue depuis longtemps, l'arrête sur la place d'Armes.

— Est-ce que c'est vrai, Monsieur de Moissy, ce qu'on dit ?...

— Quoi ?... — demande Jacques bourru.

— Que vous divorcez ?...

— Il paraît !...

— Vous me trouvez indiscrète... — balbutie la jeune fille décontenancée par ce ton — je vous demande pardon... mais c'est que... ça vous ressemble si peu, de divorcer ?...

— Aussi n'est-ce pas moi qui ai eu cette excellente idée !...

— Ah !... ça ne vous fait pas de chagrin ?...

— Du chagrin ?... Ah ! non !... Ma petite Antoinette, vous me jugez plus poire encore que je ne suis... ?

— Je ne vous juge pas du tout poire, Monsieur, mais je vous croyais un peu... comment dire?... un peu vieux jeu...

— On a beau être vieux jeu, il semble bigrement agréable de retrouver la liberté qu'on croyait perdue à tout jamais...

— Oh! la liberté!... une liberté relative...

— Pourquoi donc relative?...

— Mais... parce que vous êtes trop catholique pour...

—Je ne suis pas plus catholique que le pape... et quand il aura démoli le mariage que je croyais indissoluble, je dirai : Ouf!...

— Le pape?... Comment?... Votre mariage serait annulé!...

— On le dit...

— Mais sous quel prétexte?... — questionne encore Antoinette en levant vers lui son joli visage curieux.

— Ah!... vous m'en demandez trop!... Tout ce que je peux vous dire, c'est que monsieur Brissot affirme qu'il fera annuler mon mariage... et que je me déclare satisfait sans plus!...

La jeune fille semble ravie. Jacques pense à la silhouette entrevue durant l'heure de rêverie qui a suivi la visite de Mme Brissot. Est-ce que vraiment il pourrait, comme le lui a dit sa

vieille amie, se refaire une vie?... Est-ce que cette exquise Antoinette aurait pour lui un peu d'affection?... Oui... on le dirait?...

Mais, bien vite, Jacques chasse cette vision de bonheur. Un vieux comme lui épouser cette jeune fille!... Mais ce serait fou!... Et malhonnête aussi!...

Tandis qu'il songe, Antoinette explique, et sa voix pure semble moins timbrée que de coutume :

— Ne croyez pas que c'est par curiosité que je vous ai demandé si ce que l'on raconte partout était vrai... Je vous aime de tout mon cœur, Monsieur de Moissy, et je m'inquiétais, parce que je craignais que vous n'eussiez de la peine de ce qui, au contraire ,semble vous réjouir?... Je suis bien contente, allez, de vous avoir parlé... bien contente de vous savoir heureux...

— Oh! heureux...

— Enfin, presque!...

— Vous êtes charmante, ma petite Antoinette, de vous intéresser à un vieil ours aussi peu agréable que moi...

Et après un temps, il ajoute :

— Vous n'étiez pas sûre de mon divorce?... Claudie ne vous en a donc rien dit?...

— Non!... rien!... Il y a d'ailleurs quelque temps que je ne l'ai vue, Claudie!...

— Vous ne déjeunez plus à la maison avec les autres?...

— Je n'y ai pas déjeuné depuis quelques semaines... Mais Lizon m'a dit qu'on ne vous voyait plus jamais...

— Claudie lui a parlé de son divorce, je pense, à Lizon?...

— Oui... du moins elle me l'a dit... mais je ne savais pas si ce n'était pas une farce... Comme elle aime à blaguer, Lizon, je pensais qu'elle s'amusait peut-être à me monter un bateau... Au revoir, Monsieur!...

— Au revoir, ma petite Antoinette...

Jacques serre la petite main solide et souple. La jeune fille semble s'éloigner à regret. Et, tout à coup, elle revient sur ses pas et, timidement, demande :

— Vous habiterez tout de même Versailles, dites?...

Ses jolis yeux gris se posent anxieux sur Moissy; ses lèvres tremblent un peu, et son visage ne se détend que lorsqu'il répond, convaincu :

— Mais, naturellement, j'habiterai tout de même Versailles!...

A Paris aussi maintenant, on questionne Jacques sur son divorce que l'on juge singulier.

C'est surtout par les Brissot qu'on est au courant de ce qui se prépare. Claudie répond quand on l'interroge, mais ne fait guère, en fait de réponse, que débiner abondamment son mari. Elle semble s'appliquer surtout à justifier le projet que, d'ailleurs, elle n'annonce pas formellement

Avenue de Paris les visages sont resplendissants, ou mystérieux, ou compliqués. Frasie rengorgée, semble à la fois mélancolique et triomphante, tandis que Thomas rayonne franchement. Non seulement il n'aime pas beaucoup Claudie, mais encore il songe que, si peu gênante et difficile qu'elle soit, c'est tout de même une personne de plus à servir. Les enfants affectent, pour escorter dans la maison madame la Marquise — qu'ils suivent pas à pas lorsqu'ils ne sont pas à l'école — des airs malins et renfermés. Seule, la femme de chambre — qui sait n'être pas aimée de Claudie — et le petit domestique, qui n'aime personne, ne prennent aucune attitude spéciale avec « le patron ».

Enfin la visite tant attendue est annoncée. Ce n'est pas un homme d'affaires qui se présente au nom du Comte Brissot, mais sa tante, la sœur de sa mère, qui l'a élevé et le considère comme son fils. De ce quasi fils, elle ne fait

pas l'éloge à Jacques. Oh! non !... Elle ne le débine pas, certes, mais elle ne le loue pas non plus, il s'en faut. Enfin, elle s'excuse de la démarche insolite dont elle est chargée. Demander en quelque sorte la main de sa femme au mari qui a cessé de plaire, c'est vraiment une mission pas ordinaire. Moissy la rassure de son mieux.

— Je vous en prie, Madame, ne vous excusez pas... C'est moi qui ai accepté de traiter directement des questions très simples, et pour lesquelles l'intervention d'un homme de loi me semblait parfaitement superflue... Voici : monsieur Brissot sait, je pense, par ma femme, quelle est sa situation?...

— Oui, monsieur, elle a mis mon neveu au courant...

— Claudie croit n'avoir à elle que la dot réglementaire que je lui ai reconnue pour l'épouser quand j'étais au service, mais je...

Le visage de la tante exprime un profond étonnement. Jacques continue, sans y prendre garde :

— Je n'entends pas qu'il en soit ainsi... Sauf cette maison que je conserve, j'abandonne à ma femme ce que j'ai d'argent... Oh ! peu de chose !... cent mille francs...

Le visage de la bonne dame s'allonge drôlement, tandis que Jacques achève :

— Quand on est dans la situation de fortune de monsieur Brissot, cette somme est négligeable, mais enfin, je désire que Claudie l'ait à elle, de façon à avoir une relative indépendance...

La tante se décide à parler :

— Pardon, mais il doit y avoir un malentendu... Vous semblez croire que mon neveu Fernand a de la fortune, alors qu'il n'a pas un sou à lui... Il vit d'une pension très modeste que je lui fais... et de très petits appointements... Mais, dites-moi... je croyais que madame de Moissy avait à elle trois cent mille francs ?...

— Trois cent mille francs !... — murmure Jacques ahuri — Jamais !... Qui est-ce qui a pu vous dire ça ?...

— C'est madame de Moissy elle-même... Non pas à moi... elle ne m'a rien dit... je ne la connais pas !... Mais elle a dit à Fernand...

— Qu'elle a trois cent mille francs à elle ?...

— Parfaitement...

— Mais c'est fou !... Il a dû mal comprendre...

— Je ne crois pas... Il ne se serait pas lancé dans une semblable aventure s'il n'avait cru le côté matériel assuré...

— Monsieur Brissot n'a-t-il pas au moins l'équi-

valent de ce qu'aura Claudie ?... une centaine de mille francs?...

— Pas un centime!... Il n'a, ainsi que je vous l'ai dit, qu'une pension et les minces appointements que lui donne une compagnie d'assurances...

— Mais alors... de quoi vivront-ils ?...

— Ça, je me le demande !... Et le mariage me semble impossible dans ces conditions-là !...

— A moins que la gène n'effraie pas Claudie et votre neveu?...

— Allons donc !... Si elle ne les effrayait pas, il faudrait s'en effrayer pour eux... Je vais voir Fernand, causer avec lui... et tâcher d'empêcher cette folie...

Jacques silencieux, se dit à part lui :

— Pourvu qu'elle n'y parvienne pas, mon Dieu !...

A la seule pensée de continuer à mener la vie qu'il mène depuis des années, le pauvre diable sent un petit serpent froid lui courir entre les épaules.

— Je viendrai vous revoir, si vous le permettez... — propose la tante du beau Fernand — dès que mon neveu aura pris un parti quelconque... Je souhaite que ce soit celui de la raison...

Et comme Moissy ne répond pas, elle ajoute :

— Il me semble d'ailleurs que vous devez former le même souhait... Vous avez pour madame de Moissy une véritable affection, puisque vous faites pour elle des choses ébouriffantes... passez-moi le mot... et qu'il n'est guère d'usage de faire pour une femme que l'on quitte... qui vous quitte surtout... Alors vous souffririez de la savoir dans une situation gênée et difficile...

— Mon Dieu, Madame, je vous avoue que, après avoir fait ce que je considère devoir faire au point de vue argent, je me jugerai quitte de toute considération sentimentale...

— Ah!... — dit la vieille dame étonnée — vous n'aimez pas... ou plus, madame de Moissy, et vous lui abandonnez comme ça cent beaux mille francs pour aller vivre avec un autre mari?... C'est un geste très... élégant!...

— Ou très bête?... Oui... je sais que je suis une poire!... On me l'a dit souvent et je m'en serais bien aperçu tout seul... Mais je suis ainsi fait, qu'il me paraîtrait révoltant de laisser partir de chez moi comme une pauvresse, une femme qui a été la mienne... si peu que ce soit... pendant douze ans... Cent mille francs, ça n'est pas le Pérou, mais ça n'est pas non plus la misère... et si monsieur Brissot en avait

seulement autant, ils pourraient s'arranger... l'amour aidant?...

— L'amour ?... — fait avec désinvolture la tante du beau Fernand — c'est très joli pendant un an... ou pendant huit jours... Mais le premier feu passé, ça ne remplace ni le bien-être, ni le confort... ni rien de ce que madame de Moissy trouve ici...

— La maison est très simple...

— Très simple, mais très confortable aussi !... Je ne vois pas, à vous dire vrai, qu'une femme qui a vécu dans ce gentil fromage, puisse s'accommoder de l'intérieur que pourrait lui offrir Fernand... Qu'est-ce qui vous fait rire ?...

— C'est ce mot de fromage... qui revient volontiers à propos de ma petite maison...

— Ça ne m'étonne pas !... C'est celui qui convient... Regardez ce salon ?... les sièges sont hospitaliers, le tapis moelleux, la lumière douce !... et le vestibule est engageant, les domestiques que j'ai entrevus sont gras et polis... Un vrai fromage, je vous dis !... Au revoir, Monsieur !... Je regrette de faire votre connaissance dans des conditions aussi ridicules... mais je ne pouvais pas refuser à mon neveu de m'occuper de lui... Je vous avouerai, entre nous, qu'il n'est pas très intelligent...

— Entre nous aussi, je vous avouerai que je m'en suis bien aperçu...

— Pourquoi as-tu dit à cet imbécile de Brissot que tu avais trois cent mille francs ?... — demande à brûle-pourpoint Jacques à sa femme.

Questionnée ainsi à l'improviste, Claudie n'a pas le temps de mettre sur pied un quelconque mensonge. Alors, elle répond simplement :

— Parce que je le croyais...

Et, voyant la mine ahurie de Moissy, elle paie d'audace et ajoute :

— Et je le croyais parce que tu me l'avais dit ..

— Moi !...

Une telle mauvaise foi lui donne envie de battre Claudie, qui affirme de nouveau, l'air convaincu :

— Oui, toi !...

Quelques jours se passent. La jeune femme paraît nerveuse et préoccupée.

Thomas ne désoûle plus. Mais dans ses rares instants de lucidité, il regarde son maître d'un œil humide et apitoyé. Frasie devient de plus en plus péremptoire. Les deux gamins accentuent leur indiffférence insolente et affectent de n'a-

percevoir Moissy ni dans la maison ni dans le jardin.

Et Jacques qui comprend que tous savent d'où vient le vent, se dit effaré :

— C'est raté, sûr !...

En effet, la tante du beau Fernand revient, légère et satisfaite, annoncer à M. de Moissy qu'elle a réussi à persuader son neveu. Il a bien compris qu'il n'avait pas le droit d'entraîner, dans une aussi folle aventure, une jeune femme habituée à la vie large et facile que lui a faite son mari. Il renonce à épouser Claudie, ou, du moins, il n'y songera que s'il parvient à se faire une situation acceptable.

— C'est parfait!... — dit Jacques qui a envie de pleurer — mais si ma femme, de son côté, renonce à son projet de divorce, je n'entends pas qu'elle mène la vie qu'elle mène depuis quelque temps... Je ne veux plus qu'elle s'affiche avec monsieur Brissot comme elle a pris l'habitude de le faire...

— Mon neveu promet de cesser toutes relations... Il n'en saurait être autrement...

— C'est mon avis... Mais je ne sais pas si c'est celui de Claudie?... A vous dire vrai, j'en doute fort!... Voulez-vous la voir?... Comme vous aviez

annoncé votre visite, elle est certainement à la maison...

— Je veux bien!... Il paraît qu'elle est charmante...

— Charmante!... — répète Jacques sans conviction — je vais vous la chercher...

L'entrevue de Claudie et de sa tante manquée est aimable, affectueuse presque. La bonne dame explique que la décision est formelle. Fernand et son ex-fiancée cesseront absolument de se voir. Claudie accepte toutes les conditions. Sa docilité, sa résignation sont extrêmes. Jacques en demeure ébahi. Elle aussi affirme avoir compris que ce mariage, dans le cas présent, est impossible. Elle aussi renonce à voir son cher Fernand...

XV

Telle qu'elle était depuis des années, la vie a repris dans la petite maison de l'avenue de Paris.

Jacques eût préféré n'avoir pas cette fausse joie. Il accepte moins facilement les ennuis et les tracas desquels il s'est cru délivré.

Quant à Claudie, rien ne semble avoir, à aucun moment, troublé son repos. De ce qu'elle a souhaité, voulu, de ce qui a failli être, elle ne se souvient pas ou ne paraît pas se souvenir. Et tandis qu'elle est aussi à l'aise que par le passé, c'est Jacques qui se sent gêné, inquiet, et guindé malgré lui.

Alors que Claudie a repris ses petits déjeuners d'amies — d'ailleurs à peine interrompus — Moissy n'ose pas encore rétablir les dîners du jeudi auxquels il tient pourtant de toutes ses forces.

Thomas, Frasie et leurs enfants le regardent avec une hostilité qu'ils ne prennent même plus la peine de dissimuler. Il est clair que tous lui en veulent, et de ce que le Comte Brissot n'est pas plus riche, et parce qu'il a trouvé que Claudie ne l'est pas assez.

Et chacun continue à tirer à soi la couverture, sans aucun souci de celui sans qui, pourtant, il n'y aurait pas de couverture à tirer.

Pierre Brissot s'inquiète de la veulerie de Jacques.

— Pourquoi... — demande-t-il — ne flanques-tu pas tout ce monde là au pas?...

Moissy hausse les épaules et affirme :

— Parce que j'en suis parfaitement incapable...

— Pourtant, tu aurais pu profiter de l'incident qui a troublé ton train de vie pour faire quelques réformes... pour te débarrasser, par exemple, de ce ménage de malheur qui te gruge et excite ta femme contre toi?...

— Si j'avais fait ça, je passais pour un tyran, un ingrat, un mufle... Et puis, je t'avoue que la pensée de déranger l'ordre établi... — même quand cet ordre est du désordre — me bouleverse absolument...

— Alors, tu vas végéter de la même façon?...

— Je ne demande que ça !...

— Mais c'est idiot !...

— Parbleu !... N'empêche que les choses resteront en l'état !... Je suis une poire, c'est entendu !...

— Alors, ta femme et tes domestiques continueront à vivre grassement entre la poire que tu es, et le fromage qu'est ta maison ?...

— Évidemment !... Quand on est flapi comme moi, on ne remonte pas le courant... on le suit...

FIN

Paris. — Typ. Ph. Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 1963.